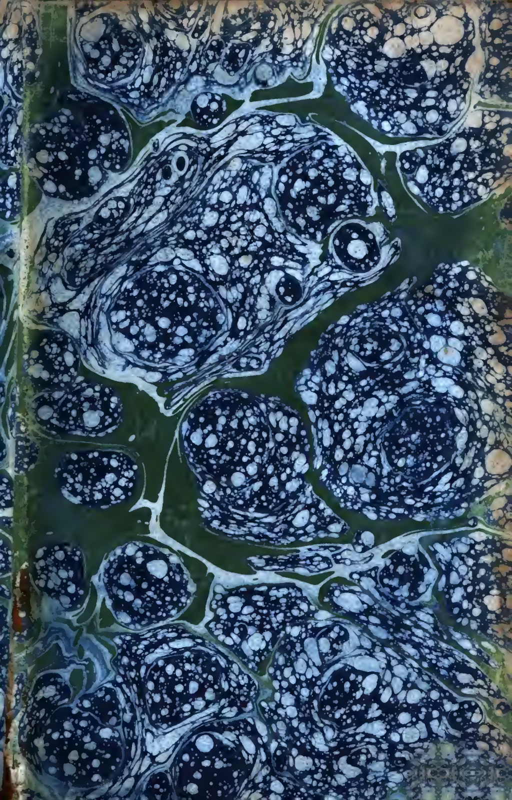



BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
D
31
NAPOLI



CARACTÈRE
DES PERSONNAGES
LES PLUS MARQUANS
DANS LES DIFFÉRENTES COURS
DE L'EUROPE.

CARACTÈRE
DES PERSONNAGES
LES PLUS MARQUANS
DANS LES DIFFÉRENTES COURS
DE L'EUROPE;

SUIVI

DE CONSIDÉRATIONS
PHILOSOPHIQUES, MORALES
ET LITTÉRAIRES:

EXTRAIT DES OEUVRES DE

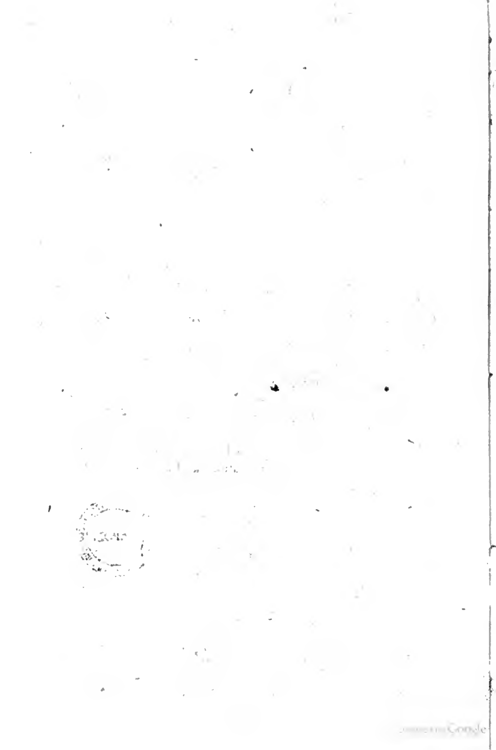
FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

Pour faire suite aux Mémoires historiques ou critiques sur la civilisation des différentes Nations de l'Europe aux XVIIme et XVIIIme siècles.

TOME I.



PARIS,
Chez LEOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N°. 4.
1808.



PRÉFACE.

En publiant les *Mémoires historiques et critiques de Frédéric II, roi de Prusse, sur la civilisation des différentes nations de l'Europe*, j'espérai qu'on me sauroit gré d'avoir recueilli soigneusement, dans les Œuvres de cet illustre monarque, ce qu'elles contenoient de plus sage, et de plus propre à répandre de nouvelles lumières sur une matière aussi importante.

Mon attente n'a pas été trompée: on a rendu compte de cet ouvrage dans nos meilleurs journaux; et je n'ai pu lire qu'avec satisfaction le rapport, qui en a été fait successivement dans le Journal de Paris du 24 juin, dans le Moniteur du 2 juillet et dans le Publiciste du 18 du même mois.

M. Peuchet, auteur de l'article, qui a paru dans le Moniteur, observe que je n'aurois pas dû intituler l'ouvrage, *Mémoires historiques et critiques*, et que son vrai titre seroit *Pensées* ou *Esprit de Frédéric-le-Grand.*

Son opinion eût été la mienne, si je m'étois borné à n'extraire des productions philosophi-

ques et littéraires de Frédéric, que les principes et les maximes de ce grand homme: mais j'ai embrassé un plus vaste champ.

Mon travail a eu pour objet d'exposer, dans un nouveau cadre, des faits authentiques, d'après lesquels ont pût apprécier tout à-la-fois, et l'ancienne barbarie des divers États de l'Europe, et les efforts plus ou moins heureux, qu'ils ont déjà faits, pour s'élever à l'état de civilisation, auquel ils sont parvenus.

La réunion de tous ces faits n'est pas une histoire de nos progrès en ce genre : elle est seulement destinée à offrir quelques matériaux utiles à ceux de nos écrivains, qui pourront, un jour, former l'entreprise d'une pareille histoire.

Je ne me suis donc pas écarté de mon but, et du point de vue où je m'étois placé, en prenant pour titre celui de *Mémoires*.

C'est par inadvertance que M. Peuchet, en parlant des jugemens peu avantageux, que portoit Frédéric sur les langues et la littérature allemandes, les reporté au temps, où ce monarque n'étoit encore que prince royal.

Son erreur est évidente: la dissertation, dans laquelle je les ai presque tous recueillis, est de l'année 1781. Il y avoit donc quarante et un ans que Frédéric étoit sur le trône, lorsqu'il écrivoit

que, *loin d'être sévère envers sa nation, il ne la fouettoit qu'avec des roses.*

M. Peuchet a voulu peut-être faire entendre, que les Allemands seroient jugés bien différemment par le monarque prussien, s'il ne les eût appréciés que vers les dernières années de son règne; et, si telle a été sa pensée, je suis de son avis : car, je ne suis pas plus porté que lui à déprécier une nation, dans le sein de laquelle j'ai vécu si long-temps, (vingt années), et que je dois aimer par reconnoissance.

Il est certain, en effet, que, depuis l'année 1740, jusques vers la fin du siècle dernier, la nation allemande et la prussienne en particulier, ne sont plus ce qu'elles étoient, et qu'elles ont produit graduellement un assez grand nombre de littérateurs estimables, et quelques-uns même du plus rare mérite.

Il est vrai encore que Frédéric ne se faisoit pas de leurs productions littéraires, la juste idée qu'il en auroit conçue, si sa prévention ne l'avoit pas toujours empêché de s'en occuper.

Mais je ne puis nier, que les Allemands, en général, ne soient encore bien éloignés des progrès, qu'ont faits en ce genre quelques autres nations, leurs voisines, et que les jugemens sévères de

Frédéric ne leur soient, aujourd'hui même, plus ou moins applicables.

Ils ont du génie et de l'application; ils n'ont pas de goût. Une certaine finesse de discernement et de tact, dans les arts agréables, leur a toujours manqué. Ils se sont, d'ailleurs, trop-tôt persuadés, qu'ils avoient atteint au plus haut degré de la perfection. Ils n'admirent que leurs propres productions; ils ont, contre nous principalement, une prévention, ou plutôt une antipathie, qui, en quelque genre que ce puisse être, ne leur permet pas de nous suivre et de nous imiter. Les Anglais seuls leur paroissent dignes de leur servir quelquefois de modèles.

Ce sont-là les véritables causes de leur peu de progrès en littérature et dans les beaux-arts; et, tant qu'ils ne se dépouilleront pas de ces funestes préjugés, je doute qu'ils s'élèvent au niveau des premières nations de l'Europe. Ils continueront d'avoir des savans, de profonds érudits, parce qu'ils sont laborieux et infatigables; ils auront une foule de littérateurs médiocres: mais ils ne produiront jamais beaucoup de chefs-d'œuvre.

Les deux ouvrages, qui doivent servir de suite et de complément aux matières dont j'ai fait choix encore dans les Œuvres de Frédéric, ont pour titre :

L'un, celui de *Caractère des personnages les plus marquans dans les différentes cours de l'Europe, aux dix-septième et dix-huitième siècles :*

L'autre, celui de *Considérations philosophiques et morales sur la Science de Dieu, de l'homme et de la Nature; les Sciences physiques et mathémathiques et l'Art militaire; les Langues, la Littérature et la Philosophie; les Talens et les Gens de Lettres.*

PREMIER OUVRAGE.

C'est surtout en peignant les hommes, que l'illustre monarque prussien nous donne une bien haute idée de la profondeur de ses observations, de la justesse de son jugement, de l'énergie, de la chaleur, de la vivacité, qu'il savoit répandre dans ses peintures : on y retrouve par-tout le pinceau d'un grand maître.

Il s'étoit appliqué, toute sa vie, à connoître les hommes, à suivre la marche de leurs passions dans les diverses conditions de la vie civile, à prévoir d'avance, et en toute occasion, les ressorts secrets, que l'amour-propre, la cupidité, l'esprit de domination, peuvent faire mouvoir, pour atteindre à leur but; et, dans tous les portraits, que nous a laissés ce grand homme, on

n'admire pas moins la force prodigieuse de son génie que la vaste étendue de ses connoissances.

On seroit tenté quelquefois de le comparer aux Thucydide, aux Salluste, aux Tacite ; et ses tableaux sont rarement inférieurs à ceux de ces célèbres écrivains de l'antiquité, qui ont obtenu les suffrages de toutes les nations et de tous les siècles.

Il ne peint jamais qu'à grands traits : mais il est toujours facile de suppléer les détails, qu'il omet et qu'on pourroit attendre de lui, ou plutôt il les offre toujours en perspective, aux regards perçans de l'observateur, comme des résultats nécessaires du caractère de ses personnages.

La manière, dont il trace ce caractère, est celle d'un roi, qui n'a, ni intérêt à flatter les hommes, ni désir de découvrir en eux et de leur attribuer d'autres qualités, que celles qui les ont éminemment distingués, ni crainte de les irriter par la sévérité de ses jugemens. Il est placé trop haut, pour être atteint par le ressentiment individuel ou l'esprit de parti.

Son pinceau est donc toujours impartial et libre et l'expression de sa pensée ; n'est presque jamais que la représentation exacte de la ressemblance de la copie avec l'original : il juge, en un

mot, ses contemporains, comme la postérité elle-même doit les apprécier.

Mais, dans un genre d'écrire, aussi grave que celui de l'éthopée, peut-être seroit-on en droit de lui reprocher, de s'être livré trop souvent, et avec complaisance, à son goût naturel pour les pointes épigrammatiques; goût dangereux et détestable, qui suppose, pour l'ordinaire, dans celui qu'il entraîne, un fonds d'orgueil et de malignité, ou du moins beaucoup d'irréflexion et de légèreté d'esprit.

On s'apercevra néanmoins sans peine, que Fréderic ne lançoit guères ses traits satiriques, que, contre des hommes, qui, par leurs vices, leurs ridicules, leur incapacité, se montroient peu dignes de figurer dans le monde politique,

J'ajoute, que, d'après l'idée qu'il avoit de la religion (qui ne fut jamais malheureusement l'objet de ses méditations et de ses études), un prince aussi vif, et dont les écarts ne pouvoient être modérés que par l'amour de la gloire et de la considération publique, devoit se faire une sorte d'amusement et de jeu d'humilier, d'avilir les théologiens et les prêtres, et de dévoiler ce qu'il appeloit *leur hypocrisie et leurs impostures*.

Son acharnement contr'eux égaloit celui de Voltaire même, qui, plus que personne, con-

tribua à le faire naître et à le nourrir dans l'ame de ce monarque : mais il y eut toujours cette différence entr'eux, que Fréderic ne fut intolérant qu'en paroles, et dans ceux de ses écrits, qui n'étoient point destinés à être publiés, ou qui ne pourroient l'être qu'après sa mort.

Il abhorroit les jésuites, à cause de leurs principes. Il ne se représentoit tous les moines, sans distinction, que comme des superstitieux et des fanatiques. Notre sorbonne n'étoit, à ses yeux, qu'une assemblée établie pour la propagation de l'erreur et pour l'extinction de toutes les lumières. Mais toujours conséquent et invariable dans son administration, il ne se permit des sarcasmes violens que dans des lettres, qui n'auroient jamais vu le jour, si les éditeurs de ses œuvres posthumes s'étoient conformés à ses intentions, ou les avoient interprêtées avec plus de justesse.

La preuve en est dans les reproches pleins d'amertumes, qu'il réitera souvent à M. d'Alembert, de faire circuler ses lettres dans Paris, et dans la cessation de toute correspondance, pendant trois ou quatre ans, avec ce philosophe françois, tant son indiscrétion lui avoit déplu!

Il applaudissoit secrètement à l'indifférence et au mépris, dont ceux de sa secte affectoient de faire parade pour tout dogme religieux : mais il

ne vouloit pas, qu'ils insultassent ouvertement à la foi chrétienne; et en consentant à ce qu'ils vinssent s'établir dans son duché de Clèves, comme ils en avoient conçu l'absurde et risible projet, il leur imposoit la condition rigoureuse, de respecter les gouvernemens et de se garder d'amener des scandales et des troubles dans l'ordre social par leurs écrits, en matière de religion.

On ne sera point surpris, sans doute, de trouver dans cet ouvrage, d'assez longs détails sur la régence de l'électeur Fréderic-Guillaume, et le règne des deux premiers rois de la Prusse, tandis qu'une foule d'autres articles y occupent si peu de place.

Fréderic n'avoit entrepris ses *Mémoires de Brandebourg*, que pour transmettre à la postérité tout ce qui pouvoit honorer sa maison, et pour donner à ses successeurs des instructions utiles à leur gloire et à la prospérité future de leurs sujets.

Les nations étrangères l'intéressoient uniquement selon les rapports, qu'elles avoient ou pouvoient avoir avec les États Prussiens. Il ne devoit donc parler d'elles et des hommes, qui y avoient eu le plus d'influence dans les affaires, qu'autant que dans ses narrations historiques, il avoit à présenter le tableau de la situation de la monarchie

Prussienne, en opposition avec celle des autres Empires de l'Europe.

Mais on verra avec autant d'étonnement que d'admiration, que, toutes les fois qu'il étoit question des événemens politiques, arrivés de son temps ou depuis qu'il étoit monté sur le trône, surtout en France, en Angleterre, en Autriche, en Russie, il possédoit éminemment toutes les connoissances nécessaires, pour en développer les vraies causes. La matière alors devient abondante et riche, et s'agrandit, pour ainsi dire, sous sa plume. Il paroît avoir tout connu, tout approfondi. Il peint au naturel, et avec les plus vives couleurs, tous les personnages, qui; dans ces cours étrangères dirigeoient les ressorts de la politique; et les traits les plus forts, comme les plus justes, y font admirer partout le grand peintre et l'écrivain profond.

Fréderic, en décrivant, dans les *Mémoires de Brandebourg*, que je viens de citer, le règne des princes, ses prédécesseurs immédiats, n'omet aucun fait de quelque importance: mais il ne nous fait connoître qu'un très-petit nombre de ceux de leurs ministres et de leurs courtisans, qui ont plus ou moins concouru aux événemens publics. Il ne se montre presque jamais que l'historien de sa propre famille; et sur ce point, on ne peut

condamner son silence. Il a dû, j'en conviens, nous montrer l'esprit de leur cour : mais la dignité royale ne lui laissoit que bien rarement la liberté de peindre des individus isolés et d'un rang ordinaire.

J'ai suppléé à cette lacune. Les MÉMOIRES *du baron de Pœllnitz, sur le règne des trois premiers monarques Prussiens*, m'ont fourni des notices très-curieuses, et qui, pour la vérité historique, ne le cèdent en rien à celles, que j'ai puisées dans les œuvres du grand Fréderic lui-même.

Pœllnitz fut, dans son enfance, page de Fréderic I; et sous les deux règnes suivans, chambellan et grand-maître de cérémonies à la cour de ses souverains. Personne n'a donc été plus à portée que lui, de voir tout ce qui s'y passoit, d'apprécier les qualités de ses maîtres, de connoître les talens, les mœurs, les intrigues des courtisans et des favoris.

Doué par la nature d'une sagacité peu commune, et n'ayant guères, dans ses fonctions, d'autres ressources contre l'ennui, que celles de recueillir les anecdotes de la cour et de la ville, et de les répandre ensuite dans les différens cercles de ses sociétés habituelles ; on conçoit que rien n'échappoit à ses recherches, à sa curiosité. Il contoit très-agréablement. Il avoit l'art d'as-

saisonner, par des traits piquans, les choses même les plus indifférentes. Tout ce qu'il disoit portoit l'empreinte d'un courtisan raffiné, qui sait faire pardonner sa causticité naturelle, en faveur de la finesse, de son esprit, de la délicatesse de ses tournures, de l'enjouement et des graces de ses récits.

J'ai vécu très-familièrement avec lui; et je l'ai vu constamment tel que je le dépeins, et tel qu'il m'a paru à la lecture réfléchie, que j'ai faite de ses MÉMOIRES; ouvrage précieux sous bien des rapports: on y trouve la confirmation de la plupart des faits, qui sont consignés dans les ŒUVRES diverses du grand Fréderic, et l'on y voit la peinture du caractère et des actions des personnages les plus marquans de la cour Prussienne et des autres cours de l'Europe.

Dès mon arrivée à Berlin, où m'avoit appelé le grand Fréderic, M. de Pœllnitz me pressa, et plus vivement encore vers la fin de ses jours, de recevoir ses MÉMOIRES manuscrits, pour en disposer à ma volonté après sa mort: mais comme j'avois tout lieu de craindre, qu'il n'y eût mêlé bien des satires contre les personnes les plus augustes de la cour, et capables de compromettre les sentimens de respect, de dévouement et de reconnoissance, que je devois à la maison royale de

Prusse, si jamais ces MEMOIRES étoient livrés à l'impression sans mon concours, je refusai opiniâtrément de me charger d'un pareil dépôt.

Fréderic Guillaume II, n'étant encore que prince royal, avoit fait faire, par son secrétaire Dufour, l'acquisition d'une copie de ces MÉMOIRES, à prix d'argent; et je ne l'avois pas ignoré. Ils furent imprimés à Berlin même, lorsque ce prince monta sur le trône: mais on en supprima tout ce qui étoit relatif au règne de Fréderic II.

J'ignore les motifs de ce retranchement: mais j'ose dire, que, si M. de Pœllnitz a parlé de ce grand roi, avec la même modération et la même véracité que des deux premiers monarques de la Prusse, ses souverains; c'est une perte que le public doit regretter, et fortement désirer qu'elle soit bientôt réparée.

Je doute cependant, qu'il ait rendu à ce prince toute la justice, que ses talens et ses vertus devoient le forcer à lui rendre. Dissipateur par caractère et par habitude, il s'étoit réduit à une telle détresse, qu'il se classoit lui-même parmi les barons *les plus gueux* de l'Allemagne (c'étoit-là son expression); et il ne pardonnoit pas à sa majesté Prussienne de voir ses besoins de sang-froid et d'avoir même retranché une partie de ses pensions.

Je lui ai souvent entendu dire, que Fréderic-Guillaume I (ce prince, que Voltaire appelle *le roi sergent), valoit, sous bien des rapports, infiniment mieux que son illustre fils*: et comme les jugemens des hommes sont presque toujours dictés par quelque intérêt personnel, il est très-vraisemblable, que, dans ses MÉMOIRES, il n'a pas fait du Grand Fréderic l'éloge le plus flatteur. « Son « père (me disoit-il) me faisoit quelquefois les « reproches les plus durs; mais il ne me laissoit « jamais manquer de rien : au lieu que le roi ré- « gnant me prodigue les louanges, lors même « que je les mérite le moins, et me laisse man- « quer de tout ».

Je ne puis me dispenser d'observer ici, que le roi n'étoit que conséquent et juste envers son chambellan, ainsi que dans toutes les circonstances de son administration. Il connoissoit trop bien M. de Pœllnitz, pour répandre en pure perte ses libéralités sur un homme, dont un esprit de dissipation irrésistible faisoit le caractère dominant et qui étoit incapable de se réformer.

Frédéric II estimoit d'ailleurs son genre d'esprit et ses connoissances; et il l'avoit nommé membre honoraire de son Académie des Sciences et Belles-Lettres; ce qui prouve qu'il ne le confondoit pas avec ces courtisans et ces grands sei-

gneurs, qui, non contens d'être les premiers dans l'ordre social par leurs titres ou leur opulence, ont encore l'ambition de figurer parmi les beaux esprits et les véritables hommes de lettres : car, ce monarque n'eut jamais, pendant tout son règne, à accorder des diplômes académiques, cette facilité excessive, et destructive de toute émulation, qui, depuis sa mort, a si fort altéré l'éclat de l'une des plus respectables sociétés savantes de l'Europe, et au sujet de laquelle un des plus anciens et des plus dignes Membres de l'Académie (M. Beguelin), voyant une foule immense en obstruer l'escalier, après une séance publique, dit plaisamment, *qu'il étoit devenu plus facile d'entrer à cette Académie, que d'en sortir.*

Cependant M. de Pœllnitz n'étoit encore connu, dans le monde littéraire, que par la *relation de ses voyages* en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Italie, en France, et par sa *Saxe galante*, dans laquelle il décrit les diverses aventures d'amour et de guerre, qui avoient signalé Frédéric Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne.

Le premier est assez futile et ne fit aucune sensation, quand il parut. Le second eut plus de succès, parce qu'il étoit, par son objet, bien plus

propre à réveiller les passions humaines, que ne l'étoit le récit des catastrophes, amenées en France par le fameux système de Law, dont il y fut témoin oculaire; celui des singularités de la princesse palatine, qui l'avoit mis au rang de ses favoris, et qui lui avoit fait don de dix-huit cent mille francs en billets de banque; ou enfin de celui d'une multitude de petits événemens de société, arrivés sous la régence du duc d'Orléans; car c'est-là la principale matière, et presque tout le fonds de cet ouvrage.

Ils n'étoient donc, ni l'un ni l'autre, d'un genre, qui pût lui concilier l'estime de Frédéric: mais le prince l'apprécioit d'après ses talens, jusques-là très-mal employés, et non d'après des productions éphémères. Les *Mémoires*, pour servir à l'histoire de la Maison royale de Brandebourg, ont justifié, depuis, les glorieux suffrages, dont l'avoit honoré cet excellent juge, avant de connoître celle de ses productions, qui lui assure un rang distingué parmi les écrivains d'Allemagne.

Son style n'est, ni bien pur, ni bien correct; et cela ne doit point surprendre, puisqu'il écrivoit dans une langue, qui n'étoit pas la sienne. Mais tout, dans ses écrits, est exprimé avec autant de facilité que de netteté. On n'y remarque jamais d'enflure, aucun de ces grands mots, au-

cune de ses tournures forcées et énigmatiques, aucune de ces tirades, prétendues philosophiques, aucune enfin de ces pointes, si recherchées et qu'on admire tant aujourd'hui, où la mode du faux bel-esprit, ne permet plus guères de consulter, de prendre pour modèle la simple et belle nature.

Tel fut l'écrivain, dont M. Formey, secrétaire perpétuel de l'académie de Berlin, ne crut pas devoir faire l'éloge historique et funèbre, quoique ses fonctions lui en imposassent l'obligation exclusivement. Il nous allégua, pour motif de cette détermination, *que la vie académique de M. de Pœllnitz, avoit été nulle* : mais si, à l'époque de la mort de cet académicien (le 11 juin 1775), les MEMOIRES, dont il est auteur, eussent été publiés, cet honorable tribut d'estime et de confraternité, consacré par l'usage du plus grand nombre des sociétés savantes et littéraires, n'eût pu être refusé à l'historien impartial et vrai de la maison royale de Prusse.

Ces MÉMOIRES, long-temps renfermés dans le portefeuille de l'auteur, étoient une espèce d'épouvantail pour quelques-uns des princes et quelques princesses de cette maison; de sorte qu'aussitôt qu'on sut à Berlin, que M. de Pœllnitz venoit d'expirer, un homme de confiance fut autorisé à aller

faire la recherche de cet ouvrage parmi les papiers ou les effets de ce chambellan académicien: mais rien n'y offrit le moindre indice de son existence.

On se persuada donc, qu'ayant toujours été très-lié avec ce vieillard (1), j'étois devenu possesseur ou dépositaire de ses manuscrits.

Le jour même de son décès, j'avois l'honneur de souper avec leurs altesses royales et sérénissimes, le prince Henri de Prusse, le prince royal Fréderic-Guillaume, et les ducs Charles, prince héréditaire, et Frédéric-Auguste de Brunswick. « Vous avez fait aujourd'hui (me dit le prince Henri pendant le repas), le précieux héritage « des MEMOIRES du baron de Pœllnitz?.... Mon- « seigneur (lui répondis-je) il n'a tenu qu'à moi « d'avoir ces MEMOIRES; je n'en ai pas voulu: je « sais seulement qu'ils sont tombés en fort bonne « mains »... Son altesse royale se tut; et présumant peut-être d'avance ce que j'avois à lui apprendre, ses questions à ce sujet ne furent pas poussées plus loin : mais en sortant de table, elle me prit à part, pour lui donner l'explication de la réponse que je venois de lui faire; et je lui dis comment ces fameux MEMOIRES étoient, depuis six

(1) Il est mort à l'âge de 84 ans.

mois, à la disposition du prince royal, son neveu.

Jamais production de ce genre n'a dû inspirer moins d'alarmes, si toutefois M. Brun (1), qui en a été l'éditeur, n'y a pas fait, d'après des ordres supérieurs, des suppressions ou des altérations essentielles.

Je m'étois attendu comme tout le monde, que jamais de pareils MEMOIRES ne seroient mis au jour; tant je soupçonnois que le ressentiment ou la causticité naturelle de l'auteur l'auroit écarté, au détriment de beaucoup de réputations, de l'inaltérable vérité de l'histoire. Mais en les lisant, et avec l'attention de les rapprocher des écrits de Fréderic II sur les mêmes objets, j'ai reconnu que peu d'historiens méritent, aussi peu que M. de Pœllnitz, d'être accusés de partialité et de dénigrement. Il dit naïvement et sans emphase, sans déclamation, ce qu'il a vu, entendu, appris; et son ton est toujours celui d'un homme, qui ne veut, ni flatter, ni humilier, et qui s'est fait un devoir rigoureux de n'être que vrai.

SECOND OUVRAGE.

Les CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES ET MORALES de Fréderic, ne satisferont pas moins (j'ai

---

(1) Professeur à Berlin au collége de Joachim.

lieu de le croire) la curiosité des lecteurs, que les DIVERS CARACTERES, que ce prince a tracés, avec autant de justesse que d'énergie et de vérité, d'après l'étude approfondie qu'il avoit faite des différentes cours de l'Europe.

Je me suis déterminé à réunir ces deux ouvrages, au lieu de les publier séparément, ainsi que je l'avois annoncé : ils achèveront de compléter les grandes instructions du héros du siècle dernier, que j'ai cru si important et si nécessaire de recueillir dans ses ŒUVRES.

L'Abbadie, Mallebranche, Nicole, le grand Arnaud, le sage Fénélon, l'éloquent Bossuet, l'illustre Newton, ne prouvent pas mieux que lui l'existence d'un Être suprême, créateur, ordonnateur et conservateur de toutes choses, souverain maître de tous les Empires, libre dispensateur de tous les dons, juge équitable et inflexible de tous les hommes, et dont le monde entier doit révérer la puissance, adorer la justice et bénir la bonté.

Mais, après nous avoir élevé l'ame par la peinture de cet Être infini et incompréhensible à nos foibles lumières, il anéantit cette sublime image, en nous offrant Dieu, tantôt comme un Être purement matériel, parce que, selon lui, *un esprit ne se conçoit pas*, et tantôt (par la contradiction la plus singulière) comme un Être métaphysique, qu'il

lui plaît de confondre avec la *nature*, et dont les perfections n'émanent que de la parfaite organisation elle-même de cette *nature* idéale, dont le nom générique n'exprime que l'universalité des Êtres et qui n'a pas plus d'existence réelle que le *hasard*.

Ces erreurs monstrueuses sur *la divinité*, ont dû nécessairement le conduire à celles, qui sont relatives à l'*ame humaine* ; et l'on ne sera point étonné, qu'il l'ait supposée matérielle et destructible par sa nature, ainsi que tous les corps.

Il applaudit à Locke et à Voltaire, pour avoir soutenu *que la matière peut penser*, et l'auteur insensé de *l'homme machine* (Lamettrie), qui a si prodigieusement renchéri sur ses maîtres en paradoxes et en folies, lui paroît un sage, dont le génie a scruté plus profondément qu'aucun philosophe les divers ressorts, que *la superstition et la stupidité* faisoient auparavant mouvoir par l'*esprit humain*. En un mot, de tous les systèmes philosophiques, celui du matérialisme est, s'il faut l'en croire, le plus invinciblement démontré.

Quelle philosophie! et combien les conséquences qui en découlent ne sont-elles pas effrayantes? N'est-ce pas là la plus humiliante, la plus horrible dégradation de l'Être raisonnable et intelligent?

Il est bien vrai (et j'ai déjà développé mes pen-

sées à ce sujet dans un autre ouvrage) (1) que nous ne nous faisons une idée de l'*ame*, que par les résultats si variés de ses opérations, que par l'action, la volubilité, la puissance si prodigieuse de ses facultés, que par les effets immédiats et si éclatans de l'exercice continuel et simultané de chacune d'elles.

Il est bien vrai encore, qu'un Être spirituel, qui ne fait qu'un tout avec un Être corporel, dont il maîtrise tous les ressorts, dont il dirige tous les mouvemens, qu'il soumet en aveugle à toutes ses volontés, à tous ses caprices, nous offre un mécanisme des plus inconcevables ; et que, quoique nous en voyons sans cesse les effets, nous nous sentons incapables d'en démêler le principe, d'en expliquer la cause.

Mais c'est un de ces secrets mystérieux de la nature, sur lesquels il est bien permis de se faire des opinions, de hasarder quelques conjectures, d'établir même de simples hypothèses, mais sur lesquels nous n'acquerrons peut-être jamais aucune certitude. Les limites de l'esprit humain sont fixées; et notre orgueil doit ici se confondre et s'humilier.

---

(1) Celui qui a pour titre : *Introduction à la connoissance et au perfectionnement de l'homme physique et moral.*

Le grand Frédéric reconnoît lui-même ces vérités, dans plusieurs passages de ses écrits, que je pourrois produire à l'appui de mon assertion; et cependant, dans ses controverses métaphysiques, avec les d'Argens, les Voltaire, les d'Alembert, il veut tout soumettre à sa raison, et finit souvent par rejeter, comme chimérique et absurde, tout ce qu'il y a de plus sacré, tout ce dont cette raison, si fière et si dédaigneuse, n'a pu lui faire découvrir et développer le principe.

C'est en analysant ces endroits si scabreux dans ses ŒUVRES, pour en extraire ce qu'ils me présentoient de judicieux et d'instructif, que je partageois, au sujet des écarts de ce prince, cette sorte de sentimens pénibles, dont autrefois Horace ne pouvoit se défendre, lorsqu'il arrivoit au bon Homère de sommeiller :

Indignor, quandoque bonus dormitat Homerus.

Mais donne-t-il aux hommes des règles de conduite, des principes de mœurs sociales ? Il est, plus que Socrate, que Platon, qu'Antonin, qu'Epictete, l'appui du foible, le consolateur du malheureux, le vengeur de l'opprimé, le prédicateur de l'honnêteté, de la bonne-foi, de la droiture, de la bienveillance universelle et de la vertu.

Ce précieux article de philosophie morale est, à mon grand regret, bien peu étendu : mais il renferme des réflexions, des maximes si sages et si profondes, qu'elles réveilleront dans l'ame des lecteurs attentifs plus d'idées nouvelles et plus de sentimens, que ne pourroient en faire naître les plus longs traités dogmatiques de la plupart de nos moralistes.

Les *sciences physiques et mathématiques* ne seront jamais comprises parmi les vastes connoissances de Frédéric : je doute qu'il en eût appris les premiers élémens ; et si j'ai recueilli dans ses Œuvres quelques légers fragmens de ce genre, c'est moins pour conserver des principes, des idées utiles, que pour prouver, combien le génie actif et infatigable de cet homme extraordinaire fut toujours avide de lumières, et jusqu'où il pénétra quelquefois, par ses seules forces naturelles, dans des matières, qui n'étoient aucunement de sa compétence.

Mais la science de l'*art militaire* est celle des héros ; et ce fut la sienne. Il ne se contenta point d'en faire l'étude et la méditation de toute sa vie : il ne négligea jamais rien, pour en inspirer le goût aux officiers de ses armées, et pour en perfectionner la pratique parmi leurs soldats.

C'est à ces fins, qu'il institua plusieurs écoles

qui manquoient aux différentes armes, et que les exercices furent, pour ainsi dire, continuels sous son règne dans toutes les saisons de l'année. Les extraits que j'ai fait entrer dans les MÉMOIRES HISTORIQUES ET CRITIQUES, qui ont déjà paru, en ont fourni la preuve.

Il doit me suffire de présenter, dans ce nouvel ouvrage, les vues militaires de ce monarque, qui n'exigent, pour être bien saisies, qu'une intelligence ordinaire, ou qui ne sont relatives qu'à la conduite politique et morale des généraux en chef et des gouvernemens; et s'il est des lecteurs, qui veuillent mieux connoître, jusqu'où ce prince avoit porté la science si compliquée de la guerre, et combien il l'avoit perfectionnée, de les renvoyer à l'*Histoire de mon temps*, à celle de *la Guerre de sept ans*, et au poëme de *l'Art Militaire;* trois ouvrages, qu'on ne pourroit reproduire partiellement, sans porter un vrai préjudice à l'ensemble.

Il n'appartenoit qu'à César d'écrire lui-même ses commentaires. Frédéric avoit le même droit de nous donner les siens et d'imiter en cela son modèle. Il sut, comme lui, manier également la plume et l'épée; et ses écrits, quoique fort inférieurs, quant à l'élocution, à ceux de César, ne passeront pas moins à la postérité la plus reculée.

Ils constateront à jamais, quelle fut cette tactique, tant vantée, du dix-huitième siècle et des temps antérieurs, qu'a fait oublier, depuis, un héros, à qui nul autre n'est comparable, et qui a ouvert aux guerriers qui le suivront, une carrière toute nouvelle, et étonné le monde par tant de prodiges.

Frédéric a toujours mis son poëme *de l'Art de la Guerre*, à la tête de ses meilleurs ouvrages; et peut-être avoit-il raison. Ses vers, en général, sont très-incorrects et sans harmonie : mais ces défauts sont presque toujours rachetés par ces observations les plus justes et les pensées les plus profondes; c'est là le principal mérite de ce poëme.

On regrette, en le lisant, que Voltaire, qui paroît y avoir intercallé beaucoup de ses vers, n'ait pas été plus sévère dans ses corrections, et fait disparoître tant de passages de mauvais goût et de vers rocailleux, qui déparent encore cet ouvrage estimable, et, dans le genre poëtique, le plus digne de Frédéric.

Je n'ai rencontré dans ses œuvres sur *les langues* et *la littérature*, que bien peu de choses, qui méritassent d'être ajoutées à celles, qu'on a déjà lues dans LES MEMOIRES HISTORIQUES ET CRITIQUES. *La philosophie spéculative* de l'auteur est elle-même si peu épurée, que je n'ai pu y faire que de

très-courts extraits. Mais celle, qui regarde les mœurs publiques et privées, et sur laquelle j'ai dû porter toute mon attention, sera jugée, ce me semble, du plus grand intérêt dans les morceaux, qui ont fixé mon choix; et telle est la distribution que j'ai faite de ces divers fragmens.

Comme l'esprit et le cœur ont, dans l'homme, une influence plus ou moins grande l'un sur l'autre; Frédéric envisage d'abord nos facultés intellectuelles dans leur énergie et dans la perfectibilité dont elles sont susceptibles : il nous donne ensuite ses sages conseils, quant à la direction de nos penchans et de nos passions, pour extirper nos vices, et pour exalter et multiplier toutes nos vertus.

Une matière aussi importante eût demandé d'être bien développée : mais si elle n'est jamais exposée que sommairement, les réflexions de l'écrivain prêtent toujours du moins infiniment à penser; et c'est un genre de mérite, qui n'est rien moins que commun, surtout de nos jours, où l'on a si souvent l'occasion de dire : *Sunt verba et voces, prœtereàque nihil.*

L'article de cet ouvrage, qui concerne *les talens* et *les gens de lettres*, ne peut être aussi que très-court. On a déjà vu ce que pensoit Frédéric au

sujet des honneurs et des différentes sortes d'encouragement, que sont en droit de réclamer les hommes d'un vrai génie, qui, en éclairant leur patrie, l'illustrent et l'enrichissent par leurs productions; et l'on a dû admirer avec quelle sagacité d'esprit il apprécioit sa propre nation et tous les autres peuples civilisés de l'Europe.

Il ne me reste donc plus qu'à rassembler encore quelques détails, qui, n'ayant pu faire partie des MEMOIRES HISTORIQUES ET CRITIQUES, avoient été reservés, pour servir de complément à ce premier ouvrage. Mais je préviens les lecteurs, qu'ils doivent s'attendre à trouver ici une multitude de jugemens beaucoup trop sévères, et qui n'obtiendront peut-être pas la sanction de l'impartiale postérité.

Les causes de ces jugemens erronnés ou peu réfléchis, sont faciles à concevoir.

Au milieu des travaux continuels de l'administration de ses États, et des compositions philosophiques et littéraires qui l'occupoient, Frédéric trouvoit peu de momens à consacrer à la lecture d'une foule d'ouvrages, qu'on lui adressoit de toutes parts. M. d'Alembert, en particulier, ne cessoit d'en mettre sous ses yeux, par complaisance pour tant d'écrivains de tout genre, qui

aspiroient à l'honneur d'être connus de ce monarque. Pouvoit-il les juger tous également avec cette justesse d'esprit qui le caractérisoit?

Les contradictions d'ailleurs que ce prince éprouvoit souvent dans ses vues politiques, ne lui laissoient pas toujours ce calme, cette tranquillité si nécessaire, pour faire un juste discernement des beautés et des défauts d'un ouvrage de quelque étendue.

Il ne jetoit donc, sur ces nombreuses productions étrangères, qu'un coup-d'œil rapide; et si, lorsqu'il avoit le loisir ou la patience d'en lire quelquss-unes d'un bout à l'autre, il y rencontroit des idées, qui ne s'accordoient pas avec les siennes, et surtout des principes philosophiques, opposés aux dogmes qu'il avoit adoptés; malheur aux auteurs, qui avoient ambitionné son suffrage!

L'imagination ardente de Frédéric une fois enflammée, il ne voyoit plus en France et dans le reste de l'Europe, que des écrivailleurs sans goût et sans lumières; que des historiens méprisables, qui ne ressassoient que des fables et des mensonges; que des orateurs emphatiques et sans élévation; que des poëtes sans talent et sans graces, rimailleurs insipides, à peine dignes de figurer parmi les Ronsard et les Chapelain; que des soi-disant philosophes, enfin, dont les rêveries,

les systèmes absurdes et l'arrogance présomptueuse, offroient la preuve la plus complète de la dégradation du siècle et ds l'avilissement de l'esprit humain. Voltaire, descendu au tombeau, n'avoit aucun successeur ; et Delille, seul, méritoit, parmi nous, d'être encore comparé aux grands hommes du beau siècle de Louis XIV.

Ce sont les hommes en général, que je dépeins dans la personne du monarque prussien ; et c'est dans l'exemple de ses erreurs et de ses préjugés que je montre à tous les gens de lettres le sort qui les attend dans leur périlleuse carrière. Qu'ils ne se persuadent jamais, que tous ceux qui les jugeront rendront une égale justice à leurs vues, à leur génie, à leurs productions. Le chemin, qui conduit à la gloire littéraire, est couvert d'épines ; et peu d'aspirans y arrivent : mais on a toujours assez de motifs de se consoler, quand on peut se rendre à soi-même le témoignage, qu'on a servi sa patrie, les lettres, l'humanité, selon la mesure de ses talens, et rempli avec dignité les devoirs de sa vocation.

BORELLY,

Ancien membre de l'Académie royale des Sciences et Belles Lettres de Prusse, de celle de Marseilles et de plusieurs autres Sociétés littéraires.

CARACTÈRE
DES PERSONNAGES
LES PLUS MARQUANS
DANS LES DIFFÉRENTES
COURS DE L'EUROPE.

SECTION PREMIÈRE.

DE LA COUR ÉLECTORALE ET ROYALE DE PRUSSE.

CHAPITRE PREMIER.

L'électeur Georges-Guillaume, et le comte de Schwarzenberg, son ministre.

GEORGES-GUILLAUME.

GEORGES-GUILLAUME parvint à l'électorat en 1619. Sa régence fut la plus malheureuse de toutes celles des princes de sa maison. Ce prince étoit incapable de

gouverner; et il avoit choisi, pour ministre, un traître à sa patrie, le comte de Schwarzenberg, stathouder de la Marche. Une guerre affreuse, ou plutôt un bouleversement général survint en même temps; et ce qui échappa de ses habitans au fer du soldat, périt par des maladies contagieuses.

Ses fautes consistèrent en ce qu'il plaça sa confiance dans le comte de Schwarzenberg, qui le trahit, et qui avoit, dit-on, formé le projet de se faire lui-même électeur de Brandebourg. On doit surtout lui reprocher de n'avoir pas levé, avant que la guerre vînt ravager ses États, un corps de vingt mille hommes, qu'il étoit en état d'entretenir. Ces troupes lui auroient servi à soutenir ses droits à la succession de Clèves, à défendre ses provinces, et à le faire respecter. Comme il étoit foible, ses alliés furent toujours les maîtres.

Révolté de la dureté de Ferdinand II, il se jetoit, comme par désespoir, dans les bras de Gustave-Adolphe. Dans d'autre temps, poussé à bout par les projets d'Oxenstiern, il recherchoit l'appui de la cour de Vienne. Sans force et sans puissance, il tournoit, de gré ou de force, du côté le plus fort; et la fortune, qui passoit tous les jours des armées impériales aux suédoises, et des suédoises aux impériales, se plut à rendre ce prince victime de sa légèreté.

Il laissa à son fils Frédéric-Guillaume un pays désolé, dont ses ennemis étoient en possession; peu de

troupes, des alliés dont l'affection étoit équivoque, et presque aucune ressource. Mais on ne sauroit, sans blesser les lois de l'équité, charger Georges-Guillaume de tous les malheurs, qui arrivèrent pendant sa régence.

LE COMTE DE SCHWARZENBERG.

Le comte de Schwarzenberg eut toute la confiance de l'Electeur Georges-Guillaume; et il le trahit. Quelques historiens assurent, qu'il avoit formé le projet de se faire lui-même électeur de Brandebourg. Il étoit catholique. Il avoit toujours tenu le parti de l'Empereur; et il se flattoit d'autant plus de sa protection, que les forteresses de l'Electorat avoient été livrées à ce prince, auquel les commandans avoient prêté serment.

Comme il connoissoit l'esprit transcendant du jeune prince électoral Frédéric-Guillaume, il l'éloigna de la cour de son père, et le tint en Hollande, autant qu'il put, ne sentant pas ses vertus assez pures, pour soutenir l'examen d'un surveillant aussi éclairé.

Lorsque Frédéric-Guillaume parvint à la régence, le comte, qui voyoit son autorité limitée, se démit de lui-même de ses emplois. Il étoit gouverneur de la Marche, président du conseil, grand-chambellan et grand-commandeur de Malte. Il avoit réuni sur lui toutes les charges importantes. Il étoit plus souverain que son maître; et comme il avoit été une créature de

la maison d'Autriche, il se réfugia à Vienne, où il mourut la même année.

Son fils, qu'il avoit fait élire coadjuteur de l'ordre et de la commanderie de Malte, ne fut point reconnu par l'Électeur. Le prince lui fit de plus restituer tous les bailliages appartenant à l'État, que le comte son père s'étoit appropriés.

Supplément par M. de Pœllnitz.

L'Électeur Georges-Guillaume, dégoûté des affaires, en remit le principal soin à son favori Adam, comte de Schwarzenberg. Il lui avoit permis de réunir à ses charges en Brandebourg, celle de conseiller privé de l'Empereur Ferdinand II.

M. de Schwarzenberg fut, depuis, toujours plus dévoué à la maison d'Autriche qu'à la maison électorale.

En 1620, il fit consentir Georges-Guillaume à ce que les commandans de ses forteresses prêtassent serment à l'Empereur; ce qui établissoit, en quelque sorte, le monarque co-régent de l'Électorat; et lui-même, en sa qualité de gouverneur des Marches, fut le premier qui prêta cet étrange serment. Il reçut ensuite, au nom de l'Empereur, celui des commandans qui lui étoient subordonnés.

Les clameurs des courtisans et du peuple s'élevèrent contre lui; et comme il étoit catholique, on l'accusa hautement de tout sacrifier aux intérêts de sa religion.

Il importoit au comte que ces bruits ne parvinssent pas au prince électoral ; et il fit ensorte que le jeune prince fut envoyé à Sedan, pour y finir ses études.

Lorsqu'en 1640 Frédéric Guillaume parvint à la régence, il reconnut l'infidélité du comte de Schwarzenberg : il le fit arrêter et conduire à Spandau. On trouva parmi ses papiers des lettres de l'Empereur lui-même Ferdinand III, dans lesquelles ce monarque l'appeloit son *bras droit*, la *prunelle de ses yeux* et son *bien-aimé*.

Le quatrième jour de sa détention, la cour fit publier, qu'il étoit mort d'apoplexie. Il fut enterré sans cérémonie dans l'Église de Spandau. On se contenta de marquer sur son cercueil, qu'il étoit mort le 4 mars 1641. Bien des personnes ont cru, qu'on lui avoit tranché la tête en secret : mais on ne trouve rien dans les archives qui le confirme.

Son fils Jean-Adolphe, après avoir recouvré la liberté, qu'il avoit perdue avec son père, partit pour Vienne. Ferdinand III le nomma conseiller privé, et, dans la suite, le déclara chef de son conseil, chevalier de la toison d'or, prince de l'Empire, et le combla de biens. Mais il ne fit aucune recherche sur le genre de mort de son père, le comte Adam. Il se contenta de l'honorer de ses regrets, et de faire célébrer pour lui un service solennel dans sa cathédrale, auquel il assista avec toute sa cour.

CHAPITRE II.

Le grand électeur Frédéric-Guillaume et Sophie-Dorothée, sa seconde femme; le prince Jean-Georges d'Anhalt; le premier ministre, M. Conrad de Bourgsdorff, et le feld-maréchal de Dœrfling.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME

FRÉDÉRIC-GUILLAUME étoit digne du surnom de *grand*, que ses peuples et ses voisins lui donnèrent d'une commune voix. Le ciel l'avoit formé exprès, pour rétablir, par son activité, l'ordre dans un pays, où la mauvaise administration de la régence précédente avoit mis une confusion totale. Il fut le défenseur et le restaurateur de sa patrie, l'honneur et la gloire de sa maison.

Le mérite d'un grand roi étoit uni en lui à la fortune médiocre d'un Electeur. Au-dessus du rang qu'il occupoit, il déploya dans sa régence les vertus d'une ame forte et d'un génie supérieur; tantôt tempérant son héroïsme par sa prudence, et tantôt s'abandonnant à ce bel enthousiasme, qui enlève notre admiration.

Il rétablit ses anciens Etats par sa sagesse, et en acquit de nouveaux par sa politique. Il forma ses projets, et les mit lui-même à exécution. Les effets de sa bonne

foi furent, qu'il assista ses alliés, et ceux de sa valeur, qu'il défendit ses peuples.

Dans les dangers imprévus, il trouvoit des ressources inopinées; et dans les petites choses, comme dans les affaires importantes, il parut toujours également grand.

L'éducation de ce prince avoit été celle d'un héros. Il apprit à vaincre dans un âge, où le commun des hommes apprend à bégayer ses pensées. Le camp de Frédéric-Henri d'Orange fut son école militaire.

Il avoit à peine vingt ans, lorsqu'il parvint à la régence; et dans cette première jeunesse, qui est l'âge des égaremens, il donna des marques d'une sagesse consommée, et de toutes les vertus, qui rendent digne de commander aux hommes.

Pour retirer ses provinces d'entre les mains de ceux qui les avoient usurpées, il négocia; et sa politique le fit rentrer dans la possession de ses biens.

S'il devenoit le défenseur de ses Etats en temps de guerre, il n'avoit pas moins la noble ambition de leur servir de père en temps de paix. Il soulageoit les familles ruinées par les ennemis: il relevoit les murailles des villes détruites: les déserts devenoient des champs cultivés: les forêts se changeoient en villages; et des colonies de laboureurs nourrissoient leurs troupeaux dans des endroits, que les ravages de la guerre avoient rendus l'asile des bêtes sauvages. L'économie rurale,

cette industrie si méprisée et si utile, étoit encouragée par ses soins.

Ce prince étoit plus grand encore par la bonté de son caractère et par son application au bien public, que par ses vertus militaires et sa politique mesurée, qui lui faisoit faire toutes choses de la façon dont il le falloit pour réussir, et dans le temps où elles devoient être faites.

Peu de capitaines ont pu se vanter d'avoir fait une campagne pareille à celle de Fehrbellin (1). L'Électeur forme un projet aussi grand que hardi, et l'exécute avec une rapidité étonnante. Cette expédition, aussi brillante que valeureuse, mérite qu'on lui applique le *veni, vidi, vici* de César. Il fut loué par ses ennemis,

---

(1) Le grand électeur avoit confié le commandement de l'avant-garde de son armée au prince Frédéric de Hesse Hombourg, en lui ordonnant d'éviter tout engagement avec les Suédois, et de se replier sur lui, s'ils venoient l'attaquer. Mais ce jeune prince, qui étoit entré depuis peu au service de Frédéric-Guillaume, et qui, plein de courage, brûloit d'envie de se distinguer, n'eut pas plutôt aperçu les Suédois, qu'il fondit sur leurs gardes avancées, les culbuta, et les poursuivit jusqu'à leur camp.

L'Électeur, informé de l'attaque du prince de Hombourg, et du danger qu'il couroit d'être enveloppé et de succomber sous le nombre, se hâta de marcher à son secours. La bataille devint générale. Les Suédois furent battus et obligés de s'enfuir, et l'armée victorieuse s'établit sur le champ de bataille.

béni par ses sujets ; et sa postérité date de cette fameuse journée le point d'élévation, où la maison de Brandebourg est parvenue dans la suite.

Son esprit, fertile en expédiens, lui fournissoit en foule des projets, dont il ne lui restoit à faire que le choix et l'application.

Ses dernières années furent pacifiques et s'écoulèrent avec moins d'éclat. Cependant son grand génie se manifesta jusques dans les moindres actions de sa vie. Ses vertus se modifioient selon les circonstances, et paroissoient, tantôt plus héroïques et plus sublimes, tantôt plus douces et plus secourables.

Il n'étoit pas moins admirable à la tête de son conseil, où il administroit la justice à ses peuples, qu'à la tête de ses armées, où il se montroit comme le libérateur de sa patrie.

Tandis que les officiers les plus distingués félicitoient l'Électeur de ses brillans succès, le prince de Hesse-Hombourg n'osoit l'approcher et se tenoit à l'écart. Frédéric-Guillaume s'aperçut de sa confusion ; il l'appela et lui dit : « Si je suivois « les lois de la guerre, vous perdriez la tête, pour avoir trans« gressé mes ordres. Mais nos ennemis ont été battus : vous « avez eu part à la victoire : je vous pardonne et vous rends « mon estime et mon amitié ». Il embrassa ensuite le jeune prince ; et après avoir donné de justes éloges à sa valeur, il lui représenta avec douceur, combien il est dangereux de se laisser entraîner à contre-temps par son bouillant courage. *Note de l'éditeur.*

Ses belles qualités lui attiroient la confiance de ses voisins. Son équité lui avoit élevé une espèce de tribunal suprême, qui s'étendoit au-delà de ses frontières, et d'où il jugeoit ou concilioit des souverains et des rois.

Les protestans, persécutés en France et forcés d'abandonner leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes, s'établirent dans ses Etats, au nombre de vingt mille (1). Frédéric-Guillaume les reçut avec la

---

(1) Il fut question en France de la révocation de l'édit de Nantes, dès le commencement du ministère de M. de Colbert : mais ce ministre, qui appeloit de Hollande et d'Angleterre des sujets industrieux et capables de donner au royaume les manufactures, qui lui manquoient, ou d'y perfectionner celles, qu'il possédoit déjà, s'opposa fortement à un acte d'intolérance qui, selon lui, devoit avoir les suites les plus funestes. Mais M. Lepellettier, son successeur, l'archevêque de Paris, le chancelier Le Tellier, M de Louvois et le père de la Chaise, confesseur du roi, eurent d'autres maximes ; et l'édit de Nantes fut révoqué.

Le grand Électeur Frédéric-Guillaume n'eut pas plutôt appris, que plus de 200,000 protestans sortoient de France, pour se soustraire à la persécution, qu'il fit publier un édit, pour inviter ces émigrés à s'établir dans ses Etats.

Ceux d'entr'eux, qui étoient les plus qualifiés et qui emportoient le plus d'argent, passèrent en Hollande et en Angleterre ; et les plus pauvres cherchèrent un asile dans le Brandebourg ; mais ces derniers étoient les plus industrieux.

compassion, qu'on doit aux malheureux, et avec la générosité d'un prince, qui encourage les possesseurs d'arts utiles à ses peuples.

Il avoit toutes les qualités, qui font les grands hommes; et la providence lui fournit toutes les occasions de les déployer. Il n'abusa jamais de ses vertus héroïques, et n'employa sa valeur qu'à défendre ses Etats et à secourir ses alliés. Il étoit prévoyant et sage, ce qui le rendoit grand politique: il étoit laborieux et humain, ce qui le rendoit bon prince.

L'Electeur leur accorda dix années de franchises, et fit livrer des matériaux à tous ceux, qui voulurent bâtir. Il fit un fonds pour leur assurer des pensions, et commença par en donner à leurs ministres, dont les plus distingués devinrent ses chapelains. Il leur permit de tenir des synodes et de conserver la discipline des Eglises réformées de France.

Ceux de ces réfugiés, qui avoient pris le parti des armes dans leur ancienne patrie, obtinrent des grades supérieurs à ceux, auxquels ils étoient parvenus; et des officiers ou soldats dont on fit choix, on forma deux compagnies, l'une de mousquetaires et l'autre de grenadiers à cheval, qui, depuis, servirent avec distinction dans les guerres contre Louis XIV.

Le grand écuyer, en qualité de ministre d'Etat, eut le département de cette colonie naissante; et ce fut dans son antichambre que fut célébré, pour la première fois, le service divin. On lui assigna ensuite la vieille chapelle du château; et comme elle se trouva bientôt trop petite, pour contenir tous les Français, qui arrivoient à Berlin successivement, on leur accorda l'Eglise du dôme.

Insensible aux séductions de l'amour, il n'eut de foiblesse que pour sa propre épouse. S'il aimoit le vin et la société, c'étoit sans s'abandonner à une débauche outrée. Son tempérament vif et colère le rendoit sujet aux emportemens : mais s'il n'étoit pas maître de son premier mouvement, il l'étoit toujours du second ; et son cœur réparoit avec abondance les fautes, qu'un sang trop facile à émouvoir lui faisoit commettre.

Son ame étoit le siége de la vertu. Sa prospérité n'avoit pu l'enfler, ni les revers l'abattre. Magnanime, débonnaire, généreux, humain, il ne démentit jamais son caractère. Il devint le restaurateur et le défenseur de sa patrie, le fondateur de la puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux, l'honneur de sa nation.

C'est de cette époque qu'on peut dater la prospérité et la civilisation de la monarchie prussienne. Elle est redevable aux réfugiés français de ses manufactures et du commerce, dont elle connoissoit à peine le nom. Berlin leur doit sa police, ses rues pavées, ses marchés et la Ville-Neuve, l'un de ses quartiers les plus spacieux et les plus beaux. Ce sont eux, qui ont introduit l'agriculture et l'abondance dans le pays. Le goût pour les arts et les lettres, l'éducation de la jeune noblesse, la douceur des mœurs et tous les agrémens de la sociabilité, sont tout autant d'avantages, dont les Prussiens seroient peut-être encore privés, si de mauvais conseils n'avoient pas entraîné Louis XIV à une intolérance, qui n'étoit pas moins contraire à l'esprit de la religion qu'aux principes d'une sage politique. *Note de l'édit.*

Sa vie fait son éloge. Avec peu de moyens il fit de grandes choses; se tint lui seul lieu de ministre et de général, et rendit florissant un État, qu'il avoit trouvé enseveli sous ses ruines. Succédant à son père dans un pays envahi, il rentra en possession de son héritage, à force de politique et de négociations. N'ayant que peu de troupes et manquant de généraux habiles, il suppléa à tout par son puissant génie: il formoit ses projets et les exécutoit. S'il pensoit en général, il combattoit en soldat; et dans les conjonctures où il se trouvoit, il regardoit la guerre comme sa profession.

A la bataille de Varsovie, qui dura trois jours, le grand Électeur fut un des principaux instrumens de la victoire. Dans celle de Fehrbellin, à la tête de cinq mille cavaliers, il défit les Suédois et les chassa au-delà de ses frontières. Son expédition de Prusse fut merveilleuse : son armée vola sur une mer glacée, fit quatre-vingt milles en huit jours: son nom seul chassa les Suédois de toute la Prusse.

Les ressources de son esprit se multiplioient, à mesure que les obstacles augmentoient. La fortune, toujours égale, l'accompagna, tant qu'il fut à la tête de ses propres armées. Il acquit par ses traités la Poméranie, le Magdebourg, le Halberstadt et Minden, qu'il incorpora au Brandebourg; et il se servit si bien de l'envie qui dévoroit ses voisins, qu'ils devinrent les instrumens de sa grandeur.

Si Louis XIV étoit l'arbitre de l'Europe par sa puissance, Frédéric-Guillaume devint l'oracle de l'Allemagne par sa vertu, qui lui attira la confiance des plus grands princes; et pendant que tant de souverains portoient impatiemment le joug du despotisme, que le roi de France leur imposoit, le roi de Danemarck et d'autres princes soumettoient leurs différends au tribunal de l'Electeur, et respectoient ses jugemens équitables.

Il fit des traités et les rompit souvent: mais ce fut toujours par nécessité. Enfin il justifia, par une vie pleine de gloire et de merveilles, le surnom de *grand*, que lui donnèrent ses contemporains, et que la postérité a confirmé.

Supplément par M. de Pœllnitz.

La nature avoit doué Frédéric-Guillaume de toutes les qualités requises pour gouverner. Sa taille avantageuse et son grand air en imposoient, dès qu'il se montroit.

Il étoit courageux, actif, infatigable dans la guerre, généreux et magnifique dans ses actions privées; extrêmement attaché à sa religion; d'un naturel vif et emporté; mais revenant facilement, et réparant les écarts, où le poussoit sa trop grande vivacité (1). Tel étoit Frédéric-Guillaume, au commencement de son règne.

(1) Dans le temps où les protestans de France, qui avoient abandonné leur patrie, après la révocation de l'édit de Nantes,

Il devint, dans la suite, insensible aux misères du genre humain. Il foula ses sujets, pour entretenir ses troupes, et il employa son armée à se rendre absolu et à satisfaire son humeur guerrière, qui souvent le porta à changer d'intérêts, d'amis et de parti.

---

arrivèrent à Berlin, le grand Electeur se plaignit à M. le comte de Rébenac, qui étoit ministre de Louis XIV à sa cour, de l'excessive sévérité du gouvernement français envers les religionnaires.

L'ambassadeur nia, qu'on usât de violence, et prétendit, « que ceux, qui s'expatrioient, étoient des gens sans aveu, des « esprits inquiets et turbulens; que, n'ayant rien à perdre, « ils couroient après la fortune en pays étranger; et qu'ils se « servoient du prétexte de la religion, pour couvrir leur lé- « gèreté, et pour se procurer un asile. »

Ces excuses ministérielles n'en imposèrent point à Frédéric-Guillaume : il les écouta sans les réfuter, et feignit même de les croire valables : mais quelques jours après, M. le maréchal de Schomberg, M. le comte d'Espences et plusieurs autres officiers françois étant arrivés, l'Electeur dit au comte de Rébenac : « Nierez-vous encore que les protestans soient persécutés en « France ? Et oserez-vous affirmer, qu'il n'y a que des gens sans « aveu et des esprits inquiets, qui quittent leur patrie ? »

Le ministre déconcerté répondit : « Qu'il ignoroit les motifs, « qui avoient déterminé messieurs de Schomberg et d'Espences « à sortir du royaume : mais qu'il pouvoit assurer, que l'inten- « tion du roi, son maître, ne fut et ne seroit jamais, que de « ramener les protestans par l'instruction et le bon exemple; « que cependant l'intérêt et la politique de sa majesté exigeoient, « qu'elle n'admît qu'une religion dans ses Etats.

Après qu'il eut été proclamé à Kœnisberg, en 1640, Électeur et duc de Prusse, il exigea que les Prussiens lui prêtassent foi et hommage. Ils s'excusèrent sur ce qu'il ne s'étoit pas acquitté lui-même de ce devoir envers le roi de Pologne, son seigneur suzerain, et sur ce qu'il n'y avoit pas de commissaires polonais, pour recevoir le serment de succession éventuelle, qui, dans cette occasion, devoit être prêté à la couronne de Pologne.

Frédéric-Guillaume leva ces difficultés par les bons procédés, qu'il eut pour les principaux de la noblesse.

« S'il en est ainsi chez vous (repliqua l'Électeur), informez « votre maître, que je renonce à l'amitié d'un prince, qui subor- « donne, qui sacrifie la foi des traités à sa politique ». Ces paroles furent prononcées du ton de l'indignation et de la colère.

M. de Rébenac, qui connoissoit toute l'impétuosité de Frédéric-Guillaume, et qui n'ignoroit pas, que son cœur n'avoit pas toujours part à ce qu'il disoit dans de pareils momens de vivacité, lui répondit avec modération : « Qu'il attendroit vingt- « quatre heures, pour exécuter les ordres de son altesse électo- « rale, sous l'espoir qu'il ne tarderoit pas à reconnoître, com- « bien pourroit être contraire à ses intérêts de s'aliéner un aussi « grand monarque, qu'il étoit dangereux d'offenser.

« Vous êtes plus sage que moi (reprit l'Electeur), et je vous « sais bon gré de votre modération. Je vous prie de pardonner « quelque chose à ma vivacité, et de ne pas me brouiller avec « votre maître ». *Note de l'éditeur.*

Il fit, en même temps, publier une déclaration, par laquelle il se reconnoissoit vassal de la couronne de Pologne, et promettoit, que, dès que ses affaires le lui permettroient, il iroit à Varsovie demander à Wladislas l'investiture de son duché. Il donna, en attendant, les assurances les plus fortes, que l'hommage qu'il exigeoit ne préjudicieroit en aucune manière, ni aux droits que la République avoit sur la Prusse, ni aux privilèges de la province. Les Prussiens, rassurés, s'acquittèrent de leur serment.

A son arrivé à Kustrin, en 1641, il convoqua les colonels Rochau et Kracht, commandans de Spandau et de Péitz, qui refusèrent de se soumettre à lui : ils prétextèrent, que le serment, qu'ils avoient prêté à l'Empereur, par ordre du feu Électeur, ne leur permettoit d'obéir qu'à sa majesté impériale.

Frédéric-Guillaume se vit contraint de dissimuler : il porta ses plaintes à l'Empereur, et le pria de dégager ces deux commandans de leurs sermens. Ferdinand III chercha à amuser l'Electeur, tandis qu'il enjoignoit au comte de Schwarzenberg d'encourager les deux commandans à lui demeurer fidèles.

Le comte exécuta avec beaucoup de zèle la commission de l'Empereur : mais il ne put empêcher Frédéric-Guillaume de gagner les commandans à force de promesses, et en les confirmant dans leur poste.

Cet accommodement fut suivi de près de la disgrace

de M. le comte de Schwarzenberg. L'Electeur, qui avoit reconnu son infidélité, le fit arrêter et conduire à Spandau. On usa de beaucoup de précautions dans la procédure, qu'on fit contre lui: car, telle étoit alors la situation des princes d'Allemagne, qu'ils n'osoient punir leurs ministres, de crainte d'offenser l'Empereur, dont les ministres étoient, ou les conseillers privés, ou les pensionnaires: or, il étoit avéré, que le comte prisonnier étoit l'un et l'autre; et l'on avoit à craindre que Ferdinand III ne le réclamât comme un homme qui lui appartenoit. Tous ses biens et tous ses effets furent confisqués au profit de l'Electeur.

Rochau et Kracht avoient en dépôt ses meubles les plus précieux: ils refusèrent de s'en d'faire, sous prétexte qu'ils en devoient rendre compte à l'Empereur. Ils déclarèrent même, qu'ils ne recevroient plus d'ordre à ce sujet, à moins qu'ils n'y vissent la signature de l'Empereur jointe à celle de l'Electeur; et dès lors ils agirent, comme s'ils eussent été indépendans.

Frédéric-Guillaume, n'étant pas en état de les réduire par la force, eût recours à la ruse. Comme il étoit instruit, qu'il y avoit une grande liaison entre le margrave Ernest de Brandebourg, son cousin, et le colonel Rochau, il se servit du premier, pour surprendre celui-ci. Le margrave l'invita à une partie de chasse dans les environs de Spandau, en lui promettant toute sûreté pour sa personne. Rochau, qui ne

s'attendoit pas à un manque de foi, accepta la partie; et dès qu'il fut sorti de la forteresse, il fut enlevé par un détachement de cavalerie que commandoit Conrad de Bourgsdorff, et conduit à Kustrin, où, peu de jours après, il paya de sa tête son trop grand attachement au chef de l'Empire.

Tandis que Bourgsdorff conduisoit le malheureux Rochau, le margrave Ernest fit savoir à l'officier, à qui Rochau avoit confié, en son absence, le commandement de Spandau, qu'il eut à lui rendre la place ou à s'attendre à être pendu avec sa garnison. L'officier, intimidé, demanda que Rochau fut remis en liberté. Le margrave lui promit tout, mais ne tint rien, dès qu'il fut entré dans la forteresse.

La catastrophe du colonel Rochau effraya tellement Kracht, qu'il offrit de livrer Peitz à l'Electeur, si on lui permettoit de passer dans les armées de l'Empereur et d'amener avec lui le colonel Goldacker, commandant de Berlin, et les officiers et soldats, qui voudroient suivre leur fortune.

Frédéric-Guillaume se trouvoit trop heureux, à ce prix, de sortir de la dépendance de l'Empereur : il souscrivit à ces conditions.

Dès qu'il se vit le maître des principales forteresses de son Electorat, il fit instaler solennellement le margrave Ernest dans le gouvernement des Marches du Brandebourg; et il entreprit le voyage de Varsovie,

pour demander au roi Wladislas l'investiture de la Prusse ducale. Il l'obtint, après avoir promis, qu'il ne feroit ni paix, ni trêve, avec les ennemis de la Pologne, et qu'il payeroit cent vingt mille florins à la couronne.

Il se rendit, en 1646, à La Haye, où il épousa Louise de Nassau-Orange, fille aînée de Henri-Frédéric, prince d'Orange et Stathouder de Hollande; et peu de jours après la cérémonie du mariage, il retourna avec la jeune électrice à Berlin, où il fixa le séjour de sa cour.

La paix de Westphalie, qui, en 1648, fixa les Etats de l'Empire, obligea Frédéric-Guillaume à céder à la Suède la Poméranie citérieure, les îles de Rugen et de Wollin, les villes de Stetin, de Garz et de Gollnow, et les embouchures de l'Oder: c'étoit là presque tout ce que l'Electeur Georges-Guillaume avoit hérité, en 1637, de Bogislas XV, dernier duc de Poméranie. Mais cette même paix accorda à Frédéric-Guillaume, pour dédommagement, la possession héréditaire des trois évêchés de Halberstadt, de Minden et de Camin; les comtés de Hohenstein et de Regenstein, et la jouissance perpétuelle de l'archevêché de Magdebourg.

Après la réunion de ces provinces au Brandebourg, en 1649, l'Electeur porta toute son attention à rétablir l'ordre, que la guerre avoit écarté de ses Etats. Il ré-

tablit les villes ruinées et les forteresses, forma une armée, agrandit et fortifia sa capitale, y attira d'habiles artistes, y introduisit des fabriques, et n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à rendre ses Etats florissans et sa cour magnifique.

Ses gardes du corps étoient au nombre de douze cents : il les augmenta de trois cents ; et ce fut là tout ce qu'il eût de troupes jusqu'à l'année 1650, que des différends, qui survinrent entre lui et le duc de Neubourg, l'obligèrent à lever cinquante-deux compagnies d'infanterie et vingt-deux de cavalerie, dont il conféra le commandement au général de Sparr.

Dans la guerre, qui s'alluma entre la Suède et la Pologne, et à laquelle il se vit obligé de prendre part, il forma une armée de 25,000 hommes ; et il la conserva tant qu'il vécut.

Les Etats de l'Electorat, qui prévoyoient que ces troupes serviroient à introduire le pouvoir arbitraire, lui représentèrent, après la paix, que ses sujets n'étoient pas en état de fournir à l'entretien d'une armée aussi considérable. Il leur répondit sèchement qu'il connoissoit la situation de ses peuples ; mais que les conjonctures, où il se trouvoit ne, lui permettoient pas de rien changer dans ces dispositions ; qu'ainsi il étoit indispensable aux Etats de pourvoir aux subsistances.

Il mit l'infanterie dans les villes et dispersa la ca-

valerie dans les villages, de sorte que tout fut soumis au joug militaire.

A la paix qu'il conclut, en 1655, à Kœnisberg, avec Charles Gustave, il renonça à l'alliance de Jean Casimir, roi de Pologne, et promit d'observer une exacte neutralité. Il se reconnut feudataire de la couronne de Suède, et s'engagea à lui prêter foi et hommage pour la Prusse et pour la principauté de Warmie, que Charles-Gustave voulut bien y annexer, se croyant alors roi de Pologne, parce qu'il étoit dans une situation à pouvoir tout entreprendre.

Charles Gustave eut, bientôt après, avec lui une entrevue à Marienbourg, et l'attira dans son alliance, en lui cédant les quatre palatinats de Poméranie, de Kalisch, de Lezzinsky et de Siradie, pour être incorporés à la Prusse.

L'année suivante Varsovie fut forcée de r'ouvrir ses portes à l'armée suédoise victorieuse. Gharles-Gustave fut d'avis de poursuivre les fuyards : mais l'Electeur, qui ne vouloit pas voir les couronnes de Pologne et de Suède réunies sur la même tête, prétexta que ses troupes avoient besoin de nourriture et de repos; et ce ne fut que le troisième jour qu'il consentit à marcher sur les traces de l'armée battue.

Charles-Gustave fut d'autant plus chagrin de n'avoir pu profiter de sa victoire, que l'Electeur, content du butin qu'il avoit fait à Varsovie, et qui avoit emporté

de cette ville jusqu'à des colonnes de marbre, qui servent encore d'ornement au grand escalier d'Orangebourg, lui déclara, qu'ayant reçu l'avis que des milices lithuaniennes et tartares s'avançoient vers la Prusse, il étoit obligé d'aller couvrir ses frontières. Le roi fit tout ce qu'il put pour le retenir; l'électeur fut inexorable.

L'Empereur le sollicita d'abandonner le parti suédois, et déjà Frédéric-Guillaume étoit ébranlé: mais Charles-Gustave le retint, en ajoutant, par le traité de Labiau, la principauté de Varmie à la Prusse Ducale, sauf le droit de reversion à la couronne de Suède.

Cependant il se forma une ligue redoutable contre Charles-Gustave. L'Empereur Ferdinand III, le roi de Danemarck, celui de Hongrie et le czar de Moscovie, entreprirent la défense de Casimir. Dès-lors Frédéric-Guillaume ne chercha plus que des prétextes pour abandonner son allié le roi de Suède.

Il se hâta de conclure le traité de Velau, par lequel la Pologne reconnut la souveraineté de la Prusse Ducale, et céda à l'Electeur la Starostie de Drahein et les seigneuries de Lauenbourg et de Buteau. Ce prince restitua à la Pologne la principauté de Varmie et les quatre palatinats, qu'il avoit obtenus du roi de Suède. La succession de la Prusse fut accordée à la ligne masculine des margraves de Brandebourg en Franconie,

à condition qu'ils prêteroient foi et hommage à la couronne, ce qui fut confirmé en 1660 par la paix d'Oliva.

Le traité de Vossen avoit procuré à l'Electeur de si grands avantages, que la France se crut assurée pour long-temps de son amitié : mais ce prince, l'année suivante, rentra dans la ligue, que cette puissance lui avoit fait abandonner. Sa politique changeoit souvent d'intérêts et d'amis. Il colora son inconstance, en accusant les Français d'avoir commis des désordres dans les pays de Clèves, et d'être entrés dans les Etats de l'Electeur de Trêves et du Palatinat, ses alliés.

La division, qui régnoit entre le prince électoral et l'électrice, occasionna de violens chagrins à Frédéric-Guillaume; et après avoir procuré la paix à ses sujets, il ne put l'établir dans sa famille. Le jeune prince s'enfuit à Cassel auprès de la landgrave douairière, sa tante. L'Electeur voulut, que son fils lui fût ramené sous sûre escorte; mais il ne put l'obtenir.

Il se proposa de déshériter son fils. Ses ministres lui représentèrent, que l'exhérédation étoit contraire aux principes de l'Empire. Il se rendit aux vœux de l'électrice, et fit un testament, par lequel il partageoit ses Etats entre ses fils, ne laissant à l'aîné que ce qu'il ne pouvoit lui ôter

Le prince Louis, puîné du prince électoral, protesta hautement contre le partage, en déclarant, que

la grandeur de sa maison lui tenoit plus à cœur que son propre intérêt; que satisfait d'être le premier sujet de son frère, il n'aspiroit pas à un plus haut rang; et qu'il soutiendroit les droits de son aîné contre tous ceux, qui, après la mort de leur père, voudroient y porter atteinte.

L'Electeur de Saxe, le duc de Brunswick et le prince d'Anhalt-Dessau vinrent à bout de raccommoder le fils avec le père : mais un accident imprévu répandit encore le trouble dans la famille.

Le prince électoral dînoit un jour chez l'électrice; et ayant pris du café après le repas, il fut atteint d'une si violente colique, qu'on le porta sans connoissance dans son appartement. Danckelmann, son secrétaire, tira de la cassette du prince une poudre, que la landgrave lui avoit donnée pour s'en servir dans un besoin pressant. Le remède fit son effet par de grands vomissemens; et le prince se trouva soulagé. Il ne douta pas qu'il n'eût été empoisonné. Ses soupçons tombèrent sur l'électrice; et croyant ne pouvoir s'éloigner assez tôt de cette princesse, il se setira à Kœpenic.

Sa méfiance augmenta encore par la mort inopinée de la princesse électorale, qu'une maladie de trois jours enleva dans le cinquième mois d'une seconde grossesse.

Après le mariage du prince électoral avec Sophie-Charlotte de Hanovre, l'Electeur jouit d'un calme, auquel il n'étoit point accoutumé. Cette jeune princesse

qui forma une cour brillante, y introduisit une aisance et une politesse, qui étoient encore peu connues en Allemagne; et elle crut, par sa prudence, arrêter toutes les tracasseries, qui avoient si long-temps agité la maison électorale.

Frédéric-Guillaume s'occupa de l'augmentation de ses revenus. Il établit l'accise dans toutes ses villes, en les déchargeant des taxes arbitraires, qu'elles avoient payées jusqu'alors.

Quoique, de tous les impôts, l'accise soit le moins onéreux, parcequ'elle tombe sur les riches comme sur les pauvres, on se récria contre cette nouveauté. Il y eut des émeutes. M. de Grumckau, grand maréchal et ministre d'Etat, et le commissaire Wilmann, qui avoient dressé le tarif de l'accise, furent insultés. On arrêta quelques bourgeois: on redoubla les gardes; et l'accise fut introduite.

Auguste de Saxe, administrateur de Magdebourg, étant mort l'année précédente, 1680, Frédéric-Guillaume entra en possession de ce duché, qui lui avoit été adjugé par la paix de Westphalie.

Il établit à Embden une compagnie de commerce, pour naviguer aux côtes de Guinée sous son pavillon, et fit escorter ses vaisseaux marchands par quelques frégates, dont il s'étoit servi dans la mer Baltique contre les Suédois.

En 1682, l'Empereur Léopold lui accorda l'inves-

titure du duché de Magdebourg, conformément au traité de Westphalie.

Il perdit, en 1687, le prince Louis, qui lui étoit cher; et cette mort réveilla tous les soupçons de poison, qui étoient assoupis, mais n'étoient pas encore oubliés. Ce jeune prince étoit au bal chez l'électrice. La princesse de Holstein-Sonderbourg, cousine de l'électrice, lui présenta une orange d'une grosseur extraordinaire. Il la mangea, et sentit aussitôt des douleurs cruelles, qui ne le quittèrent que la nuit suivante, qui fut la dernière de sa vie.

L'électrice fut encore accusée d'empoisonnement: mais Frédéric-Guillaume dévora en secret la douleur, que ces bruits lui firent ressentir. Il n'osa point remonter à leur source; et il passa le reste de sa vie dans la tristesse, consumé de goutte et d'infirmités.

Il termina, bientôt après, sa carrière dans son château de Potzdam, le 29 avril 1688.

Le caractère du héros ne se démentit point, dans ces derniers momens. Jamais souverain ne fut, ni plus estimé au-dehors, ni plus regretté de ses sujets. Son règne fut grand jusqu'à la fin. Ce prince figura dans les affaires de l'Europe au-dessus de son état; et dans toute sa conduite, il fit voir une grandeur et une fermeté, qui étoient le double effet de sa magnanimité et de l'élévation de son génie.

Supplément de M. de Pœllnitz.

L'ÉLECTRICE SOPHIE-DOROTHÉE.

Sophie-Dorothée de Holstein-Glucksbourg, veuve de Georges - Guillaume, duc de Lunebourg-Zell, qu'épousa en secondes noces le grand Electeur, étoit sans beauté et sans graces; altière, vindicative et colère; intéressée, ne cherchant qu'à amasser, et usant de tous les moyens pour s'enrichir.

On disoit d'elle, qu'elle étoit épouse chaste, mère tendre, marâtre cruelle, et souveraine peu compâtissante.

Elle se rendit maîtresse de l'esprit de son mari, qui la consultoit dans les affaires et n'agit presque plus sans ses conseils. Mais si elle sût gagner l'amitié de l'Electeur, elle ne gagna point celle des courtisans et du peuple.

Son entrée à Berlin ressembla à une pompe funèbre : il n'y parut pas le moindre signe de joie. La princesse, pour se venger de l'indifférence des Berlinois, disposa l'Electeur à préférer le séjour de Potzdam à celui de la capitale.

Charles-Émile, prince électoral, étant mort à Strasbourg, le public, toujours précipité dans ses jugemens, et souvent injuste, osa accuser l'électrice, dont la haine pour les fils du premier lit de l'Electeur n'avoit

que trop transpiré; de sorte que les soldats, voyant passer cette princesse dans le camp, lui reprochèrent hautement la mort du prince et lui souhaitèrent mille malédictions.

Cette princesse avoit quatre fils, dont elle eût voulu faire autant de souverains, aux dépens du prince électoral. Elle ne cessoit de solliciter l'Electeur de partager entr'eux les provinces, qu'il avoit acquises par la paix de Westphalie.

Le prince électoral étant instruit des trames de sa belle-mère, eut avec elle de très-vifs démêlés: ils en vinrent jusqu'à se menacer. L'électrice jura, qu'elle le feroit repentir de lui manquer de respect. Après un tel éclat, le prince électoral ne se croyant plus en sûreté à la cour, en partit clandestinement la nuit, et passa à Cassel auprès de la landgrave, douairière de Hesse, sa tante.

La paix fut rétablie par les grands mouvemens, que se donnèrent l'Electeur de Saxe, le duc de Brunswick et le prince d'Anhalt-Dessau. Le prince électoral épousa à Cassel la princesse Élisabeth-Henriette, et revint à Berlin, où il ramena la joie et les plaisirs, que son absence en avoit bannis. L'électrice fut la seule, qui ne le revit pas avec les mêmes sentimens.

Sa belle-fille donna, en 1680, des marques de sa fécondité par une fille; et le prince Louis (ce qui augmenta son chagrin) épousa l'héritière de la maison

de Radzivil, de la branche de Birsen. Cependant elle vécut en apparence assez bien avec ces deux princesses.

Bientôt un accident imprévu renouvela les anciennes querelles entre l'électrice et le prince électoral; et ce prince s'éloigna encore pour quelque temps. (Cet accident a déjà été raconté ailleurs).

En 1687, la mort du prince Louis donna lieu de nouveau aux mêmes soupçons d'empoisonnement. Les ennemis de l'électrice dirent hautement, qu'elle s'étoit servie de sa cousine, la princesse de Holstein-Sonderbourg, pour se défaire du prince, en lui faisant manger une orange. Le cri public fut universel. On appelloit l'électrice *Agrippine*, et la princesse de Holstein, *Locuste*.

Cependant l'électrice ne parut point émue; et soit qu'elle trouvât sa consolation dans son innocence, soit qu'elle se fût mise au-dessus des discours vulgaires, elle ne fit aucune démarche, pour faire punir, ceux qui la déchiroient si cruellement.

LE PRINCE JEAN-GEORGES D'ANHALT.

Le prince d'Anhalt fit la guerre avec le prince Eugène, tant dans l'Empire qu'en Italie et en Flandre. Il avoit fait une étude approfondie du métier des armes. Il commanda souvent les troupes auxiliaires des Prussiens. Ce prince leur fit observer une

discipline rigoureuse; et sévère observateur de la subordination, il la poussa à ce grand point d'obéissance, qui fait la plus grande force d'une armée.

Il fut le plus célèbre des généraux du grand Electeur et de Fréderic I. Ce fut lui, qui sauva l'armée de Stirheim à Hœhstæt, par une belle retraite, qui contribua beaucoup au gain de la seconde bataille de Hœhstæt, si funeste aux Français; et ce fut lui encore, que le prince Eugène reconnut comme le principal auteur de la victoire de Turin.

Ce prince joignoit beaucoup de prudence à une rare valeur: mais avec beaucoup de grandes qualités, il n'en avoit guère de bonnes.

Comme il avoit étudié la guerre comme un métier, il s'étoit aperçu, qu'on ne tiroit pas des fusils tout l'avantage qu'on pouvoit en attendre: il imagina des baguettes de fer, et trouva le moyen d'apprendre aux soldats à charger avec une vîtesse incroyable.

Il étoit de tous les généraux le seul, qui fût capable de commander une armée: il le savoit, et il tiroit parti de sa supériosité, pour se faire rechercher et pour primer sur tous les autres.

Le prince d'Anhalt étoit l'ame de toutes les opérations militaires. C'étoit un homme d'un caractère violent et entier; vif, mais sage dans ses entreprises, qui, avec la valeur d'un héros, avoit l'expérience des plus belles campagnes du prince Eugène.

Ses mœurs étoient féroces; son ambition, demesurée. Il étoit savant dans l'art des siéges, heureux guerrier, mauvais citoyen, et capable de toutes les entreprises des Marius et des Sylla, si la fortune avoit favorisé son ambition, de même que celle de ces Romains.

Supplément par M. de Pœllnitz.

LE PREMIER MINISTRE, M. CONRAD DE BOURGSDORFF.

M. Conrad de Bourgsdorff fut successivement gouverneur de Kustrin, grand-chambellan et premier ministre. Frédéric-Guillaume ne put mieux placer sa confiance, et pour le bien de ses sujets, et pour ses propres intérêts.

Ce ministre apporta un tel ordre dans la recette des revenus et dans la dépense de son maître, que le prince se trouva, en très-peu de temps, en état d'entretenir vingt-cinq mille hommes de troupes réglées; ce qui formoit un corps d'armée d'autant plus considérable, que les armées de cent mille hommes, introduites par M. de Louvois pour la ruine des ennemis de la France, et peut-être de l'Europe même, n'étoient point encore en usage.

Supplément par M. de Pœllnitz.

LE FELD-MARÉCHAL DŒRFLING.

Le feld-maréchal Dœrfling s'étoit élevé aux pre-

miers honneurs de la guerre par sa seule valeur. C'étoit un soldat de fortune, qui avoit les vertus de Marius, sans en avoir les vices.

Il étoit né en Bohême. Son père le destinoit à un métier: mais comme son penchant le portoit à de plus grandes choses, il prit le parti des armes, à l'âge de seize ans, et fut simple cavalier dans l'armée de Saxe. Parvenu au grade d'officier, il passa au service de Suède, et fit plusieurs campagnes sous le grand Gustave, qui le nomma lieutenant-colonel. Il fut fait général par la reine Christine.

Il quitta la Suède, pour entrer au service de Brandebourg, et commanda sous le grand Electeur Frédéric-Guillaume. Diverses actions, qui demandoient de la tête et du courage, le firent remarquer de l'Electeur, qui l'éleva par degrés aux plus grandes dignités de la guerre, le combla de bienfaits et le fit créer baron par l'Empereur.

Les honneurs ne changèrent point ses mœurs. Libre de préjugés, il se montra philosophe, au milieu des grandeurs et au plus haut point de la fortune. Le métier de courtisan lui étoit inconnu. Il vécut, ennemi de l'intérêt et du faste. Mais, quelque grande que fût sa modestie, il ne pouvoit souffrir, qu'on lui reprochât son origine.

Le duc de Holstein-Beck ayant eu l'indiscrétion de l'en faire souvenir, il lui répondit : qu'effectivement il

avoit été destiné à manier l'aulne, mais qu'il avoit plu à la providence de lui faire manier l'épée, et qu'il savoit s'en servir, pour mesurer ceux, qui osoient s'oublier avec lui.

Ce grand homme, comblé d'honneurs et de gloire, mourut à Berlin en 1695, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, moins de maladie que de vieillesse.

CHAPITRE III.

FREDERIC Ier.

Frédéric, fils et successeur du grand Electeur, étoit aussi fastueux que vain: ses passions ont servi, par les desseins cachés de la providence, à porter la maison de Brandebourg, dans la suite des temps, au point de gloire, où elle est parvenue.

Dès 1694, ce prince rouloit déjà dans sa tête le projet de sa royauté : (1) c'est une des principales actions de sa vie; et cet événement sert de nœud à sa politique. Son ambition se trouvoit resserrée tant par son état que par ses possessions. Sa foiblesse ne lui permettoit pas de s'agrandir aux dépens de ses voisins, aussi forts et aussi puissans

(1) C'étoit la France, qui avoit donné cette idée de royaume au grand Electeur Frédéric-Guillaume. Elle s'étoit flattée, que, lorsqu'il seroit devenu Roi, il n'auroit plus la même déférence pour les décrets de l'Empereur, et qu'elle auroit, par conséquent, plus de facilité à se l'attacher.

Le projet fut goûté par l'Electeur: mais il trouva tant de difficultés à surmonter pour l'exécution, qu'il y renonça. Son fils le reprit et eut la gloire de parvenir à ses fins. (*Note de l'éditeur.*)

que lui. Il ne lui restoit de ressources que dans l'enflure, des titres pour suppléer à l'intrinsèque de la puissance; et tous ses vœux se tournèrent du côté de la royauté.

Ce projet étoit si difficile dans son exécution, qu'il parut chimérique au conseil de l'Électeur. Ses ministres, Danckelmann et Fuschs, se récrioient sur la frivolité de l'objet, sur les obstacles insurmontables, qu'ils prévoyoient à le faire réussir, sur le peu d'utilité, qu'on devoit s'en promettre, et sur la pesanteur du fardeau, dont on se chargeoit par une dignité onéreuse à soutenir, qui, dans le fond, ne rapporteroit que de vains honneurs.

Mais ces raisons ne purent rien sur l'esprit d'un prince, amoureux de ses idées, jaloux de ses voisins et avide de grandeur et de magnificence. Danckelmann data sa disgrace de ce jour: il fut dans la suite envoyé à Spandau, pour avoir dit son sentiment avec hardiesse, et montré la vérité, avec trop peu d'adoucissement, à une cour corrompue par la flatterie, et contredit un prince vain dans les projets de sa grandeur.

A Danckelmann succéda un jeune courtisan, qui n'avoit, pour tout mérite, qu'une connoissance parfaite des goûts de son maître : c'étoit le baron de Colbe, depuis comte de Wartenberg;

sans avoir lès qualités brillantes, qui enlèvent les suffrages, il possédoit l'art de la cour, qui est celui de l'assiduité, de la flatterie et de la bassesse. Il entra aveuglément dans les vues de l'Electeur, persuadé que servir ses passions, c'étoit affermir sa fortune particulière.

Colbe sentit, qu'il avoit besoin d'un guide habile dans sa nouvelle carrière. D'Ilgen, secrétaire dans le bureau des affaires étrangères, gagna sa confiance, et le dirigea avec tant de sagesse, que Colbe fut déclaré premier ministre, et qu'il fut mis à la tête des affaires étrangères.

Frédéric I n'étoit flatté, en effet, que par le dehors de la royauté, par le faste de la représentation et par un certain travers de l'amour-propre, qui se plaît à faire sentir aux autres leur infériorité. Mais ce qui fut, dans son origine, l'ouvrage de la vanité, se trouva, dans la suite, un chef-d'œuvre de politique. La royauté tira la maison de Brandebourg de ce joug de servitude, où la maison d'Autriche tenoit alors tous les princes d'Allemagne. C'étoit une amorce, que Frédéric Ier. jetoit à toute sa pospérité, et par laquelle il sembloit lui dire : « je vous ai acquis un titre ; « rendez-vous-en digne. J'ai jeté les fondemens « de votre grandeur : c'est à vous d'achever l'ou- « vrage. »

Il employa toutes les ressources de l'intrigue et fit jouer tous les ressorts de la politique, pour conduire son projet jusqu'à sa maturité. Un préalable nécessaire étoit de s'assurer des bonnes dispositions de l'Empereur. Son approbation entraînoit les suffrages de tout le corps germanique; et pour prévenir favorablement l'esprit de ce prince, l'Electeur lui remit le cercle de Swibus, en se contentant de l'expectative qu'on lui donna sur la principauté d'Ostfrise et le comté de Limbourg. Les troupes brandebourgeoises servirent en Flandre, sur le Rhin et en Hongrie, dans les armées impériales.

Mais quoique Frédéric Ier. eût ainsi préparé les moyens, qui devoient mettre la dignité royale dans sa maison, il ne pouvoit pas poursuivre ce dessein, en le brusquant; il falloit attendre que les circonstances le favorisassent.

En 1699, Auguste de Saxe, nouveau roi de Pologne, qui s'étoit épuisé par ses dépenses, vendit à l'Electeur l'advocatie de l'abbaye de Quedlinbourg et Pétersberg près de Halle. Les troubles de la Pologne fournirent à ce dernier l'occasion de s'emparer d'Elbing, pour se rembourser d'une somme, que les polonois lui devoient, et qui, dans un accommodement qu'il fit avec eux, lui engagèrent une couronne et des bijoux de Russie, qu'il fit déposer et conserver à Kœnigsberg : il fit évacuer la ville

d'Elbing, et, du consentement de la république, conserva la possession de son territoire.

Au commencement de la guerre de succession, Frédéric Ier. prit part à la grande alliance, qui se formoit contre Louis XIV. Il prit des subsides; et il crut que les secours, qu'il donnoit aux alliés, lui frayeroient le chemin à la royauté. Toutes les offres que lui fit la France, pour le détacher des alliés, furent inutiles; il se trouvoit lié par des subsides, par son inclination et par ses espérances.

Ce fut, en effet, dans ces conjonctures, que l'Empereur s'engagea à reconnoître Frédéric Ier., roi de Prusse. (1) Rome cria, Varsovie se tut, l'ordre

---

(1) L'Empereur Léopold, en consentant à la royauté des Frédéric, stipula : 1°. que le nouveau roi ne soustrairoit jamais de l'Empire les provinces de ses Etats, qui en dépendoient; 2°. qu'il n'exigeroit, ni ne demanderoit d'autres distinctions dans le collége électoral, que celles dont il jouissoit alors; 3°. que l'Empereur, en lui écrivant, ne lui donneroit que le titre de *dignité royale*, mais que ses ministres ou ambassadeurs à Vienne seroient traités de pair avec ceux des autres têtes couronnées; 4°. que l'Electeur entretiendroit, à ses dépens, six mille hommes en Italie, dans le cas où l'Empereur seroit obligé d'y faire la guerre pour la succession du roi d'Espagne, et que les mêmes troupes ne pourroient être rappelées qu'à la paix; et 5°. qu'il y auroit en tout temps, à Berlin, une chapelle catholique, que jamais aucun prétexte ne feroit interdire. (*Note de l'éditeur.*)

Teutonique protesta et osa revendiquer la Prusse. Le roi d'Angleterre fut des premiers à reconnoître le nouveau roi. Le roi Auguste souscrivit à cet acte: le Danemarck s'y prêta facilement. Charles XII ne crut pas, qu'il lui convînt de chicaner sur un titre, pour augmenter le nombre de ses ennemis; et l'Empire fut entraîné par l'Empereur.

Ainsi se termina cette grande affaire, qui avoit trouvé de l'opposition dans le conseil de l'Electeur, dans les cours étrangères, chez les amis comme chez les ennemis; à laquelle il fallut, pour qu'elle pût réussir, une complication de circonstances extraordinaires, qu'on avoit traitée de chimérique, et dont on prit bientôt une opinion différente. Le prince Eugène, en l'apprenant, dit: *que l'Empereur devoit faire pendre les ministres, qui lui avoient donné un conseil aussi perfide.*

Le couronnement se fit l'année suivante 1701. Le roi se rendit en Prusse; et dans la cérémonie du sacre, on observa qu'il se mit lui-même la couronne sur la tête. En mémoire de cet événement, il créa l'ordre de l'aigle noir (1). A son

(1) Ce fut la veille de son sacre, que Frédéric I institua l'ordre de l'aigle-noir.

Les marques distinctives de cet ordre sont : un cordon orange, allant de la gauche à la droite, et à l'extrémité

retour à Berlin, il fit une superbe entrée, et se livra ensuite au penchant qu'il avoit pour les cérémonies et la magnificence.

---

duquel pend une croix émaillée de blanc, en forme de croix de Malte; une étoile d'argent et brodée sur le côté gauche de l'habit. Au milieu est un écusson, orange, chargé d'un aigle noir, à ailes déployées, couronné, tenant, dans une de ses serres, une couronne de laurier, et, dans l'autre, une foudre, avec ces mots en lettres d'or, *suum cuique*.

Les statuts de cet ordre portoient : 1°. que les chevaliers ne pourroient passer le nombre de trente, les princes du sang et ceux des maisons souveraines non compris; 2°. que ces chevaliers feroient preuve de seize quartiers, et promettroient d'être justes et chastes, de protéger les arts, et de secourir les veuves et les orphelins.

Les habits, qu'on portoit dans les cérémonies, consistoient en une veste de drap d'or, sur laquelle on mettoit une espèce de soutane de velours bleu-céleste, allant à demi-jambe, et doublée de velours ponceau; avec un long manteau, à queue traînante, de velours ponceau, doublé de moire d'or, et, par-dessus, le grand collier de l'ordre, d'or massif, émaillé de bleu, formant les deux lettres F, R; avec l'aigle de Prusse entre deux. On avoit, sur la tête, des toques de velours noir, ornées de grands bouquets de plumes blanches.

L'habillement du roi n'étoit distingué de celui des chevaliers, que par la largeur du manteau. Mais les officiers de l'ordre portoient, sur leurs habits ordinaires, de longs manteaux de velours ponceau, avec la marque de l'ordre au cou, à la manière de la toison. (*Note de l'éditeur.*)

Frédéric Ier. se rendit au pays de Clèves, pour recueillir l'héritage de Frédéric-Henri-d'Orange, roi d'Angleterre, au trône duquel Anne, seconde fille du roi Jacques, succéda. Le biens de la succession consistoient dans la principauté d'Orange, de Meurs, et dans différentes seigneuries et fonds de terre, situés en Hollande et en Zélande.

Pendant la guerre de 1707, Frédéric I fit quelques acquisitions pacifiques: il acheta le comté de Tecklenbourg en Westphalie. Madame de Nemours, qui étoit en possession de la principauté de Neuf-Châtel, étant morte, le conseil d'Etat de ce pays prit la régence, et élut quelques-uns de ses membres, pour juger les prétentions, que formoit, d'un côté, le roi de Prusse, et de l'autre, tous les parens de la maison de Longueville. La principauté fut adjugée au roi, en sa qualité d'héritier de la maison d'Orange; et elle lui fut ensuite assurée par la paix d'Utreht.

La cour de Frédéric I étoit pleine d'intrigues: l'esprit de ce prince étoit flottant entre les cabales de ses favoris, comme une mer agitée par des vents contraires. Ceux, qui l'approchoient de plus près, avoient peu de génie: leurs artifices étoient grossiers, et leur manège peu adroit. Tous se haïssoient et brûloient en secret du desir de se supplanter. S'ils s'accordoient, ce n'étoit que sur une égale disposition à s'enrichir aux dépens de leur maître.

En 1710, la France s'engagea dans la négociation de Gertruidenberg, à reconnoître la royauté de Prusse et la souveraineté de Neuf-Châtel. Les Prussiens furent employés aux sièges d'Aire et de Douay; et le roi déclara, alors, qu'il ne rendroit pas la ville de Gueldre, où il avoit garnison, que les Espagnols ne lui payassent les subsides qu'ils lui devoient; et il en conserva la possession par la paix.

Les armées avoient porté la contagion en Prusse; et la disette, qui s'y fit sentir, augmenta la violence et le venin de la peste. Le roi, à qui on cachoit une partie du mal, abandonna ses peuples à leur infortune; et tandis que ses revenus et ses subsides ne suffisoient pas même à la magnificence de sa dépense, il vit périr malheureusement deux cens mille ames, qu'il auroit pu sauver par quelques libéralités. (1)

---

(1) M. de Pœllnitz n'impute point ce malheureux événement à la dureté de Frédéric : « Il perdit, dit-il, dans le royaume de Prusse, en 1709, près de deux cent mille ames, par la négligence des ministres, et particulièrement du comte de Witgenstein, que le roi avoit chargé de pourvoir aux besoins de ce royaume. Sa Majesté, selon lui, ne sût le mal, que lorsqu'il n'étoit presque plus temps d'y remédier. Il ne laissa pas d'y envoyer encore tous les secours imaginables, pour empêcher, qu'il ne se communiquât aux autres provinces (*Note de l'éditeur.*)

Ce fut aux pressantes sollicitations de la reine Charlotte, sa seconde femme, et mère de Frédéric Guillaume, son fils, que se forma, à Berlin, l'académie royale des sciences, dont Leibnitz fut le chef. On persuada à Frédéric I, qu'il convenoit à sa royauté d'avoir une académie, comme on fait accroire à un nouveau noble qu'il est séant d'entretenir une meute.

Ce prince étoit impatient, préoccupé de sa grandeur, réglant ses moindres actions sur l'exact compas du cérémonial et sur les nuances des dignités. Un fauteuil et une chaise à dos pensèrent le brouiller pour jamais avec Guillaume III, roi d'Angleterre, dans une entrevue qu'ils eurent ensemble. (1)

---

(1) Frédéric Ier. vint à La Haye, en 1696, pour conférer avec le roi d'Angleterre Guillaume III, et pour lui faire compliment de condoléance sur la perte, que ce monarque avoit faite, l'année précédente, de la reine Marie, sa femme, princesse, que ses vertus avoient fait adorer en Hollande et respecter en Angleterre.

Cette entrevue faillit à les brouiller. Le roi refusa le fauteuil à l'Electeur, qui en fut si piqué, qu'il voulut s'en retourner à Berlin. Milord Portland, favori de Guillaume, représenta à Frédéric, que le fauteuil ne pouvoit lui être accordé, sans exciter le mécontentement de tous les Anglois.

On convint donc, que les deux princes se verroient à La Haye, debout l'un et l'autre, mais que le roi d'Angleterre, à

Milord Malborough s'étant rendu à Berlin, pour disposer le roi à l'envoi d'un corps de ses troupes en Italie, pénétra sans peine son caractère, en jetant un regard sur sa cour. Il étoit rempli de soumission et de souplesse devant le prince. Il flattoit adroitement sa vanité, et s'empressoit de lui présenter l'aiguière, lorsqu'il se levoit de table. Frédéric ne put lui résister; et il accorda aux flatteries du courtisan, ce qu'il auroit peut-être refusé au mérite du grand capitaine et à l'habileté du profond politique.

Frédéric I étoit petit et contrefait. Il avoit une figure commune, avec un air de fierté. Son ame étoit comme les miroirs, qui réfléchissent tous les objets, qui se présentent. Flexible à toutes les impressions, qu'on lui donnoit, ceux, qui avoient gagné un certain ascendant sur lui, savoient animer ou calmer son esprit, emporté par caprice, doux par nonchalance. Il confondoit les choses vaines avec la véritable grandeur, plus attaché à l'éclat, qui éblouit, qu'à l'utile, qui n'est que solide. Il sacrifia trente mille hommes de ses sujets dans les différentes guerres de l'Empereur et des alliés, pour se procurer la royauté; et il ne désiroit cette dignité avec tant d'empressement, qu'a-

---

son tour, iroit visiter l'Electeur à Clèves, où son Altesse électorale prendroit un fauteuil pareil à celui du roi; ce qui en effet se passa selon la convention. (*Note de l'éditeur.*)

fin de contenter son goût pour le cérémonial et de justifier par des prétextes spécieux ses fastueuses dissipations.

Il étoit magnifique et généreux : mais à quel prix n'acheta-t-il pas le plaisir de contenter ses passions ? Il trafiquoit du sang de ses peuples avec les Anglois et les Hollandois, comme ces tartares vagabonds, qui vendent leurs troupeaux aux bouchers de la Podolie, pour les égorger.

Lorsqu'il vint en Hollande, pour recueillir la succession du roi Guillaume, il fut sur le point de retirer ses troupes de Flandre : mais on lui remit un gros brillant de cette succession; et les quinze mille hommes se firent tuer au service des alliés.

Sa magnificence n'étoit que la dissipation d'un prince vain et prodigue. Sa cour étoit l'une des plus superbes de l'Europe. Ses ambassades étoient aussi magnifiques, que celles des Portugais. Il fouloit les pauvres, pour engraisser les riches. Ses favoris recevoient de fortes pensions, tandis que ses peuples étoient dans la misère. Ses bâtimens étoient somptueux (1); ses fêtes, superbes; ses écuries et ses of-

(1) « Le Palais-Royal de Berlin, le superbe Arsenal; le Pont-Neuf, sur lequel on voit la statue équestre de l'Electeur Frédéric-Guillaume, son père; le château de Charlottenbourg, celui de Kœnigsberg, en Prusse; les fortifications de Magde-



fices tenoient plutôt du faste asiatique, que de la dignité européenne.

Ses libéralités paroissoient plutôt l'effet du hasard, que celui d'un choix judicieux. Ses domestiques faisoient leur fortune, lorsqu'ils avoient souffert des premières saillies de son emportement. Il donna un fief de quarante mille écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure.

La bizarrerie de sa dépense ne frappe jamais plus vivement, que lorsqu'on en compare la totalité avec celle de ses revenus, et qu'on ne fait de toute sa vie qu'un seul tableau. On est alors étonné de voir des parties d'un corps gigantesque, à côté de membres desséchés, qui périssent.

---

bourg et de Wesel, sont, dit M. de Pœllnitz, des monumens de sa magnificence, que la postérité même admirera. »

Lorsqu'il fit ériger la statue équestre du grand-Electeur, Frédéric Ier. ordonna, qu'on ne s'écartât en rien de tout ce qui s'étoit fait à Paris, pour la dédicace de la statue de Louis XIV, à la place Vendôme. L'artiste Jacobi donna le dessin du monument; et après plusieurs années de travail et de soins, il le porta à la perfection où il est aujourd'hui.

Lastatue de l'Electeur est en bronze et de grandeur héroïque. Elle est élevée sur un piédestal de marbre blanc; et sur les quatre corps de son basement, qui servent d'empâtement au piédestal, sont placés autant d'esclaves, aussi de bronze et enchaînés. (*Note de l'éditeur.*)

Ce prince voulut engager ses domaines de la principauté de Halberstadt aux Hollandois, afin d'acheter le fameux Pitt, brillant, dont Louis XV fit l'acquisition du temps de la régence; et il vendoit vingt mille hommes aux alliés, pour avoir le renom d'en entretenir trente mille.

Sa cour étoit comme une grande rivière, qui absorbe l'eau de tous les petits ruisseaux. Ses favoris regorgeoient de ses libéralités. Ses profusions coûtoient, chaque jour, des sommes immenses, tandis que la Prusse et la Lithuanie étoient abandonnées à la famine et à la contagion, sans que ce monarque généreux daignât les secourir.

Il n'eut jamais d'inclinations constantes, soit qu'il se repentit de son mauvais choix, soit qu'il n'eût point d'indulgence pour les foiblesses humaines. Ses favoris eurent tous une fin malheureuse.

Son esprit foible et superstitieux avoit un attachement singulier pour le calvinisme, auquel il auroit voulu ramener toutes les autres religions. Il est à croire, qu'il auroit été persécuteur, si les prêtres se fussent avisés de joindre des cérémonies aux persécutions. Il composa un livre de prières, que, pour son honneur, on n'imprima pas.

Si Frédéric Ier. est digne de louange, c'est pour avoir toujours conservé ses Etats en paix, tandis que ceux de ses voisins étoient ravagés par la guerre;

pour avoir eu le cœur naturellement bon; et, si l'on veut, pour n'avoir pas donné d'atteintes à la vertu conjugale.

Enfin, il étoit grand dans les petites choses et petit dans les grandes. (1)

---

(1) Je trouve dans les Mémoires du baron de Pœllnitz un portrait de Frédéric Ier., qui s'accorde, sur tous les points essentiels, avec celui qu'en a tracé lui-même le grand Frédéric; et je pense, qu'on ne le lira pas sans intérêt, même après ce dernier. Les détails, que cet écrivain donne de la conduite de ce premier roi de la Prusse, sont très-propres à le peindre dans toute sa bizarrerie, aux yeux de la postérité.

« Frédéric Ier. étoit petit et contrefait; ce qui venoit de ce que sa nourrice, le portant dans ses bras, le laissa tomber en arrière. Son tempérament en fut affoibli; et cela, joint au chagrin qu'il eut dans sa première jeunesse, lui fit contracter un fonds d'ennui et d'inquiétude, que rien ne pouvoit dissiper.

« Il étoit plus savant que bel esprit, parloit bien plusieurs langues, particulièrement la latine, possédoit l'histoire : il se piquoit aussi d'être théologien et orateur.

« Son caractère se ressentoit de la complexion de son corps. Il étoit inconstant, soupçonneux et sujet à la colère. Mais en ménageant ces trois passions, ses favoris le conduisoient où ils vouloient.

« Il étoit magnifique jusqu'à la prodigalité; aimant le faste, et fort attaché aux extérieurs de la souveraineté; maître difficile, aimant néanmoins qu'on fit fortune à son service; d'un accès peu facile, mais écoutant avec bonté les plaintes des

malheureux, lorsqu'elles parvenoient jusqu'à lui; zélé protestant, ayant à cœur de réunir les réformés et les Luthériens, pour s'opposer d'autant mieux aux catholiques, qu'il haïssoit, sans toutefois les opprimer; religieux observateur de sa parole; pensant avant que de promettre, mais tenant ce qu'il avoit promis.

« Après la mort de son père, les plus grandes puissances lui envoyèrent des ambassadeurs, pour lui faire tous ensemble des complimens de condoléance et de félicitation. On compta à sa cour plus de quarante ministres étrangers, qui assistèrent aux funérailles magnifiques, qu'il fit faire à son père, et à l'hommage solemnel, que lui rendirent les Etats de l'Electorat, convoqués à Berlin; cérémonies, dans lesquelles Frédéric fit paroître son goût pour la pompe et l'extérieur de la grandeur. (*Note de l'éditeur.*)

CHAPITRE IV.

Ministres et généraux de Frédéric Ier.

Supplément par M. de Pœllnitz.

M. DE DANCKELMANN OU LE GRAND PRÉSIDENT.

Frédéric Ier., à peine parvenu à la régence, admit dans son conseil M. Eberhard de Danckelmann, son favori, à qui il croyoit être redevable de la conservation de ses jours; et peu de temps après, il l'en déclara chef, avec le titre, jusqu'alors inconnu, de grand président.

Quelque rapide que fut l'élévation de ce favori, il faut convenir, qu'il n'en étoit pas indigne : il étoit très-instruit des affaires de l'Europe; et il avoit toutes les qualités requises pour le ministère.

On lui reprochoit néanmoins d'être impérieux et trop occupé du soin d'agrandir sa famille. Il avoit six frères, auxquels il fit avoir séance au conseil; et il en plaça plusieurs à la tête des régences des diverses provinces. On les appeloit les sept planètes, en comparant l'influence, qu'ils avoient sur le Brandebourg, à celle, qu'ont, selon l'opinion vulgaire, les planètes elles-mêmes sur la terre.

Mais une comparaison, plus flatteuse pour le premier ministre, étoit celle, qu'on faisoit de lui avec M. Colbert. Comme ce grand homme, il protégeoit

les manufactures, aimoit les arts et les sciences, et faisoit du bien aux savans : comme lui encore, il avoit à cœur la solide gloire de son maître et la prospérité des peuples. Il l'eût peut-être égalé, s'il avoit eu un aussi vaste théâtre, que le ministre françois.

M. de Danckelmann eut, sans doute, de grandes vertus: mais il eut aussi de grands défauts. Il étoit brusque, hautain, peu accessible, et un air sévère, qui en imposoit. Les personnes, qui avoient eu part à sa familiarité, disoient, que jamais elles ne l'avoient vu rire.

Sa grande économie le portoit à s'opposer toujours aux bienfaits, que l'Electeur vouloit accorder. Sa faveur lui fit oublier, que l'amitié la plus solide des princes cède à leur inconstance ou à leurs caprices; de sorte qu'il ne songeoit point à se faire des amis et moins encore des créatures.

Il ne ménageoit personne; et par là, il se rendoit l'objet de la haine des courtisans, qui agirent si bien contre lui, qu'ils lui firent perdre l'affection de son maître. Ainsi, après s'être élevé par beaucoup de souplesse, il ne put imputer sa chute qu'à beaucoup d'orgueil et de présomption.

La chute du grand président date de l'année 1698 (1). Ce ministre avoit déplu par l'inflexibilité de

(1) M. de Pœllnitz ne fait que confirmer ici l'assertion du grand Frédéric, qu'on a déjà lue, page 36. Cette conformité,

son caractère et pour avoir parlé trop librement de ce qui regardoit la royauté. Pendant un voyage que l'Electeur fit en Prusse, Danckelmann eut divers démêlés avec lui, à ce sujet; et ce prince avoit souvent dit à ceux, qu'il admettoit dans sa confiance : — « Danckelmann veut faire l'Electeur : mais je saurai « bien lui faire voir, que je suis son maître ». Ces paroles furent rapportées au ministre, qui, au lieu de

---

dans les jugemens des deux écrivains, se fera souvent remarquer.

Frédéric, en travaillant à ses *Mémoires de Brandebourg*, puisoient les faits importans dans les archives royales; et les monumens historiques étoient sous sa main : mais il ne pouvoit guères apprécier les ministres, qui avoient concouru à ces faits, que d'après l'opinion générale de leurs contemporains; et cette opinion, pour être offerte comme certaine, doit toujours être mûrement discutée, lorsque les évènemens se sont passés, un demi-siècle avant le récit qu'on en fait.

M. de Pœllnitz avoit été témoin oculaire de ce qu'il raconte. Page de Frédéric Ier., il fut à portée de voir et de juger la conduite et toutes les grandes opérations des ministres de ce premier roi de la Prusse.

Toutes les fois donc que les narrations de cet écrivain s'accordent avec celles de Frédéric, on peut leur donner une entière créance; le monarque historien n'ayant composé et mis au jour ses *Mémoires de Brandebourg*, que plus de trente ans avant la publication de ceux de son chambellan. (*Note de l'éditeur.*)

les prendre comme les avant-coureurs de la foudre, qui le menaçoit, ne changea rien à sa conduite.

Ses ennemis s'en prévalurent; ils formèrent diverses accusations contre lui. L'Electeur se prévint de plus en plus; de sorte qu'au moment, où l'on s'y attendoit le moins, il le fit arrêter par Hebenstein, lieutenant des gardes-du-corps, qui le conduisit à Spandau, d'où, quelque temps après, on le transféra à Peitz. Le scellé fut mis sur ses effets, qui furent ensuite confisqués.

Son emprisonnement dura seize ans, sans que son courage et son esprit en fussent abattus. Ses frères partagèrent sa disgrace; ils furent dépouillés de leurs emplois.

Deux ans avant sa chute, il donna à l'Électeur et à toute sa cour une fête dans sa maison. Pendant que l'Electrice dansoit, l'Electeur passa, avec le grand président, dans le cabinet, où ce ministre avoit coutume de travailler, et regarda attentivement différens tableaux. Le grand président, qui le remarqua, lui dit: « Ces tableaux et tout ce que vous voyez ici vous « appartiendront dans peu ». Surpris de ce discours, l'Électeur en demanda l'explication. « C'est que je « perdrai vos bonnes graces, répondit le ministre: « vous me ferez arrêter. Mes biens seront saisis : mais « dix ans écoulés, vous reconnoîtrez mon innocence: « vous me rétablirez dans mes emplois; et vous me

« rendrez tout ce que vous m'aurez ôté ». L'Électeur, qui alors croyoit ne pouvoir jamais se passer de son favori, s'approcha d'une table, sur laquelle il vit un nouveau testament; et posant sa main dessus, il jura, qu'il rendroit la prédiction fausse. « Ne jurez pas, lui « dit le ministre : ce que je vous ai dit arrivera; et il « n'est pas en votre pouvoir de l'empêcher ».

Ce fut la naissance de Frédéric II, en 1712, qui procura la liberté à M. de Danckelmann, qui, depuis quatorze ans, étoit prisonnier à Peitz. La princesse royale demanda son élargissement, et l'obtint, à condition qu'il ne s'approcheroit pas de dix milles de Berlin.

On prétend, que ce service lui fut rendu par le grand maître de la garde-robe M. de Kamecke, qui, se souvenant des obligations qu'il lui avoit, fit agir sa femme auprès de la princesse royale : Ce seroit un trait d'autant plus louable, que la reconnoissance est bien rare parmi les courtisans.

Frédéric-Guillaume Ier., devenu roi, le fit revenir, et crut tirer de lui de grandes lumières. Il parut devant sa majesté, comme Sulli devant Louis XIII (1).

---

(1) Sulli s'étoit rétiré dans une de ses terres, après la mort tragique du bon Henri IV, et y vivoit paisiblement, dans l'oubli de la place éminente, qu'il avoit occupée avec tant de gloire, lorsqu'un ordre de la cour l'obligea de se rendre sans

Le roi ne trouva, ni dans son maintien, ni dans ses discours, ce à quoi il s'étoit attendu; et M. de Danckelmann ne trouva pas dans le roi la façon de penser de son ancien maître.

Le roi lui offrit les mêmes emplois, qu'il avoit autrefois remplis. M. de Danckelmann répondit, que quatorze ans de prison l'avoient mis hors du train des affaires, et que son âge ne lui permettoit plus d'en prendre connoissance. Ils se séparèrent peu satisfaits l'un de l'autre.

DANIEL-LUDOLPHE DE DANCKELMANN.

Daniel Ludolphe de Danckelmann, qui, par la chute du grand président, son frère, avoit été privé de la charge de commissaire général, fut rétabli dans cet emploi, que le comte de Dohna avoit rempli depuis.

---

délai auprès de Louis XIII. Il part et se présente à la cour sous son ancien costume, auquel il n'avoit rien changé. Son air de simplicité et son habillement antique font rire tous les courtisans. Sulli s'en aperçoit; et adressant la parole au monarque: « Sire, dit-il, quand le roi, votre auguste père, me faisoit « l'honneur de m'appeler auprès de lui, pour parler d'affaires, « il commençoit toujours par écarter tous les baladins. » On le consulta : mais ses conseils n'étoient plus de saison. La cour de Louis XIII n'étoit plus, sous aucun rapport, celle de Henri IV. (*Note de l'éditeur.*)

Comme il étoit aimé et estimé des troupes, son rappel leur fut agréable. Il étoit porté à faire plaisir, et ne se prévenoit qu'en faveur du mérite. Personne n'accordoit de meilleure grace, et ne savoit mieux que lui adoucir l'amertume d'un refus.

Il faisoit au roi des rapports fidèles, lui parloit avec une sage hardiesse, et savoit garder un juste milieu entre la flatterie et une trop grande rigidité.

Pendant son ministère, les emplois militaires ne furent donnés qu'à des personnes, capables de les bien remplir. Frédéric Ier. disoit, que ce commissaire général ne lui avoit jamais recommandé que des sujets de mérite.

Ce ministre aimoit, comme le grand président, les arts et les lettres. Les savans pouvoient compter sur sa protection (1) : mais ceux-ci, à leur tour, n'ont pas

---

(1) C'est un intérêt réciproque, qui forme le lien entre les grands et les gens de lettres.

Ceux-ci sont, pour la plupart, dépourvus de moyens : ils ont des besoins : ils ne s'avancent que bien rarement par leur seul mérite et sans l'appui de quelque protection. Il faut donc qu'ils se rapprochent des grands, pour captiver leur amitié et se concilier leur estime. Quels sont les savans, les littérateurs, les artistes, que les faveurs des gouvernemens et de la fortune ont été chercher dans une obscure retraite et dans l'isolement absolu de leurs profondes méditations et de leurs travaux ? Les exemples en sont bien rares !

manqué de l'exalter dans leurs écrits et de transmettre ses vertus à la postérité.

MESSIEURS DE MEINDERS ET DE FUSCHS.

Messieurs de Meinders et de Fuschs, tous deux ministres d'Etat sous Frédéric I.er, devoient tout ce qu'ils étoient à eux-mêmes, et rien à leurs aïeux (1). Ils

---

Les grands, à leur tour, ont beau se consacrer tout entiers au bien public, servir leur patrie et l'humanité avec chaleur et constance, opérer même journellement les plus grandes choses. Leurs contemporains, tous ceux, qui jouissent de leurs bienfaits, leur rendront justice et les chériront : mais leur renommée ne s'étendra pas au-delà des frontières de leur pays et de la durée de leur existence. Leur mérite ne sera connu de la postérité; leur gloire ne se perpétuera dans tous les siècles à venir, que par les écrits immortels des savans et des littérateurs, dont ils auront obtenu les suffrages. Ce furent toujours là les vrais héraults de la renommée. (*Note de l'éditeur.*)

(1) Le système de Frédéric fut, pendant tout son règne, de ne conférer les places éminentes des différens ministères et celles d'officiers dans les armées, qu'à des nobles; parce qu'il supposoit, que leur éducation étoit plus soignée, qu'ils avoient bien plus d'intérêt, qu'on n'en a communément dans la bourgeoisie, à se distinguer par l'élévation de ses sentimens; qu'enfin l'exemple des belles actions, qui avoient illustré leurs ancêtres, étoit le frein le plus puissant contre les passions, qui pouvoient les entraîner, loin des sentiers de l'honneur et de la vertu.

Il avoit encore un autre motif de cette préférence, en faveur

étoient nés l'un et l'autre dans une égale médiocrité de condition et de fortune; et ils avoient commencé par les plus petits emplois.

---

des nobles, c'est qu'en Prusse, comme dans le reste de l'Allemagne, ceux d'entr'eux, qui possèdent d'assez grands biens, pour se soutenir par leurs propres moyens, sont en très-petit nombre; que les voies du commerce et de l'industrie leur sont interdites, soit par les usages, soit par les lois de leur pays; que, par conséquent, ils n'ont guères d'autres ressources, que d'être employés dans les ministères, la diplomatie et la guerre.

Ce système étoit si bien le sien, que si, lorsqu'il faisoit la revue de ses troupes, il rencontroit quelque officier, dont le nom lui étoit inconnu ou dont il savoit que le père exerçoit quelque fonction de judicature subalterne ou de commerce, il ne balançoit pas à le révoquer et à le remplacer par un noble, à moins que les chefs de cet officier ne lui prouvassent, que ses talens et sa bonne conduite méritoient une honorable exception.

Quelquefois cependant il prit ses ministres dans la bourgeoisie; et je pourrois en citer plusieurs, qui, pendant le séjour que j'ai fait à Berlin, ont été préférés par lui à des nobles : mais c'étoit, alors, un mérite supérieur, qui le déterminoit à ce choix.

On peut en juger par ce passage des *Mémoires historiques et critiques*, page 152 : « Que de généraux d'armées, que de « ministres et de chanceliers, rotuniers ! l'Europe en est pleine, « et n'en est que plus heureuse : car ces places sont données « au mérite. » (*Note de l'éditeur.*)

La force de leur génie les avoit fait connoître, et avoit contribué à leur élévation. Elle les soutint dans la suite et les fit triompher de l'envie. Ils aimoient, tous deux, les arts et les sciences : ils vouloient le bien de l'Etat et la gloire de leur maître. Aussi furent-ils également estimés.

M. DE GRUMBKOW.

M. de Grumbkow étoit grand maréchal de la cour de Frédéric I.er, ce qui lui donnoit le second rang ; et en même-temps ministre d'Etat et commissaire-général.

C'est ce ministre, qui introduisit l'accise, et qui contribua à l'établissement de beaucoup de manufactures, ainsi qu'à plusieurs autres arrangemens avantageux.

Il aimoit les grandes entreprises ; et il étoit hardi à les exécuter. On auroit trouvé de la magnanimité dans son caractère, s'il avoit eu moins à cœur l'agrandissement de sa famille, pour laquelle il avoit la facilité d'amasser de grands biens.

Il mourut dans son carosse, en sortant d'un festin, où le vin n'avoit pas été épargné. S'il est vrai, dit M. de Pœllnitz, qu'un général doive mourir à l'armée et un prêtre à l'autel, c'étoit à un maréchal de la cour de mourir dans le vin, à une époque, où l'on buvoit encore beaucoup en Allemagne (1).

(1) Les Allemands de nos jours ne sont pas, à beaucoup près, d'aussi grands buveurs, que ceux du temps de Frédé-

LE COMTE FRÉDÉRIC DE DŒNHOFF.

Le comte Frédéric de Dœnoff, d'une maison distinguée en Pologne et en Prusse, étoit grand chambellan et premier ministre de Frédéric Ier. Il avoit brillé, tant qu'il n'avoit pas occupé la première place, et s'étoit acquis de la réputation dans diverses ambassades.

Lorsqu'il se vit à la tête du conseil, il crut pouvoir se reposer sur ses lauriers, et s'en rapporter, pour les affaires, à messieurs de Meinders et de Fuchs : il se contenta de représenter, et le faisoit avec dignité. On le regardoit comme l'homme le plus poli de la cour.

Il étoit généreux, affable, bienfaisant; sa parole étoit inviolable.

LE MARÉCHAL, COMTE DE BARFUSS; ET COLBE, COMTE DE WARTENBERG.

M. le maréchal, comte de Barfuss, remplaça le

---

ric Ier.; et c'est parce que le vin leur manque, qu'il fait encore plus ou moins les délices de leurs tables. Dans les repas des grands seigneurs, tous les vins étrangers sont prodigués. La somptuosité, en ce genre, est portée à un degré, à peine croyable. Mais je n'ai jamais vu, que les Berlinois fussent ivrognes. La civilisation, à laquelle sont parvenus les Brandebourgeois, ne leur permet plus aujourd'hui de boire jusqu'à perdre la raison : ces sortes de cas sont très-rares, et déshonorent ceux, à qui ils sont ordinaires. (*Note de l'éditeur.*)

grand président. Comme il étoit brusque, hautain, opiniâtrément attaché à ses opinions, et néanmoins plus avide d'accumuler que ne l'avoit été son prédécesseur, on ne tarda pas à s'apercevoir, qu'il eût mieux valu conserver celui-ci.

M. de Barfuss se rendit bientôt maître de l'esprit de l'Electeur; de sorte que ce prince ne fit guères que changer d'esclavage. Mais le règne de Barfuss ne fut pas de longue durée.

Un favori, beaucoup plus insinuant et plus au fait du manège de la cour, le débusqua et s'empara de toute son autorité : ce fut Jean Casimir, baron de Colbe, depuis, comte de Wartenberg.

Il avoit paru à la cour, dès le temps du grand Electeur Frédéric-Guillaume, à la suite de la princesse palatine de Simmern, Marie de Nassau-Orange. Il étoit alors jeune, beau, bien fait : sa taille, son air, ses manières, fixèrent l'attention de Frédéric. Ce prince voulut se l'attacher : mais Colbe étoit dans des engagemens avec la princesse de Simmern, qui ne lui permettoient pas de la quitter. Il retourna avec elle dans le Palatinat : mais comme elle mourut peu de temps après, il revint à Berlin.

Frédéric-Gillaume le fit conseiller-d'État; et cet Electeur n'ayant pas tardé à payer le tribut à la nature, Frédéric, son fils, le nomma capitaine du château et son premier écuyer.



Colbe, toujours humble, toujours flatteur, et affectant de ne pas se mêler d'affaires, gagna l'amitié du grand président, qui contribua à son élévation.

La charge de grand chambellan, alors la première de la cour, vint à vaquer par la mort du comte de Dænhoff. Le jeune favori en fut pourvu. Il joignit dans la suite à cette charge celles de premier ministre, de grand écuyer, de grand-maître héréditaire des postes, et de protecteur de toutes les universités et académies (1).

A la réquisition de l'Électeur, l'Empereur le fit comte de l'Empire. Il quitta le nom de Colbe, et prit celui de

(1) Frédéric II évita constamment de cumuler les emplois et les dignités sur une même tête; et ses principes d'adminstration furent, en ce point, parfaitement conformes à ceux de Frédéric-Guillaume Ier., son père, et non à ceux de son aïeul, prince foible, qu'un courtisan adroit subjuguoit par ses flatteries ou ramenoit à ses desirs par ses importunités.

Le comte de Hertzberg fut le ministre du grand Frédéric, tant qu'il régna: et malgré tous les services signalés, que ce ministre infatigable et zélé ne cessa de lui rendre, ce prince, après quarante-six ans de règne, n'avoit pas même songé à lui donner l'ordre de l'aigle-noir, ni converti son titre de baron en celui de comte. M. de Hertzberg n'obtint ces deux faveurs, que lorsque Frédéric-Guillaume II monta sur le trône; et personne n'ignore, que ce dernier prince étoit plus foible encore que son bisaïeul. (*Note de l'éditeur.*)

Wartenberg, que portoit un vieux château, qu'il avoit dans le Palatinat.

Toutes ces dignités ne l'énorgueillirent point. Jamais ministre ne porta si loin la modestie et la politesse. Attaché sincèrement à son maître, il travailla toujours pour sa gloire : quoique son génie ne fût pas des plus étendus, il jugeoit sainement des choses ; et l'on ne le vit point commettre de fautes contre la politique.

Il étoit d'un naturel doux et bienfaisant. S'il avoit eu une femme moins ambitieuse, et s'il n'avoit pas eu lui-même trop de complaisance pour elle, il auroit été universellement aimé.

En 1702, le maréchal de Barfuss, qui avoit eu le maniement des affaires depuis la chute du grand président, fut disgracié à son tour : il se retira sur ses terres, en conservant 12,000 écus de pension.

Le grand chambellan, comte de Wartenberg, demeura seul chargé des affaires, avec une telle autorité, qu'on pouvoit l'assimiler aux anciens maires du palais, sous les rois de France de la première race.

Comme il étoit trop puissant pour n'être point haï, il s'éleva contre lui une cabale, dont les principaux membres furent les victimes de leur entreprise. Les comtes de Dohna, le grand maréchal, comte de Lottum, le comte de Dohna, commissaire-général, et M. de Wensen, maréchal de la cour, furent dépouillés de leurs emplois.

L'ennemi le plus redoutable pour le grand chambellan étoit le prince royal, qui, résolu de ne point avoir de conseil, si jamais il devenoit roi, avoit en horreur tout ce qui étoit ministre. Il travailla longtemps à perdre les comtes de Witgenstein et de Wartenberg : mais il y réussit enfin par les deux Kamecke.

MADAME DE COLBE, COMTESSE DE WARTENBERG.

Madame de Colbe, comtesse de Wartenberg, étoit native d'Emmeric, dans le pays de Clèves. Son père, nommé Ricker, étoit batelier et tenoit un cabaret, où deux filles qu'il avoit attiroient des chalands. Bicdekap, valet-de-chambre de l'Électeur, ayant entendu parler à Clèves de la gentillesse des deux demoiselles, alla les voir. Il devint amoureux de l'aînée, nommée Catherine, et l'épousa.

Lorsqu'il l'eut conduite à Berlin, M. de Colbe la vit, la trouva à son gré, s'offrit pour amant et fut agréé. La dame eut, depuis, deux enfans, que Bicdekap voulut bien prendre sur son compte.

Ce mari commode étant mort, M. de Colbe le remplaça. Les noces furent célébrées, en présence de l'Électeur, dont la mariée gagna, par je ne sais quels charmes, les bonnes grâces, et dont les attentions firent croire, qu'elle ne lui étoit pas indifférente. Madame de Colbe étoit sans beauté, sans esprit, sans manières, sans mœurs et sans conduite. Mais Frédéric

étoit tellement attaché au mari, qu'il croyoit ne pouvoir faire assez pour la femme.

Il fit donner le titre de baron de l'Empire aux enfans, qu'elle avoit eus de son premier mariage. Ils quittèrent le nom de Bicdekap et prirent celui d'Anspach. M. de Colbe fut, en même temps, fait comte.

Ces titres de comte et de baron firent entièrement tourner la tête à madame de Colbe, qui, depuis, ne se nomma plus que comtesse de Wartenberg. Il n'y a sorte de ridicules, qu'elle ne se donnât.

Après la mort de la reine Sophie-Charlotte, en 1705, la comtesse de Wartenberg, n'ayant personne à redouter, laissa un libre cours à ses caprices; et par la hauteur, dont elle traitoit les femmes, elle rendit la cour déserte.

La cérémonie du baptême de la princesse Frédéricque-Sophie Willhelmine, donna lieu à une dispute de préséance, qui mérite d'autant plus d'être racontée, qu'elle faillit à changer, en 1709, le système de l'Europe.

La comtesse de Wartenberg marchoit, dans toutes les cérémonies, après les princesses du sang, depuis que madame la duchesse de Holstein-Beck lui avoit cédé le pas pour dix mille écus, que le roi lui avoit fait payer; et jamais femme d'envoyé n'avoit pensé à précéder la femme du premier ministre.

Madame de Litlo fut la première, qui entreprit

de changer l'ordre de la cour. Le jour du baptême, toutes les femmes de condition furent invitées à se trouver dans l'appartement de madame la princesse royale, pour accompagner madame la margrave de Schwedt, belle-sœur du roi, qui portoit la princesse nouvellement née à la chapelle, pour la présenter au baptême. Mesdames de Wartenberg et de Lintlo s'y trouvèrent. Lorsqu'on se mit en marche, la comtesse suivit immédiatement madame la margrave: mais à la dernière porte de l'appartement, madame de Lintlo qui s'étoit cachée derrière une portière, s'élança de son embuscade, et prit le pas sur la comtesse. Celle-ci la saisit par la robe et l'arrêta. La Hollandaise, femme de l'envoyé de sa République, moins forte, mais plus agile, ne pouvant avancer, fait adroitement une conversion, saute légèrement et dérange malicieusement la coiffure de la comtesse, qui, à son tour, lui donna quelques coups de poing.

Le scandale eût été poussé plus loin, si M. Becker, grand-maître des cérémonies, n'eût séparé les combattantes. Le champ de bataille demeura à la comtesse, qui, pour trophée, emporta une barbe de la coiffure de son ennemie.

Après la cérémonie, la comtesse porta sa plainte au roi, qui prit la chose au sérieux. La cour fût défendue à madame de Lintlo. Le roi exigea, qu'elle allât demander pardon à la comtesse. M. de Lintlo soutint sa

femme, et dit, qu'elle ne se porteroit jamais à une telle bassesse. Le roi le fit menacer de le faire rappeler : rien ne put ébranler le ministre de Hollande.

Le roi se plaignit de lui aux États-Généraux, demanda son rappel, et exigea, avant toutes choses, que sa femme feroit des excuses à madame de Wartenberg; faute de quoi, il rappelleroit ses troupes de Flandre.

Les États-Généraux donnèrent satisfaction entière au roi, et madame de Lintlo fut obligée de s'humilier devant la fière comtesse, dont l'arrogance augmenta considérablement après cette victoire.

Cette femme, insolente depuis sa querelle, s'oublioit même envers la reine. Cette princesse ayant eu une légère indisposition, gardoit la chambre; et pendant ce temps, elle fit demander des dames, pour l'aider à finir un meuble, qu'elle faisoit pour le roi. Elle n'ignoroit pas, que la comtesse n'aimoit pas à travailler; mais elle crut lui faire honneur, en la faisant venir.

Un jour, la reine étant assise à son métier, et les dames près d'elle, elle voit entrer dans sa chambre un inconnu, qui tenoit, dans une main, un cabaret garni . tasses, et; dans l'autre, une cafetière. Elle demande, dans sa surprise, ce que c'est. La comtesse, prenant la parole, répond d'un ton familier, que c'est son valet de chambre, qui lui apporte du café. *Sortez de ma présence et ne vous y présentez jamais*, lui dit la

reine, outrée de dépit. La comtesse reçoit ces ordres avec de grands éclats de rire, et en disant : *Ah! c'est ce qu'il faudra voir.*

Ces paroles rendirent la reine si furieuse, qu'elle appela du monde pour la faire jeter par la fenêtre ; et la comtesse n'eut que le temps de se retirer.

Le roi étant revenu, la reine lui fit ses plaintes. Le roi lui répondit, qu'il sauroit abaisser l'orgueil de la comtesse, et que cependant il la prioit de trouver bon, qu'elle vînt lui demander pardon. Ce fut toute la satisfaction, que la reine eut de l'arrogante comtesse (1).

---

(1) Une cour peut être appréciée, d'après le rôle qu'y jouent les femmes. Si elles y distribuent les graces; si leurs sollicitations y sont assez puissantes, pour placer ou déplacer ceux, qui ont le bonheur de leur plaire ou le malheur de leur déplaire; si enfin elles y ont de l'influence dans les affaires générales et particulières ; c'est une preuve, que le souverain est sans caractère, insouciant, paresseux et peu attentif au bien du service.

Frédéric eut, comme prince royal, et depuis qu'il fut roi, la tendresse la plus respectueuse pour sa mère : il aimoit tendrement sa sœur de Bareuth, qui avoit autrefois partagé avec lui la disgrace et les cruautés de leur père : ses autres sœurs lui étoient également chères : mais, dans aucun temps, elles n'osèrent s'immiscer dans les affaires d'administration. On savoit, quels étoient pour elles les sentimens du roi; et personne n'eut jamais l'idée de recourir à leur protection; tant on étoit convaincu,

LE FELD-MARÉCHAL COMTE ALEXANDRE DE WARTENSLEBEN.

La charge de feld-maréchal, qui vaquoit depuis la disgrace du comte de Barfuss, fut conférée à M. Alexandre de Wartensleben, lieutenant-feld-maréchal de l'Empereur et général des troupes du duc de Saxe-Gotha.

Ce général, après avoir porté les armes en France dans sa jeunesse et fait deux campagnes sous M. de Turenne, avoit servi avec distinction dans les troupes de Hesse-Cassel en Hongrie, en Norvège, sur le Rhin et en Italie. Il passa ensuite au service du duc de Gotha, et fit plusieurs campagnes avec les troupes, que ce Prince employoit au service des puissances, dont il tiroit des subsides.

Le nouveau Maréchal étoit affable et bienfaisant. S'il eût été moins timide, il auroit su faire valoir l'autorité, que sa charge lui donnoit. Mais complaisant à l'excès pour le comte de Wartenberg, il ne faisoit

---

que, voulussent-elles hasarder quelques démarches auprès du monarque, elles ne seroient point écoutées.

Aussi ne vit-on, à aucune époque du règne de Frédéric, ni intrigues, ni cabales, ni sollicitations. Tout se faisoit uniformément; et la volonté seule du souverain avoit son entière et pleine exécution. (*Note de l'éditeur.*)

que ce que celui-ci vouloit; et lorsque ce ministre fut disgracié, il se trouva absolument sans crédit.

Frédéric Ier. le fit proclamer feld-maréchal au son des timbales et des trompettes; ce qui surprit d'autant plus, que ce Maréchal n'étoit certainement, ni un Montécuculi, ni un Turenne.

L'Empereur, à la réquisition du Roi, le nomma comte; et il obtint encore la place de président du conseil de guerre. Sa Majesté le revêtit de son ordre de l'aigle-noir, et lui conféra trois régimens.

Mais on lui doit la justice de convenir, qu'il n'entra jamais dans les brigues de la Cour, et qu'il ne donna jamais lieu à aucune plainte. Il mourut dans un âge très-avancé, laissant six fils, qui héritèrent de sa probité.

LE MARÉCHAL DE LA COUR M. DE WENSEN.

M. de Wensen étoit entreprenant, mais incapable de bien conduire une intrigue. Ce fut lui, qui fut choisi pour chef de la cabale, qui s'éleva contre le comte de Wartenberg. La Reine et les frères du Roi la soutenoient, ne portant pas moins de haine au favori, que ceux, qui avoient résolu sa perte. Dans le choix, qui fut fait de M. de Wensen, pour porter le premier coup, le comte Othon de Dohna dit plaisamment, qu'il falloit sacrifier un bœuf à la fortune (1).

(1) Bien des princes se persuadent, que leur service ne peut que gagner à ce que leurs ministres soient divisés, ennemis les

M. de Wensen étoit du pays de Zell, et devoit sa fortune à la femme du grand chambellan : elle lui avoit fait épouser madame de Pœllnitz, alors la plus

---

uns des autres, parce qu'alors ils se surveillent et se décèlent respectivement, toutes les fois que leurs vues, leurs projets, leurs opérations, sont contraires au bien public ou en opposition avec les intentions de leurs souverains.

Telle paroît avoir été souvent en France la façon de penser de nos rois. Il seroit difficile de citer un règne, où les ministres aient concouru, d'un commun accord, au service du prince et de la patrie. Combien n'en a-t-on pas vu, qui, se reposant entièrement, dans leurs fonctions les plus importantes, sur des subalternes, ne s'occupoient que d'intrigues et de cabales, pour se supplanter?

De pareils scandales ont été très-fréquens, sur-tout sous Louis XV. Aussi ce prince foible et inappliqué, changeoit-il continuellement de ministres; et le bouleversement de l'Etat en étoit la suite inévitable. Le cours des affaires étoit suspendu : les entreprises commencées étoient oubliées et abandonnées : de nouveaux projets succédoient aux anciens : tous les bureaux étoient renouvelés; et quelquefois les sujets les plus ineptes s'emparoient des places des employés les plus instruits, et les plus utiles à la chose publique.

Frédéric écrivoit, en 1775 : « Je n'ai que soixante-trois ans; « et j'ai vu plus de quatre-vingt ministres en France ». Jamais ce monarque ne souffrit de cabales parmi ses ministres : mais il eut toujours soin d'établir, entre les différens ministères, une si exacte démarcation, qu'ils furent, pour ainsi dire, dans l'impossibilité de se nuire et d'empiéter les uns sur les autres. (*Note de l'éditeur.*)

riche veuve des Etats de Prusse. Il étoit tellement ébloui des bontés, que le Roi lui témoignoit, qu'il s'imaginoit pouvoir tenir le premier rang parmi les favoris : sa vanité lui faisoit croire, que rien n'étoit au-dessus de lui.

Ce premier ministre, pour avoir toute la faveur de son maître, n'en étoit pas moins sujet à sa mauvaise humeur. Le Roi se plaignoit souvent de lui aux favoris du second ordre; et sa majesté s'étant adressée un jour à M. de Wensen, celui-ci crut avoir trouvé le moment favorable, pour servir son parti.

Il dit au Roi, que tout le monde étoit surpris des bontés extraordinaires, dont il combloit un ministre, qui abusoit journellement de son autorité, pour fouler le peuple et connoître des injustices contre les plus fidèles serviteurs de sa majesté; que ses rapines étoient excessives; qu'il faisoit passer toutes ses richesses dans le Palatinat, où il achetoit des terres; que sa femme n'envoyoit pas de moins fortes sommes en Angleterre, tandis que ni elle ni sa mère ne faisoient aucune dépense; et qu'il pouvoit prouver, par les comptes des contrôleurs de la bouche, que leur table seule coûtoit plus que celle de sa Majesté.

Le Roi l'écouta attentivement. Wensen crut le grand chambellan perdu. Il alla donner avis à la cabale du succès de son entreprise. Mais à peine fut-il sorti de la chambre du Roi, que, le grand chambel-

lant, étant entré, le Roi lui rendit compte de toute sa conversation avec le Maréchal de la Cour ; en ajoutant, qu'il ne croyoit rien de ce que Wensen lui avoit dit, et que c'étoit un méchant homme, qui ne cherchoit qu'à lui inspirer des soupçons contre ses plus fidèles serviteurs.

La disgrace de M. de Wensen ne tarda pas à arriver. Un officier des gardes-du-corps reçut ordre de l'arrêter et de le conduire à Kustrin, où il fut resserré et traité en prisonnier d'Etat. Deux conseilliers auliques mirent le scellé sur ses papiers: il fut défendu à sa femme de solliciter pour lui.

On relégua en même temps les comtes de Dohna et de Dœnoff dans leurs terres en Prusse ; et la plupart de leurs subalternes furent, ou arrêtés, ou exilés; à l'exception du grand maréchal de la cour, comte de Lottum.

LE COMTE AUGUSTE DE WITGENSTEIN.

Le comte Auguste de Witgenstein remplaça le comte de Lottum dans la charge de grand-maréchal. On ne fut pas long-temps à s'apercevoir de la différence des caractères. M. de Lottum, par ses manières nobles et polies, s'étoit fait aimer et considérer; au lieu que son successeur, par son air brusque et son extrême hauteur, se fit excessivement haïr.

Il avoit le corps vigoureux et la physionomie sé-

vère. On y voyoit empreinte toute la dureté de son cœur. Son esprit étoit borné : mais il étoit intrigant et enclin à la chicane; d'une ambition démesurée, implacable dans ses haines, d'un orgueil insultant, bizarre, injuste dans son administration, opiniâtre, fier, ombrageux, donnant dans l'alchimie et dans l'astrologie judiciaire.

La première de ces chimères le ruina; et la seconde ne servit qu'à le perdre.

Ce fut un tel sujet, que le premier ministre et sa femme tirèrent du fond de la Wettéravie, pour le placer dans la seconde charge de la Cour. Le Roi voulut absolument, que cette charge fût conférée à un comte de l'Empire. On l'avoit offerte à plusieurs, qui préférèrent au tumulte de la Cour le repos, dont ils jouissoient dans leurs terres.

Outre la charge de grand-maréchal, il eut celle de ministre d'Etat, et fut fait chevalier de l'ordre de l'aigle-noir, lieutenant-général, et colonel d'un régiment de dragons, avec trente mille écus d'appointemens.

On donnoit le nom de triumvirs aux trois comtes de Wartenberg, de Wartensleben et de Witgenstein. Ils n'eurent pas autant d'autorité, que les anciens triumvirs romains : mais ils se firent autant haïr.

Le grand chambellan dirigeoit seul l'Etat : ayant

remplacé tous les disgraciés, il demeura paisible possesseur de la faveur du Roi; et personne n'osa lui résister. Les comtes de Wartensleben et de Wittgenstein administroient, sous lui, le militaire et l'intérieur.

M. D'ILGEN.

M. d'Ilgen avoit le département des affaires étrangères.

Ce ministre étoit né Westphalien. Il avoit été secrétaire de M. de Meinders, qui, voulant lui procurer les moyens de voir les pays étrangers, le plaça comme gouverneur du baron de Hoidekaup.

M. d'Ilgen fit aussi les voyages de Hollande, d'Angleterre et de France. De retour avec son élève à Berlin, M. de Meinders le plaça, en qualité de secrétaire privé de l'Electeur; et peu de temps après, il porta son Altesse électorale à le nommer secrétaire d'Etat; ce qui l'obligeoit à tenir le protocole du conseil. Dans la suite, il se rendit nécessaire au comte de Wartenberg, dont les lumières, qui n'étoient pas des plus étendues, avoient besoin d'être secondées.

M. de Fuschs étant mort, M. d'Ilgen le remplaça dans le ministère. Ce ministre avoit l'esprit brillant et solide, l'imagination vive et féconde, un extérieur de douceur et de modestie, qui souvent alloit à l'excès et qui en imposoit. Il étoit vindicatif, artificieux,

maître de son humeur, de sa physionomie, de ses yeux, de sa langue. Il avoit l'art de se plier à la situation des affaires, et au génie des personnes, avec lesquelles il traitoit.

Son habileté l'avoit élevé : son génie le soutint sous deux règnes. Seul maître de son secret, il n'avoit, ni confident, ni ami particulier. Infatigable au travail, il concevoit et écrivoit tout lui-même : ses secrétaires n'étoient que des copistes.

Personne ne possédoit au même degré le talent de la parole, et ne savoit mieux ménager les expressions équivoques, soit dans ses discours, soit dans ses écrits

Peu scrupuleux en serment, il les rompoit aussi facilement, qu'il les faisoit. Jamais il ne se fit des créatures : ses parens même ne lui tenoient point au cœur. Il sut toujours humilier et éloigner les personnes, qui lui donnoient de l'ombrage.

Sous Frédéric-Guillaume Ier., M. d'Ilgen continua d'occuper la place de ministre des affaires étrangères ; et quoiqu'il fût sous les comtes de Dohna et de Dœnoff, c'étoit lui, qui faisoit tout.

MM. DE KAMECKE.

Il y avoit à la cour en 1710 deux hommes, qui partageoient, avec le grand chambellan, la faveur du Roi : c'étoient MM. de Kamecke, qui, de simples

gentilshommes de Poméranie, étoient parvenus aux premières places. Ils étoient cousins. L'un étoit grand maître de la garde-robe, et l'autre, ministre d'Etat.

Le premier avoit débuté par entrer dans les pages du Roi. Sa physionomie et son air simple et naïf avoient prévenu le Roi en sa faveur; il le fit page de la chambre. C'étoit-là le chemin, pour parvenir. Kamecke courut cette carrière; et personne n'en atteignit le terme à moins de frais.

Il étoit d'un génie extrêmement borné, uni dans ses manières, sans monde, sans connoissances, d'une figure, qui n'avoit rien de relevé. Beaucoup d'assiduité et une grande discrétion naturelle faisoient son principal mérite.

Il acquit, dans sa faveur, la réputation d'honnête homme. Il est certain, qu'il ne fit pas de mal; mais qu'il ne fit du bien, qu'à des gens de bas-étage, et qui ne pensoient pas avec plus d'élévation que lui.

Il épousa en secondes noces mademoiselle de Braunow, qui, étant fille d'honneur de la princesse royale à Hanovre, étoit venue à la suite de cette princesse. Cette femme s'empara de son esprit; et dès-lors, le mari et la femme ne songèrent qu'à accumuler. Ils eurent de quoi se satisfaire : les biens, les honneurs, les distinctions, tout leur étoit réservé.

Le ministre d'Etat étoit fort supérieur en génie au grand maître de la garde-robe. Il fut long-temps, sans

pouvoir fixer la fortune : il se la rendit enfin favorable, en passant de la religion luthérienne à la réformée ; et dès le jour de ce changement, le Roi le prit en affection. (1)

Kamecke étoit bon joueur d'échecs : le Roi joua avec lui : il se laissa habilement gagner ; et cela acheva de le mettre bien dans l'esprit du Roi, qu'il amusoit

(1) Il seroit à souhaiter, sans doute, que toutes les places importantes d'un État fussent remplies par des hommes, dont la croyance, en matière de religion, seroit parfaitement uniforme ; et la Prusse en particulier, malgré la sage tolérance, de laquelle le gouvernement, sous Frédéric II, ne s'écarta jamais, devroit peut-être, plus que tout autre royaume, se faire un principe général, de ne confier les premières places de l'administration qu'à des sujets, qui feroient profession de la religion dominante.

Les Catholiques, les Luthériens, les Calvinistes, ne s'y font pas la guerre, j'en conviens ; ils seroient bientôt réprimés par l'autorité : mais ils ne s'aiment pas. Il a toujours régné entr'eux une sorte d'antipathie. Je doute même, que les colons français, dont la majeure partie est de calvinistes, puissent jamais pardonner aux catholiques les persécutions, qu'essuyèrent autrefois leurs ancêtres et qui les forcèrent de s'exiler de la France sous Louis XIV.

Or, qu'un monarque Prussien choisisse un catholique pour son ministre, les Luthériens et les Calvinistes jeteront les hauts cris ; et le ministre lui-même, dans la dispensation des graces et des emplois, préférera toujours, aux Luthériens et aux Calvinistes, les sujets, qui professent sa religion, si les premiers

d'ailleurs, en lui contant toutes les minuties de la ville et de la cour, ce qu'il faisoit d'une manière très-agréable.

Cependant son mérite n'étoit pas établi sur des fondemens tout-à-fait frivoles. Il joignoit à beaucoup d'acquit un esprit vif et gai, et tous les agrémens de la société.

Tant qu'il se vit dans la médiocrité, il fut humble avec ceux même, qui ne pouvoient lui être utiles : mais quand il fut en faveur, il devint fier, hautain et dédaigneux, oublia ses amis, et s'oublia si fort lui-même, qu'à la mort de Frédéric Ier., il se trouva fort isolé, quoique fort éloigné de pouvoir se passer de la cour.

Ce furent eux, qui vinrent à bout de perdre les

---

ne l'emportent pas trop évidemment sur leurs concurrens par leurs talens ou par leurs vertus.

Ainsi, le bien public est sacrifié à de petites considérations personnelles ; et le but de la souveraineté est manqué dans l'un des points les plus essentiels, l'exacte justice et l'impartialité la plus rigoureuse entre tous les membres de la société.

Frédéric Ier. n'agissoit que par fanatisme et superstition ; et sa conduite n'en est que plus condamnable. On peut excuser, dans un simple particulier, un choix de prédilection : rien, au contraire, ne le rend excusable dans un souverain, qui ne doit faire acception de personne et ne consulter que le plus grand avantage de la patrie. (*Note de l'éditeur.*)



comtes de Witgenstein et de Wartenberg, pour faire leur cour au prince royal, le grand ennemi de ces deux ministres.

Le grand maître de la garde-robe reçut la clef de grand chambellan, et faisoit les fonctions de cette charge: mais il n'en eut, ni le titre, ni le rang, ni les revenus; ce qui mortifia plus sa femme que lui.

L'autre Kamecke se fit donner l'administration des postes. Il eût voulu en être nommé grand-maître: mais il ne put l'obtenir. Il n'eut même que la moitié des revenus, attachés à cette charge. L'autre moitié, qui alloit à douze mille écus par an, fut réunie à la cassette privée.

LE COMTE CHRISTOPHE DE DOHNA.

Le comte Christophe de Dohna resta long-temps exilé dans ses terres: mais lorsqu'il eût été rappelé, en même temps que le comte Frédéric de Dœnhoff, il entra, comme lui, dans le conseil; et par son ancienneté, il occupa la place de premier ministre.

Il avoit un air de franchise, qui prévenoit en sa faveur. Il étoit sincère ami, incorruptible, et d'une probité irréprochable. Ses manières étoient affables. La gaieté de son esprit produisoit sans cesse de nouveaux agrémens; et son commerce n'eût été qu'agréable, s'il n'eût trop aimé la raillerie.

Son ame tenoit de la grandeur des anciens Ro-

mains. Avocat de la liberté publique, il étoit toujours opposé à ce qui tendoit à l'oppression. Sa religion étoit éclairée, sa vertu sans tache, et son jugement solide, lorsqu'il n'étoit pas préoccupé.

Avec toutes ces qualités, il étoit moins ministre que soldat. Il manioit plus volontiers l'épée que la plume, étant ennemi de tout travail, qui n'étoit pas relatif au militaire. La vie privée avoit pour lui des charmes; et jamais il ne parut avide d'honneurs. Content de les mériter, il laissoit agir la fortune, et supportoit également ses faveurs et ses disgraces.

La liberté, avec laquelle il avoit parlé contre des nouveautés, qu'il ne jugeoit pas avantageuses à l'Etat, lui ayant attiré quelques mortifications de la part de Sa Majesté, il s'étoit démis de tous ses emplois : il avoit cru devoir prévenir sa disgrace, et s'étoit retiré à Dantzick.

L'Etat perdit en lui, et dans le comte de Dœnhoff (mort en 1717), deux hommes, qu'on pouvoit regarder comme les deux tribuns du peuple prussien. L'un et l'autre étoient persuadés, que le Souverain ne peut être véritablement grand et puissant, qu'autant que ses sujets sont en état de le seconder. Ils faisoient peu de cas de ceux qui, par un vil intérêt, cherchoient à augmenter les recettes royales aux dépens du public.

M. DE PRINTZ.

Après la disgrace du comte de Witgenstein , la charge du grand maréchal de la cour fut donnée à M. de Printz , qui étoit déjà ministre d'Etat et capitaine du château. Son mérite le rendoit digne de ces emplois.

La cour, où il étoit entré fort jeune, n'avoit point corrompu ses mœurs, ni son cœur. La bonne foi et la probité dirigeoient toutes ses actions ; et l'on peut dire, que, de tous les ministres du roi, il fut celui, qui ressembloit le plus aux Meinders et aux Fuschs, que l'Allemagne avoit mis au rang de ses grands hommes. Sa candeur lui avoit concilié l'amitié publique.

Le prince royal, quoiqu'ennemi de tous les ministres, n'avoit pu lui refuser son estime ; de sorte que ce prince, étant parvenu à régner, M. de Printz fut le seul, qu'il conserva dans ses emplois.

CHAPITRE V.

Seconde et troisième femmes de Frédéric Ier. Cour de ces deux Reines.

Maison de la troisième femme de Frédéric Ier.

comte de Witgenstein avoit formé la maison de cette princesse. Il y avoit placé les comtesses de Witgenstein, l'une, mère de sa femme, et l'autre, sa belle-sœur, avec de fortes pensions; la première, en qualité de grande gouvernante, et la seconde, comme dame d'atour. Il y avoit encore, parmi les dames, six filles d'honneur, toutes comtesses.

Aucune d'elles n'avoit jamais paru à la cour. La grande gouvernante n'étoit sortie du fond de la Wétéravie, que pour aller à la foire de Francfort, où elle avoit pris toute la morgue des comtesses de l'empire; et quoique portée de bonne volonté à bien faire, elle étoit plus propre à figurer à Wetzlar qu'à la cour.

Les six filles d'honneur, quoique des meilleures maisons des Etats du roi, n'en étoient pas plus maniérées, jeunes, sans aucune teinture du monde, et fort glorieuses: il s'en falloit peu, qu'elles ne fussent impertinentes.

Le comte Frédéric-Guillaume de Schwerin, étoit

grand maître de la maison de la Reine. Il avoit de la naissance, aimoit la magnificence; et à beaucoup de politesse, il joignoit cet esprit de société, qui rend aimable. Mais il n'étoit pas homme à donner des conseils à une princesse étrangère, peu accoutumée au tumulte d'une grande cour.

Il y avoit encore plusieurs chambellans et gentilshommes de la chambre, qui étoient tous de bonne maison, mais qui n'étoient pas comtes; ce qui, pour les comtes de Wartenberg, de Wartensleben et de Witgenstein, étoit un grand défaut. Il fut défendu à tous ceux, qui n'étoient pas comtes, de manger à la table des filles d'honneur, qui étoient comtesses.

LOUISE-DOROTHÉE DE MECKLENBOURG-SCHWERIN, TROISIÈME FEMME DE FRÉDÉRIC Ier.

Frédéric Ier. épousa en secondes noces (1) la princesse Louise Dorothée de Mecklenbourg-Schwerin,

(1) M. de Pœllnitz s'est trompé, en disant que Frédéric Ier. épousa *en secondes noces* la princesse Louise-Dorothée de Mecklenbourg-Schwerin. Ce prince se maria trois fois. Il épousa, d'abord, une princesse de Hesse, dont il eut une fille, qui fut mariée au prince héréditaire de Hesse, depuis devenu roi de Suède; ensuite, Sophie-Charlotte d'Hanovre, mère de Frédéric-Guillaume Ier.; et, après la mort de cette seconde femme, la princesse de Mecklenbourg-Schwerin, qu'il répudia pour cause de démence. (*Note de l'Editeur.*)



sœur du duc régnant. Il régna dans les fêtes, qui furent données à cette occasion, un air de tristesse, qu'on prit pour un mauvais pronostic. Rien de plus heureux que le commencement de ce mariage : mais l'indifférence s'empara bientôt de l'esprit du Roi ; et la Reine y donna lieu.

Cette Princesse avoit aimé les plaisirs, et vécu dans une grande liberté à la cour de son frère. La médisance ne l'avoit point épargnée. La reine le savoit ; et elle n'ignoroit pas, que le Roi en étoit informé ; de sorte qu'en arrivant à Berlin, elle se fit un plan de vie très-opposé à celui, qu'elle avoit suivi à Schwerin.

Gouvernée par mademoiselle de Grœvenitz, qui avoit été sa fille d'honneur et qu'elle avoit amenée avec elle et logée au palais à l'insçu du Roi ; elle donna, par ses conseils, dans la dévotion. Cette demoiselle avoit été accusée de coquetterie : mais parvenue à cet âge, où la raison commence à triompher des passions, elle s'étoit mise à l'abri de la médisance, en se couvrant du manteau de la religion. Elle osa se donner pour exemple à la Reine, et entraîna cette princesse dans une contrainte très-opposée à son caractère et à son humeur.

Ce qui, d'abord, fut adopté par politique, se tourna en habitude ; et la Reine finit par se croire dévote. Elle prit pour confesseur un nommé Porst, prévôt de l'Église de St.-Nicolas, et s'abandonna à sa conduite.

Cet homme lui fit connoître Francke, professeur en théologie à Halle, homme d'un génie ardent, qui avoit jeté parmi les protestans luthériens les fondemens d'une secte, qu'on appelle *piétistes*, parce qu'elle professe une piété plus épurée et un grand détachement de plaisirs.

Francke, qui étoit rusé, sut, par son patelinage, s'emparer de l'esprit de la Reine, en lui persuadant qu'il n'avoit en vue que la gloire de Dieu, le bien de l'église et celui du prochain; et bientôt la cour de la Reine devint un couvent. On n'y voyoit que des prêtres : on y étoit sans cesse en prières ou au sermon.

Cette Princesse adopta toute la haîne des rigides luthériens contre les réformés; de sorte que, disputant un jour de religion avec le Roi, elle lui dit que les réformés ne pouvoient pas être sauvés. Le Roi fut extrêmement choqué d'un pareil discours; et dans sa colère, il lui répondit, que, s'il avoit connu ses sentimens, il ne lui auroit pas fait l'honneur de l'épouser.

Aussitôt il fit ordonner à mademoiselle de Grœvenitz de sortir de Berlin; à Francke, de retourner à Halle; et à Porst, de s'abstenir d'entretenir la reine de controverses. Son amour pour sa femme se rallentit; et cette princesse n'eut plus que des chagrins à essuyer.

La dévotion et la solitude firent tomber cette Princesse dans la mélancolie ; et la mélancolie la conduisit à la démence.

Le Roi ignora long-temps le triste état où elle étoit ; un jour qu'elle se trouva plus mal qu'à l'ordinaire, elle s'échappa de la compagnie ou plutôt des mains de ses dames ; et traversant une galerie, qui servoit de communication de son appartement à celui du Roi, elle y entra par une porte de glaces, qu'elle mit en pièces. Le Roi reposoit sur un fauteuil : il s'éveilla en sursaut ; mais il n'eut pas le temps de se lever. La Reine s'étoit jetée sur lui, en le querellant. Il fut saisi de frayeur, la voyant à demi-déshabillée, tout en blanc, les cheveux épars, les bras et les mains en sang, et l'accablant de reproches. Les officiers de service, qui étoient dans la chambre voisine, accoururent et le dégagèrent des mains de la Reine.

Cette Princesse fut ramenée dans son appartement ; et les médecins ayant jugé, que l'air natal pouvoit la rétablir, on la fit partir, peu de jours après, pour Grabon dans le Mecklenbourg, où demeuroit la Duchesse douairière sa mère.

Le Roi fut si frappé de cette aventure, qu'il prit la fièvre, se mit au lit ; et ce fut pour ne s'en plus lever.

La dame d'atour et la grande gouvernante de la reine Sophie-Charlotte.

La cour de la Reine Sophie-Charlotte étoit des plus brillantes : c'étoient alternativement opéra italien, comédies françaises, bals, jeux et promenades.

Mademoiselle de Pœllnitz, Dame d'atour de la Reine; avoit la direction des plaisirs; et comme elle avoit le talent de l'invention, elle en fournisoit souvent de nouveaux. La Reine l'honoroit de sa confiance, et elle le méritoit par l'attachement qu'elle avoit pour cette Princesse et par les qualités de son esprit. Elle avoit l'imagination vive, la réplique prompte, l'esprit enjoué, et orné de connoissances, au-delà peut-être de ce que le préjugé ordinaire des hommes en accorde au sexe.

Sa rivale, dans la faveur de la Reine, étoit mademoiselle de Bulau, qui étoit Dame d'honneur et grande gouvernante.

On pouvoit dire de ces deux dames, qu'elles avoient la magie de la parole.

Madame la margrave Philippe et la Duchesse douairière de Courlande, sœurs du roi; la princesse Marie-Dorothée, sa belle-fille, et les princesses de Hohenzollern, mère et fille, contribuoient par leur beauté, leur politesse et leur esprit, à faire de Charlottembourg un séjour délicieux.

Supplément par M. de Pœllnitz.

LE COMTE ALEXANDRE DE DOHNA, GOUVERNEUR DU PRINCE ÉLECTORAL.

C'est au comte Alexandre de Dohna, que Frédéric Ier. confia l'éducation du Prince électoral, depuis Frédéric-Guillaume Ier. Il fut ministre d'État et lieutenant-général des armées. Le grand Président avoit destiné la place de Gouverneur du jeune Prince à un de ses frères : mais l'Électrice qui protégeoit le comte de Dohna, gagna l'Électeur et l'emporta sur le premier ministre.

Le comte de Dohna étoit un des hommes les mieux faits de la Cour et de la plus belle physionomie. Ses mœurs étoient austères et stoïques. Il avoit de la piété. La droiture et l'honneur étoient les guides de sa conduite. Mais comme il avoit servi, dès sa première jeunesse, dans les armées, il avoit pris un air de hauteur, de fierté et de commandement, qui ne lui attiroit pas l'amitié des courtisans. Extrêmement prévenu de sa naissance, qui en effet étoit distinguée, il faisoit peu de cas de ses inférieurs, et admettoit peu d'égaux auprès de lui. Sans une grande étendue de génie, il avoit le don de faire valoir ce qu'il disoit, et ne parloit qu'autant qu'il le falloit, pour en imposer à ceux, qui ne le connoissoient pas.

Comme il avoit parfaitement étudié le caractère de

l'Électrice, à laquelle il s'étoit dévoué, il paroissoit, comme elle, toujours opposé aux favoris, et prêt à censurer leurs actions et celles de l'Électeur, dont il blâmoit la magnificence et le goût pour la dépense, très-opposés à son économie.

Il eût voulu être à la tête du conseil; rien n'étant au-dessus de son ambition, ni capable de satisfaire celle de sa femme, pour laquelle il avoit une extrême complaisance : mais il ne put jamais parvenir à se mettre assez bien dans l'esprit de l'Électeur, pour obtenir ce poste.

REBEUR, CHOISI POUR PRÉCEPTEUR DU JEUNE PRINCE.

Rebeur, natif du voisinage de Copet en Suisse, appartenoit à la maison du comte de Dohna, lorsque celui-ci le choisit pour être précepteur du Prince électoral, dont l'éducation lui avoit été confiée.

Le desir de faire fortune l'avoit conduit en Allemagne. Il avoit été gouverneur de M. de Brand, qui étoit en 1743 grand-maître de la maison de la Reine-Mère. L'excellent caractère et l'heureux génie de M. de Brand avoient prévalu sur l'éducation, que Rebeur lui avoit donnée; et M. le comte de Dohna attribua les belles qualités de l'élève aux soins du Précepteur : il crut, qu'ayant si bien formé M. de Brand, il ne manqueroit pas de réussir également à

l'instruction du Prince : mais ce choix ne fit pas honneur à son discernement.

Rebeur étoit pedant, infatué de lui-même, faisant le bel esprit, se mêlant de versifier, peu appliqué à ses devoirs, et fatigant le Prince par des leçons, plus propres à le dégoûter des études qu'à lui en inspirer le goût.

L'Electrice ne tarda pas à s'apercevoir, que le comte de Dohna s'étoit trompé dans son choix : elle eût voulu congédier Rebeur : mais le Comte sut le maintenir.

SOPHIE - CHARLOTTE, SECONDE FEMME DE FRÉDÉRIC Ier.

La reine Sophie-Charlotte étoit une princesse d'un mérite distingué (1) : elle joignoit tous les appas de

---

(1) Sophie-Charlotte de Brunswick-Lunebourg, étoit fille d'Ernest Auguste, évêque d'Osnabruck, puis duc de Calemberg ou de Hanovre et le premier Electeur de sa maison, et de Sophie, Palatine du Rhin, par laquelle la couronne d'Angleterre est tombée dans la maison de Hanovre.

Elle avoit épousé Frédéric Ier., en 1681 ; et cette princesse avoit marché à l'autel comme une victime, que ses parens immoloient à leur politique : ce prince n'étoit pa d'une taille à lui faire oublier, qu'elle avoit été sur le point d'être la femme du dauphin de France, qui joignoit à la figure la plus aimable tout ce que la grandeur a de plus attrayant.

son sexe aux graces de l'esprit et aux lumières de la raison.

Elle avoit, dans sa jeunesse, voyagé en Italie et en France, sous la conduite de ses parens. Louis XIV fut touché de sa beauté: mais des raisons de politique firent échouer son mariage avec le Dauphin.

Cette princesse amena en Prusse l'esprit de société, la vraie politesse, et l'amour des arts et des sciences. Elle fonda l'Académie royale. Elle appela Leibnitz et beaucoup d'autres savans à sa Cour.

Charlottembourg étoit le rendez-vous des gens de goût (1). Toutes sortes de divertissemens et de fêtes,

---

Frédéric II observe, dans ses *Mémoires de Brandebourg*, que le public ne pouvoit revenir de la prévention, dans laquelle il étoit contre la royauté de son mari; et qu'en partant pour Kœnigsberg, il échappa à cette princesse, de dire à l'une de ses femmes, *qu'elle étoit au désespoir d'aller jouer en Prusse la reine de théâtre, vis-à-vis de son Esope* (*Note de l'éditeur.*)

(1) C'étoit pour la reine Sophie-Charlotte, qu'on avoit fait le château et le jardin de Charlottembourg, qui porta son nom. Le fameux le Nostre, auteur du plan des Tuileries et de tant d'autres célèbres jardins, fut invité à tracer celui de Charlottembourg. Comme cet artiste vit, qu'il avoit à travailler pour un souverain dépensier, et pour une souveraine, qui avoit l'ame élevée, il se livra à toute la grandeur de son génie, et ne songea qu'à ériger un monument, qui pût prolonger dans l'avenir le souvenir de son nom et de ses talens.

variées à l'infini; rendoient ce séjour délicieux et cette Cour brillante.

Sa Cour, toute séparée de celle du Roi, étoit un temple, où se conservoit le feu sacré des vestales, l'asile des savans et le siége de la politesse.

Sophie-Charlotte avoit l'ame forte. Sa curiosité vouloit saisir les premiers principes des choses. Elle

---

Il profita de tout ce que la situation lui offroit de plus avantageux. Le château est sur la rive gauche de la Sprée. Il prit cette rivière pour le centre du jardin, qu'il s'agissoit de former: à la droite de la Sprée, on voit une vaste prairie, qui aboutit à une forêt immense. La prairie fut destinée à devenir une partie du jardin, mais dans un genre tout nouveau; et la forêt, un parc vraiment royal. A la gauche de Charlottembourg, le Nostre s'étendoit également fort bien, et jusqu'au sommet d'une hauteur, où se trouve un moulin et d'où l'on découvre Spandau. Entre ces deux parties, il forma une sorte de centre, dessiné de manière à préparer à tout le reste, c'est-à-dire, à annoncer le plan.

Ce centre est tout ce qu'on a exécuté. Mais il ne faut pas croire, qu'il n'offre qu'un espace très-borné: il est, au contraire, fort entendu. On y voit, de part et d'autre, des allées superbes et un ensemble admirable. Il est terminé, au fond, par deux étangs assez considérables, derrière lesquels un bois épais et presque sauvage dérobe aux yeux la fin du jardin, dont les connoisseurs s'accordent à vanter la régularité, la noblesse et la variété. (Ces détails sont extraits des *Souvenirs* de M. Thiébault.)

dit, en mourant, à une de ses Dames d'honneur, qui fondoit en larmes : « Ne me plaignez pas : car, « je vais à présent satisfaire ma curiosité sur les « principes des choses, que Leibnitz n'a jamais pu « m'expliquer, sur l'espace, sur l'infini, sur l'être et « le néant; et je prépare au Roi, mon époux, le « spectacle d'une pompe funèbre, où il aura une « nouvelle occasion de déployer sa magnificence ».

Son humeur étoit douce; son esprit, orné de la lecture de tous les bons livres français et italiens; sa religion, épurée.

Elle mourut à Hanovre, dans le sein de sa famille. On voulut introduire un ministre dans son appartement : « Laissez-moi mourir, lui dit-elle, « sans disputer » (1).

---

(1) Le baron de Pœllnitz a rendu la même justice à cette grande Reine. « Jamais princesse ne mérita plus d'être regrettée et ne le fut davantage. L'affliction fut générale. On a vu peu de princesses plus dignes du trône. La grandeur n'eut pour elle que de foibles attraits. Son cœur égaloit sa naissance. Son génie étoit des plus élevés. Ses connoissances étoient très-étendues. Elle avoit toutes les vertus de son sexe, sans en avoir les foiblesses.

« Le célèbre Leibnitz; qu'elle honoroit de son estime, lui avoit fait prendre des sentimens de religion, fondés sur la loi naturelle. Elle en suivoit scrupuleusement les règles; et je ne crois pas, qu'on puisse lui reprocher d'avoir commis d'injustices.

« Elle eut été la plus heureuse princesse de son temps, si elle eut pu gagner sur son esprit de donner au Roi des marques de sensibilité, et de sortir de cette froideur d'indifférence, dont elle s'étoit fait une habitude. »

CHAPITRE VI.

Frères de Frédéric Ier.

Supplément par M. de Pœllnitz.

LE MARGRAVE FRÉDÉRIC-ALBERT.

La Reine fit en 1703 un voyage à Hanovre, où elle alla passer le carnaval. Le margrave Frédéric Albert, frère du Roi, l'y accompagna, et lui servit de cocher pendant la route. Il étoit en bas de soie, en habit de velours brodé et en grande perruque, bravant le froid et l'injure du temps. La Reine eut beau le prier de trouver bon, que son cocher la menât : il fut inexorable.

Il en avoit usé de même au dernier voyage de Prusse; et quand la Reine sortoit, pour se promener en carosse, il ne souffroit point, qu'elle eut un autre cocher. C'étoit une marotte, dont le Roi, ni personne ne put jamais le faire revenir.

Ce prince devint éperdûment amoureux de la princesse Marie, l'une des trois filles de Sophie-Amélie de Nassau-Seigen, première femme de Frédéric-Casimir, duc de Courlande. Le Roi étoit prévenu

belle-sœur, et n'eut jamais pour elle que de l'indifférence.

Personne néanmoins n'étoit plus digne de son estime. Elle joignoit à une figure aimable une douceur d'esprit et des manières si affables, qu'elle étoit universellement aimée.

Le margrave avoit trente et un an, lorsqu'il se maria. Il étoit bien fait, et l'un des meilleurs danseurs de son temps. Il aimoit la magnificence et les plaisirs; et il étoit celui des frères du Roi, qui vécut toujours avec le plus d'éclat. Il étoit d'un tempérament vif et colère : mais ses emportemens ne duroient pas. Vingt fois par jour, il querelloit sa femme, qu'il adoroit; et le moment d'après, il lui demandoit pardon. Il en usoit de même envers ses domestiques. Aussi s'inquiétoient-ils assez peu de ce qu'il disoit.

LE MARGRAVE PHILIPPE.

Le margrave Philippe, frère de Frédéric I[er]., faisoit son séjour ordinaire à Schwedt; et il y mourut en 1712. Il fut d'autant plus regretté, que personne n'étoit plus digne de jouir d'une longue vie.

Rien ne surpassoit sa sagesse, son intégrité, sa bonne foi, et la pureté de ses mœurs. Il eut toujours pour le Roi un attachement sincère. Il aimoit l'Etat; et si ses avis eussent été suivis, l'autorité des ministres eût été plus bornée et les peuples plus heureux.

contre cette princesse; et il eut fort souhaité, que son frère n'eût point pensé à se marier. Il consentit enfin à son mariage : mais il fut long-temps sans voir sa

LA COMTESSE DE SALMOUR.

Le margrave Charles-Philippe étant à Turin en 1695, devint amoureux de la comtesse de Salmour, jeune veuve, l'une des plus belles femmes de son temps, et joignant à cet avantage des agrémens singuliers dans l'esprit. Le jeune prince, qui alors n'étoit âgé que de vingt-deux ans, crut pouvoir faire de madame de Salmour sa maîtresse. Elle lui répondit, comme avoit fait en pareil cas à Henri IV Catherine de Rohan : « Qu'elle étoit trop pauvre, pour être sa « femme, et de trop bonne maison, pour être sa « maîtresse ». Elle étoit en effet de l'illustre maison de Balbani.

Le margrave se détermina à l'épouser en secret : mais l'Electeur, son frère, eut connoissance de son mariage; et ne croyant pas, que son sang dût s'allier avec celui d'une femme, qui n'étoit pas princesse, il rappela le margrave, qui, trop épris de son épouse, refusa d'obéir.

Hackeborn, colonel de cavalerie, reçut ordre de s'assurer de lui et de le ramener à Berlin. La commission ne pouvoit s'exécuter sans le consentement du duc de Savoie. — Hackeborn le demanda et l'obtint.

Il lui fut permis, en même temps, de s'assurer de madame de Salmour.

Muni de cette pièce, il surprit, un matin, le margrave dans les bras de madame de Salmour. Ce prince se saisit de son épée, et se défendit en désespéré contre Hackeborn et les quatre officiers, qu'il avoit avec lui. Mais ayant eu le bras percé, il fut obligé de se rendre; et pendant qu'il se battoit encore, des officiers piémontais conduisirent madame de Salmour au couvent.

La douleur, qu'eut le prince de s'en voir séparé, fut si vive, qu'il accabla Hackeborn de reproches et ne voulut point se faire panser; ce qui lui fit perdre tant de sang, qu'il tomba en foiblesse. On ne put le faire partir dans cet état. La fièvre le prit, la nuit suivante; et les symptômes parurent si fâcheux, que les médecins désespérèrent de le sauver. Il mourut le cinquième jour, appelant sans cesse madame de Salmour.

Son corps fut porté à Berlin, où l'Electeur, son frère, lui fit faire des funérailles, conformes à cet esprit de magnificence, qui régnoit dans toutes ses actions.

Madame de Salmour fut remise en liberté, dès que le margrave ne fut plus, et prit le nom de madame de Brandebourg. Quelque temps après, elle réclama son douaire; et comme elle ne put l'obtenir, elle alla implorer à Vienne la protection de l'Empereur.

L'Electeur lui fit offrir cent mille écus une fois pour toutes, à condition qu'elle quitteroit le nom de Brandebourg. Elle répondit généreusement, que l'honneur, qu'elle avoit eu d'être femme du margrave, lui tenoit lieu de tout, et qu'il n'y avoit point de richesses, qui pussent l'engager à passer, pour avoir été sa maîtresse. Elle préféra la médiocrité de sa fortune, et ne quitta le nom de Brandebourg, que pour épouser le comte de Wackerbarth, ministre d'État et feld-maréchal en Saxe.

LA MARGRAVE DE SCHWEDT, JEANNE-CHARLOTTE.

Ce fut en 1699, que Frédéric maria le margrave Philippe, son frère, avec la princesse Jeanne-Charlotte d'Anhalt-Dessau. Comme il n'étoit plus sujet aux remontrances du grand président sur sa dépense, il donna, dans cette occasion, un libre cours à sa magnificence, au point de déranger ses finances et d'incommoder tous les courtisans.

Le margrave étoit jeune, beau, bien fait: il n'aimoit pas les plaisirs; et il eut préféré le métier de soldat à tout autre état, si son frère eût voulu, qu'il servît.

Sa femme n'étoit pas des mieux faites: mais elle avoit tous les agrémens imaginables. Le margrave commença par en être amoureux. La jalousie suivit

de près cet amour; et il eut assez de sujet de l'exercer auprès d'une jeune princesse, adorée de tout le monde, un peu coquette et flattée de se voir aimée.

Elle eut beaucoup de crédit sur l'esprit de l'Electeur : mais elle n'en eut jamais sur celui de son mari, qui, peu de temps après, la conduisit à Schwedt, où, dans la suite, il lui fit passer huit mois de l'année.

Après le décès de la Reine, la margrave tint le premier rang à la cour; et elle en faisoit l'ornement. Cette princesse aimoit les plaisirs et en connoissoit toute la délicatesse. Mais elle en étoit souvent absente; l'humeur austère du margrave et peut-être sa jalousie, lui faisant préférer le séjour de Schwedt.

CHAPITRE VII.

Frédéric-Guillaume Ier. : Sophie-Dorothée, sa femme.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier.

Frédéric-Guillaume I, étant prince royal, avoit peine à cacher le mécontentement, qu'il avoit de la conduite des courtisans de son père. Révolté, en 1710, de la dureté, qu'on avoit eue d'abandonner les Prussiens, alors dévorés de la peste et manquant de tout, il parla fortement aux comtes de Wartenberg et de Wigenstein, qui étoient directeurs des finances. Il vouloit procurer des secours et des vivres à ces peuples : il trouva ces ministres inflexibles; et dès-lors il résolut de les perdre. Wigenstein fut envoyé à la forteresse de Spandau, et Wartenberg, exilé; tant on fit, contr'eux, d'insinuations à Frédéric I.

Le règne de Frédéric-Guillaume I commença, en 1713, sous les auspices favorables de la paix d'Urecht. Louis XIV, reconnut sa royauté, la souveraineté de la principauté de Neuf-Châtel, et lui garantit le pays de Gueldre et de Kessel, en dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et pour ses descendans. La France et l'Espagne lui accordèrent en même-temps le titre de Majesté.

Après le rétablissement de la paix, toute son attention se tourna sur l'intérieur de ses Etats. Il travailla à mettre de l'ordre dans les finances, et à rétablir la police, la justice et le militaire.

Jamais homme ne fut plus capable de tous les détails de l'administration. Mais s'il descendoit jusqu'aux plus petites choses, c'est qu'il étoit persuadé que leur multiplicité fait les grandes. Il ramenoit tout son ouvrage au tableau général de sa politique.

Il retrancha toutes les dépenses inutiles, et boucha les canaux de la profusion, sur lesquels son père avoit détourné les secours de l'abondance publique à des usages vains et superflus.

La cour se ressentit, la première, de cette réforme. Il ne conserva qu'un nombre de personnes, nécessaires à sa dignité ou utiles à l'Etat. De cent Chambellans, qu'avoit eus son père, il en resta douze. Les autres prirent le parti des armes ou devinrent des négociateurs. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant, qu'un prince doit être économe du sang et du bien de ses sujets. C'étoit, à cet égard, un philosophe sur le trône. Il donnoit l'exemple d'une austérité et d'une frugalité, dignes des premiers temp de la république romaine.

Les objets politiques, que le prince se proposoit par ses arrangemens intérieurs, étoient de se rendre formidable à ses voisins par l'entretien d'une armée nom-

breuse. La bonne administration de ses finances fit, que, dès la première année de son règne, il entretint cinquante mille hommes, sans qu'aucune puissance lui payât des subsides.

A la mort de Volrad, qui étoit en possession du comté de Limbourg, Frédéric-Guillaume fit l'acquisition de ce comté, dont Frédéric I avoit reçu de l'Empereur l'expectative, en faveur de la cession de la principauté de Swibus.

Lorsqu'il conclut la paix avec Charles XII, il conserva cette partie de la Poméranie, qui est située entre l'Oder et la Peene, petite rivière, qui sort du Mecklenbourg et qui va se jeter dans la mer à Punamunde. La Poméranie, située entre la Peene et le duché de Mecklenbourg, fut restitué à la Suède.

La tranquillité de ses Etats étant assurée, il commença véritablement à régner, c'est-à-dire, à faire le bonheur de ses peuples. Les traces, que la sagesse de son gouvernement a laissées, dureront, autant que la Prusse subsistera en corps de nation.

C'est alors qu'il établit son système militaire, et le lia si étroitement avec le reste du gouvernement, qu'on ne pouvoit y toucher, sans hasarder de bouleverser l'Etat lui-même.

Dès le règne de Frédéric I, les taxes des terres étoient devenues arbitraires. Il n'y avoit aucun principe, selon lequel les possesseurs devoient payer les

contributions. Dans quelques endroits, on avoit conservé les impôts sur le pied, où ils étoient avant la guerre de trente ans. Mais tous les propriétaires des terres, défrichées depuis ce temps, (et le nombre en étoit considérable) étoient taxés différemment.

Frédéric-Guillaume I rendit les impôts proportionnels. Il fit mesurer exactement tous les champs cultivables, et rétablit l'égalité des contributions, selon les différentes classes de bonnes ou mauvaises terres; et comme le prix des denrées étoit de beaucoup haussé depuis la régence du grand Electeur, il haussa de même les impôts, à proportion de ce prix.

Pour répandre d'une main ce qu'il recevoit de l'autre, il créa quelques nouveaux régimens d'infanterie et augmenta sa cavalerie; de sorte que l'armée montoit à soixante mille hommes. Ces troupes furent distribuées dans toutes ses provinces: ainsi l'argent, qu'elles payoient à l'Etat, leur retournoient par le moyen de ces troupes.

Afin que le paysan ne fût point surchargé par l'entretien des soldats, toute l'armée, tant cavalerie qu'infanterie, entra dans les villes. Les accises augmentoient donc les revenus. La discipline s'affermissoit dans les troupes. Les denrées haussoient de prix; et nos laines, que nous vendions aux étrangers, et que nous rachettions, lorsqu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du pays.

Toute l'armée fut, régulièrement tous les ans, habillée de neuf ; et Berlin se peupla d'un nombre d'ouvriers, qui ne vivoient que de leur industrie et qui ne travailloient que pour les troupes.

Les manufactures, solidement établies, devinrent florissantes ; et elles fournirent d'étoffes de laine une grande partie des peuples du Nord.

Il repeupla la Prusse et la Lithuanie, que la peste avoit dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat, qu'il établit dans ces provinces, avec des frais énormes. Enfin, à force de temps et de peine, il parvint à rebâtir et à repeupler ce pays désolé, qui avoit été effacé, pour un temps, du nombre des terres habitables.

Il parcouroit annuellement toutes ses provinces ; et dans cette révolution périodique, il encourageoit partout l'industrie et faisoit naître l'abondance.

Beaucoup d'étrangers étoient appelés dans ses Etats. Ceux, qui établissoient des manufactures dans les villes, et ceux, qui y faisoient connoître des arts nouveaux, étoient exictés par des bénéfices, des privilèges et des récompenses.

Potsdam n'étoit originairement qu'un chétif hameau de pêcheurs. Il en fit une grande et belle ville, où fleurirent toutes sortes d'arts, depuis les plus communs, jusqu'à ceux, qui servent au raffinement du luxe. Des Liégeois, qu'il avoit attirés par ses libé-

ralités, y établirent une manufactures d'armes, qui fournit, non-seulement l'armée, mais encore les troupes de quelques puissances du nord. On y fabriqua bientôt des velours, aussi beaux que ceux de Gênes.

Le roi établit dans cette ville, dont il étoit le fondateur, un grand hôpital, où sont entretenus annuellement deux mille cinq cents enfans de soldats, qui peuvent apprendre toutes les professions, auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont formées aux ouvrages, convenables à leur sexe. Par ces arrangemens charitables, il soulagea la misère des soldats, chargés de famille; et il procura une bonne éducation à des enfans, auxquels leurs pères n'étoient pas dans le cas de la donner.

La même année 1722, il augmenta le corps des Cadets, où trois cents jeunes gentilshommes font leur noviciat du métier des armes. Quelque vieux officiers veillent à leur éducation; et ils ont des maîtres, pour leur donner des connoissances et les former aux exercices, qui conviennent à des personnes de condition.

Toujours plus occupé du bien de ses sujets, que de son ambition particulière, Frédéric-Guillaume I fonda à Berlin l'hôtel de la Charité, sur le modèle de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il bâtit la Fredericstadt, qui, par l'étendue, la régularité des rues, toutes tirées au cor-

deau, et par la beauté des édifices, surpasse de beaucoup l'ancienne Cité.

En 1732, il sortit plus de vingt mille ames de l'archevêché de Salsbourg, par zèle pour la religion protestante. L'Archevêque avoit persécuté quelques-uns de ces malheureux, avec plus de fanatisme que de prudence. L'envie de quitter la patrie gagna le peuple et devint épidémique. Cette émigration se fit à la fin, plutôt par esprit de libertinage, que par attachement à aucune secte. Le Roi établit les Salsbourgeois en Prusse, et repeupla des contrées, que la peste avoit dévastées sous le règne de son père.

En 1739, il passa une convention avec la France, de laquelle il obtint la garantie du duché de Berg, à l'exception de Dusselsdorff, et d'une banlieue le long du Rhin. Il s'en contenta d'autant plus facilement, que la perte de son activité ne lui permettoit plus de faire des acquisitions plus considérables.

Il eut, pendant son règne, d'excellens officiers d'artillerie; et les Cadets, cette pépinière d'officiers, réparoient dans l'armée toutes les pertes, que la mort y causoit.

Il alla en Prusse, et ne se fit point couronner. Mais en méprisant tous les dehors de la royauté, il n'étoit que plus attaché à en remplir les véritables devoirs.

Ce prince haïssoit ces génies remuans, qui communiquent leurs passions tumultueuses à toutes les

régions, où l'intrigue peut pénétrer. Il n'aspiroit point à la réputation de ces conquérans, qui n'ont d'autre amour que celui de la gloire, mais bien à celle des législateurs, qui n'ont d'autre objet que le bien et la vertu.

Il n'avoit d'autre politique que la probité; et il observoit ses engagemens si scrupuleusement, que son avantage et son ambition n'étoient jamais consultés, lorsqu'il s'agissoit de les remplir.

On trouve dans les archives, écrite de sa propre main, cette réponse à un de ses ministres : « Je suis « content du destin, dont je jouis par la grace du « Ciel; et je ne veux jamais m'agrandir aux dépens « de mes voisins ».

Il mourut avec la fermeté d'un philosophe et la résignation d'un chrétien. Il conserva une présence d'esprit admirable jusqu'au dernier moment de sa vie, ordonnant de ses affaires en politique, examinant les progrès de sa maladie en physicien, et triomphant de la mort en héros.

La politique du roi fut toujours inséparable de sa justice. Moins occupé à étendre qu'à conserver ce qu'il possédoit, toujours armé pour sa défense et jamais pour le malheur de l'Europe, il préféroit en tout l'utile à l'agréable, bâtissant avec profusion pour ses sujets, et ne dépensant pas la somme la plus modique pour se loger lui-même. Circonspect dans

ses engagemens, vrai dans ses promesses, austère dans ses mœurs, rigoureux sur celles des autres, sévère observateur de la discipline militaire, gouvernant son Etat par les mêmes lois que son armée, il présumoit si bien de l'humanité, qu'il prétendoit que tous ses sujets fussent aussi stricts que lui (1).

Frédéric-Guillaume laissa, en mourant, soixante-six mille hommes, qu'il entretint par sa bonne économie, ses finances augmentées, le trésor public rempli, et un ordre merveilleux dans toutes les affaires. S'il est vrai de dire, qu'on doit l'ombre du chêne, qui nous couvre, à la vertu du gland, qui l'a produit, toute la terre conviendra, qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce prince, et dans les mesures, qu'il prit avec sagesse, les principes de la

(1) Frédéric Ier. et Frédéric-Guillaume, son fils et son successeur, étoient d'un caractère bien différent. Frédéric-Guillaume n'aimoit, ni le faste, ni la magnificence : Frédéric Ier. les regardoit comme les attributs, les plus propres à rendre la royauté respectable. L'un, tout absorbé dans le militaire ou dans les affaires de l'État, ne voyoit les sciences que comme des amusemens de l'esprit, plus curieux qu'utiles ; et il les méprisoit. L'autre les considéroit comme les moyens, les plus propres à polir ses sujets ; et il les protégeoit. Frédéric-Guillaume faisoit consister sa grandeur dans le nombre de ses troupes. Frédéric Ier., naturellement pacifique, n'avoit de soldats, qu'autant qu'il en falloit, pour soutenir ses droits et protéger ses sujets, »



prospérité, dont la maison royale a joui après sa mort (1).

Ce fut, pour introduire et maintenir la discipline dans son armée, que Frédéric Guillaume I la mit en

(1) « Le grand Frédéric (dit M. de Ségur), a dessiné le « portrait de ce père cruel : il est à conserver comme monument « de talent, de concision et de modestie ». Tous les lecteurs éclairés en porteront, sans doute, le même jugement : mais ils ne se feront pas illusion sur les motifs, qui ont conduit la plume de Frédéric. En écrivant l'histoire de sa propre maison, lui convenoit-il de la terminer par des traits satiriques contre son père? et la vérité historique l'eut-elle mis à couvert du soupçon, de s'être vengé, après la mort de *ce père cruel*, de tous les tourmens, qu'il pouvoit reprocher à sa barbarie, et qu'avoient partagés avec lui ses parens, ses amis, et toutes les personnes, qui lui avoient été les plus chères à toutes les époques de sa jeunesse?

Personne, selon moi, n'a mieux apprécié Frédéric-Guillaume, que M. le baron de Pœllnitz; et si le portrait, qu'il a fait de ce Roi vandale, n'a pas toute l'élégance et toutes les graces, qu'on pourroit désirer, il a du moins le premier de tous les mérites, celui d'une ressemblance parfaite avec l'original : le voici.

« Frédéric-Guillaume Ier. étoit d'une taille médiocre. Son front étoit relevé, ses yeux grands, pleins de feu et de vivacité, mais ordinairement tristes et sévères, quoique rians, quand il le vouloit. Il avoit le nez bien fait et proportionné au visage, dont le tour étoit parfait. Il avoit eu, dans sa jeunesse, et long-temps même après être marié, le plus beau teint du monde : il avoit tout fait, pour le gâter, et n'avoit pu y

quartier dans les villes. Il publia un règlement, qui instruisoit chaque officier de son devoir. Il y tenoit la main lui-même; des officiers respectables par l'âge

---

réussir. Il étoit extrêmement bien fait, avant que l'embonpoint eût gagné le dessus. Ses mains étoient blanches et bien taillées; ses doigts longs et déliés. Il avoit les genoux ronds; la jambe et le pied étoient au mieux.

« Il avoit eu les plus beaux cheveux du monde, d'un blond cendré. Il les avoit fait couper, et avoit porté, long-temps, des perruques brunes à la cavalière : mais, les dernières années de sa vie, il portoit de petites perruques presque blanches, très-mal faites, et qui ne laissoient pas de lui aller bien, parce que tout va bien à un beau visage.

« Il étoit infatigable, surtout à l'armée et en voyage. Il mangeoit avec une grande avidité; cependant peu délicat dans les mets et aimant moins les friandises que les viandes solides, qu'il mangeoit fort vîte et qu'il avaloit, sans les avoir presque mâchées. Quoiqu'il aimât le vin, il y avoit presque renoncé; sa santé l'ayant réduit à la plus rigoureuse sobriété. Il dormoit peu et d'un sommeil inquiet. Souvent, pendant la nuit, il concevoit les plus grands projets, qu'il exécutoit dans la suite.

« Quoiqu'il eût donné des preuves de courage dans les campagnes, qu'il avoit faites en Flandre et dans celle de Stralsund, il n'aimoit pas la guerre.

« On ne voyoit, ni dans sa personne, ni dans son train, rien de fastueux; et si on ne l'avoit pas connu, on n'auroit pas dit qu'il fût roi. Sa manière d'agir étoit assez vulgaire; et il vivoit familièrement avec ceux, qu'il connoissoit et qu'il estimoit. Cependant, il ne falloit pas toujours s'y fier : ses caresses ne

et par le service, étoient à la tête de tous les corps; et ceux-là affermissoient la subordination par leur exemple et par leur sévérité.

partoient pas de son cœur : car, il savoit, dans le besoin, parler autrement qu'il ne pensoit.

« Il n'aimoit pas le luxe dans ses habits. Il portoit toujours l'uniforme de son régiment, qui serroit bien au corps, avec une grande épée, pendante à la hauteur de la hanche, et telle qu'il vouloit que les officiers de ses troupes la portassent.

« Il avoit l'esprit excellent; et il étoit très-habile dans l'art de régner, pour ce qui regardoit l'intérieur de ses états : mais il n'étoit pas uniforme dans ses vues politiques. Il passoit volontiers d'une extrémité à l'autre. Réservé à l'excès pour l'ordinaire, et d'une ingénuité sans bornes dans quelques rencontres.

« Ces disparates se rencontroient dans ses vertus et dans ses vices. Il fut meilleur fils, qu'il ne fut bon père et bon mari. Il aimoit ses enfans et sa femme; et il les traitoit rudement.

« Dès son bas âge, il eut un goût décidé pour les troupes et une grande aversion pour les lettres. Il porta cette aversion si loin, que, lorsqu'il fut parvenu au trône, il eût voulu, que tout le monde eût pris le parti des armes et que personne ne se fût adonné à l'étude : de là vint, qu'il n'eut aucun soin de l'éducation de ses fils.

« Il maria ses filles d'une manière, qui fit voir, qu'il ne se soucioit pas de leur bonheur.

« L'étroite amitié, dans laquelle il vécut avec Auguste, roi de Pologne, ne le mena à rien; et son alliance avec l'empereur, fondée sur la haine, qu'il portoit encore plus aux Français qu'à la France, ne lui fut, ni utile, ni glorieuse : il le comprit lorsqu'il n'en étoit plus temps.

Lorsqu'on introduisit les nouveaux exercices, les officiers ignoroient la méthode facile, qu'on a trouvée depuis, de les instruire; et ce n'étoit qu'à coups de bâtons qu'ils y parvenoient. L'ouvrage étoit long et difficile.

« Il leva dans ses États bien plus d'argent, que n'avoient fait ses prédécesseurs; et cela, pour entretenir une grande armée, et pour amasser des trésors, qu'il enterroit.

« Les dépenses pour sa personne furent toujours très-petites; et celles, qu'il fit pour l'entretien de sa maison, furent aussi très-bornées. On en peut dire autant de ses ambassades.

« Il n'étoit cependant point avare. Il donnoit souvent, donnoit volontiers, donnoit de bonne grace, et oublioit, qu'il avoit donné. Il payoit exactement ses troupes, ses domestiques, et tous ceux, qui travailloient pour lui. Il n'étoit pas fâché, qu'on fît bien ses affaires à son service, pourvu qu'on ne cherchât pas à le tromper, et ses Etats, quoique vexés, ne laissoient pas que d'être riches.

« Non-seulement il les conserva; mais il les agrandit par la conquête de Stetin, et par les diverses acquisitions, qu'il fit. Il ne lui eut peut-être pas été impossible d'y ajouter la Prusse polonaise, si, après le décès du roi Auguste, il eût voulu se mêler des affaires de Pologne: mais aimant la paix, il ne vouloit rien hasarder.

« Il étoit sujet à des inégalités d'humeur, de sorte qu'il étoit souvent le plus dur et quelquefois le meilleur des maîtres. La religion même se ressentoit de ses inégalités: il n'étoit ferme, que dans sa haine contre les catholiques, qu'il ne persécuta cependant point.

On purgea, dans chaque régiment, le corps des officiers, de ces gens, dont la conduite ou la naissance ne répondoit point au métier de gens d'honneur, qu'ils doivent faire; et dans la suite, la délicatesse des officiers ne souffrit, parmi leurs compagnons que des gens sans reproche.

Le Roi abolit les manteaux et raccourcit l'habillement dans l'infanterie; et pour la rendre plus légère dans sa marche, il affecta à chaque compagnie deux chevaux de bât, pour porter en campagne les tentes et les couvertures des soldats.

« Il ne croyoit pas au vieux testament; et il auroit souffert le martyre pour le nouveau. Sa prévention fut telle, qu'il fit défendre à Cochius, son chapelain, de citer le premier dans ses sermons.

« Frédéric-Guillaume Ier. avoit la conception aisée, l'imagination forte et une mémoire admirable. Il entroit, par lui-même, dans la discussion d'une infinité d'affaires. Tout ce qui appartenoit au gouvernement devoit passer sous ses yeux et par ses mains. Ses ministres n'osoient appliquer sa signature à aucun acte : il signoit lui-même, sans s'en rapporter à eux, quelque confiance qu'il eût en leur discrétion et leur probité Les ordres, qu'il adressoit à ses officiers, tant civils que militaires, alloient quelquefois à plusieurs centaines dans un jour.

« La sévérité, dont il ne se relâcha jamais, fit, qu'à sa mort ses sujets ne le regrettèrent point : mais s'il n'emporta point leur amour, il emporta du moins leur admiration. » (*Note de l'éditeur.*)

La cavalerie ne savoit ni manœuvrer, ni combattre. Il ne se faisoit aucune revue, où, par maladresse, il ne tombât quelque cavalier par terre. Ils n'étoient pas maîtres de leurs chevaux. Les officiers n'avoient aucune notion du service, nulle idée de la guerre, aucune connoissance du terrain, ni théorie, ni pratique des évolutions, que doit faire la cavalerie, un jour de combat.

Une longue paix avoit abâtardi le service. Toutes les spéculations s'étoient tournées sur les choses, qui ne donnent que dans la vue. Le soldat vernissoit son fusil et sa fourniture, le cavalier, sa bride, sa selle et même ses bottes. Les crins des chevaux étoient tressés avec des rubans; et à la fin, la propreté, qui de soi-même est utile, dégénéra en abus ridicule. Si la paix avoit duré au-delà de l'année 1740, il est à croire, qu'on en seroit venu au fard et aux mouches. Mais ce qui étoit encore plus déplorable, c'est que les grandes parties de la guerre étoient tout-à-fait négligées, et que notre génie se rétrécissoit de jour en jour davantage par les petits détails.

Malgré tous ces abus, l'infanterie étoit bonne : il y régnoit une discipline sévère et un grand ordre. Mais la cavalerie étoit entièrement négligée. Les officiers d'infanterie s'appliquèrent beaucoup à leur métier. Ceux de cavalerie, répandus presque tous dans les petites villes, avoient moins d'intelligence et de

vivacité, que les autres. Parmi les généraux il y avoit plus de braves gens, que de gens de tête. Le prince d'Anhalt étoit seul capable de commander une armée.

Tels furent les progrès de la milice prussienne jusqu'à la mort de Frédéric-Guillaume I. On pourroit appliquer à cette milice ce que Vegece dit de celle des Romains : *leur discipline les fit triompher des ruses des Grecs, de la force des Germains, de la grande taille des Gaulois*, et *de toutes les nations de la terre.*

Le 31 mai 1740, l'armée prussienne se trouva forte de soixante-douze mille combattans.

La reine Sophie-Dorothée ; et la princesse Frédéricque-Sophie-Wilhelmine.

Les vertus et les grandes qualités de cette princesse faisoient l'admiration de ceux, qui avoient le bonheur de l'approcher. Sa mort n'occasionna point un deuil de cérémonie, mais fut une calamité publique. Les grands regrettèrent son abord facile et gracieux ; les petits, sa débonnaireté ; les pauvres, leur refuge ; les malheureux, leur ressource ; les gens de lettres, leur protectrice ; et tous ceux de sa famille, qui avoient l'honneur de lui appartenir de plus près, croyoient avoir perdu une partie d'eux-mêmes, et se sentoient plus frappés, qu'elle, du coup, qui venoit de l'emporter.

Supplément par M. de Pœllnitz.

FREDERICQUE-SOPHIE-GUILLAUME.

La princesse Frédéricque-Sophie Wilhelmine naquit à Berlin en 1709. Elle eut pour parrains les rois de Danemarck, de Pologne et de Prusse, qui assistèrent à son baptême.

Si les prédictions, qui se firent à sa naissance, s'étoient accomplies, elle auroit été la plus grande reine du monde. Les poëtes s'évertuèrent à lui promettre autant de couronnes, qu'il y avoit eu de rois à son baptême. On poussa l'adulation jusqu'à l'idolâtrie.

Un nommé Meisebouch, gentilhomme du pays de Hesse, présenta des vers au roi ; et dans ces vers, il compara la princesse nouvellement née à l'Enfant-Jésus, et les rois, qui avoient assisté à son baptême, aux rois-mages.

« Quelque extravagante que fût cette comparaison, dit M. de Pœllnitz, elle valut mille ducats de gratification à l'auteur. »

Mademoiselle de Wagnitz, fille d'honneur de la Reine ; et sa mère.

Mademoiselle de Wagnitz, l'une des filles d'honneur de la reine, étoit pour la figure ce qu'il y avoit de plus parfait à la Cour : mais son esprit ne répondoit pas à sa beauté. Cependant, elle étoit assez co-

quette, pour ne rebuter personne, assez magnifique, pour vouloir égaler et surpasser même celles qui l'étoient le plus, mais trop mal avec la fortune, pour pouvoir en soutenir la dépense.

Elle avoit le malheur d'être dirigée par une mère d'un caractère peu estimable, que le hasard avoit tirée de la campagne, pour la placer gouvernante chez la margrave Albert; mais qui, étant née avec un esprit d'intrigue et un grand fond de coquetterie, avoit adopté, en peu de temps, tout le manége de la Cour, où elle réussissoit d'autant mieux, que, conservant des manières simples et affectant un air de bonne foi et de dévotion, on lui croyoit une probité, qu'elle n'avoit pas. L'intérêt la dominoit; et ne pouvant plus tirer parti de ses appas, elle mit en vente ceux de sa fille.

Il se trouva nombre d'aspirans et d'enchérisseurs. M. de Creutz, ministre d'Etat et directeur des finances, se mit sur les rangs, et par son opulence, écarta pour quelque temps les autres.

Son intention étoit de faire prendre au Roi du goût pour cette fille, afin de contre-balancer le pouvoir du prince d'Ahnalt et de M. de Grumbkow, qui n'étoient pas de ses amis : mais soit dégoût naturel pour un attachement déréglé, soit principe de religion, il n'aima jamais que la Reine et ne sut point gré à Creutz de vouloir lui donner une maîtresse.

D'ailleurs, le prince d'Anhalt et M. de Grumbkow lui dirent tant de mal de mademoiselle de Wagnitz, qu'il la prit en horreur, et qu'il pria la Reine de la chasser. La Reine, qui aimoit la mère et la fille, parce qu'elles avoient l'art de l'amuser, ce qui n'est pas toujours un mérite peu distingué auprès des grands, tâcha de justifier celle-ci, et pria le Roi de lui accorder trois mois, pour qu'elle pût la disposer à changer de conduite ou l'éloigner sans éclat. Le Roi eut de la peine à accorder ce délai : mais la Reine le sollicita tant, qu'enfin il se rendit.

La Reine n'eût rien de plus pressé, que de faire venir mademoiselle de Wagnitz. Elle l'informa de la volonté du Roi ; des tentatives, qu'elle avoit faites pour la garder ; et que, si elle accouchoit d'un prince, elle demanderoit au Roi la permission de le conserver.

Mademoiselle Wagnitz, au lieu de remercier la Reine, s'emporta contre elle, jusqu'à la maudire, elle et l'enfant qu'elle portoit : elle ajouta, que ce n'étoit pas le Roi, qui vouloit qu'elle quittât la Cour, mais madame de Blaspiel ; que cependant elle avoit assez d'amis, pour ne craindre, ni la Reine, ni sa favorite ; qu'elle sauroit se maintenir, et qu'avant que de lui faire quitter la place, elle feroit chasser son ennemie.

La Reine lui ordonna de sortir de sa présence : mais elle eut la bonté de la conserver encore, espé-

rant toujours de la faire changer de sentimens et de conduite.

Dès le lendemain, on trouva à plusieurs portes du château, des affiches insolentes contre le Roi et la Reine. M. de Grumbkow ne manqua pas d'en accuser M. de Creutz et mademoiselle de Wagnitz. La colère du Roi ne tomba que sur cette fille; et lorsque la cérémonie du mariage du prince de Wartemberg dût se faire à la Cour, la Reine, ayant été informée que mademoiselle de Wagnitz se disposoit à y paroître avec éclat, lui fit conseiller de sa part de ne pas se montrer devant le Roi. La réponse de cette fille fut, qu'elle n'avoit rien à craindre, puisqu'elle étoit innocente, et que, sa conscience ne lui reprochant rien, elle paroîtroit, quoi qu'il en arrivât.

Elle se présenta, en effet, plus brillante et plus parée, qu'aucune autre dame de la Cour. Dès que le Roi l'aperçut, son visage s'enflamma de colère. Il appelle M. de Brand, chambellan, et, depuis, grand-maître de la Reine, et lui ordonna de dire à la Wagnitz de sortir sur-le-champ, et de quitter le château à l'heure même, ou qu'il la feroit emmener par de bas-officiers et jeter ses meubles par les fenêtres.

M. de Brand adoucit le plus qu'il put la commission, dont il étoit chargé: mais voyant, que mademoiselle de Wagnitz s'obstinoit à demeurer, il lui dit de quoi elle étoit menacée: elle prit enfin le parti d'obéir.

M. de Creutz, au désespoir de cette aventure, sollicita son retour. Il employa tous ses amis. Mais le Roi répondit, que, si on lui parloit encore de cette fille, il la feroit enfermer dans une maison de correction, d'où elle ne sortiroit jamais. Cette réponse mit fin aux sollicitations.

CHAPITRE VIII.

Anecdotes sur Frédéric-Guillaume Ier, ses ministres et ses généraux.

Supplément par M. de Pœllnitz.

ANECDOTES SUR FRÉDERIC-GUILLAUME Ier.

La première opération de Frédéric-Guillaume I, dès le jour même de la mort de son père, fut de biffer entièrement la liste de toutes les charges de sa cour, et de déclarer, qu'il les éteignoit.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son prédécesseur, il s'occupa de l'arrangement des finances: aucun prince n'en comprenoit mieux tous les avantages.

Le feu roi avoit laissé de grandes richesses, tant en espèces qu'en vaisselles d'or et d'argent, en pierreries et en meubles précieux. Frédéric-Guillaume vendit une grande partie de ses effets. L'écurie, l'une des plus belles et des mieux fournies de l'Europe, ne fut point épargnée; tout fut vendu.

Ces ventes produisirent de très-fortes sommes, qui firent les premiers fonds du trésor, que Frédéric-Guillaume amassa depuis.

De toutes les grandes charges, il n'y eut de con-

servée que celle de grand-maréchal. Mais ce fut avec si peu de considération que d'agrémens. La plupart des chambellans et des gentilshommes de la chambre endossèrent la cuirasse. Les cent Suisses de la garde furent congédiés; et les Gardes-du-Corps l'auroient été de même sans les égards que le Roi avoit pour M. de Tettau leur chef. Dès que celui-ci fut mort, il les incorpora dans les gendarmes, qu'il porta à cinq escadrons.

Il retrancha ou supprima les pensions; et voulant gouverner par lui-même, il abolit le conseil.

Le principal objet de ses vues étoit l'agrandissement de sa maison et l'avantage de ses peuples. Il augmenta considérablement son armée, et forma le régiment si connu dans le monde sous le nom de *Grands Grenadiers*.

Il tira pour cet effet les plus beaux et les plus grands hommes de ces troupes. Il en fit venir des pays les plus éloignés, et y employa de si grosses sommes d'argent, que la postérité aura peine à le croire.

Il avoit commencé de former ce corps, du vivant de son père, et ne le composa d'abord que de quelques compagnies, qu'il tenoit en secret à Weusterhausen. Quand il fut parvenu à la couronne, il en forma trois bataillons. Jamais troupe n'a été mieux disciplinée. Beaucoup d'officiers de ce corps ont fait des fortunes; et un grand nombre de soldats, après

avoir reçu plusieurs milliers d'écus d'engagement, avoient encore un ou deux florins de paye par jour. Le Roi leur donnoit des maisons, des biens fonds en terres, et des canonicats, qu'ils vendoient. Plusieurs trafiquoient en toutes sortes de marchandises : c'étoient enfin les soldats les mieux tenus et les plus heureux de la terre.

En 1716, le czar Pierre I promit au Roi de recruter, tous les ans, le régiment de grands grenadiers de cent hommes d'une taille extraordinaire ; et environ six mois après, on en vit arriver cent cinquante à Potzdam.

L'impératrice Catherine, qui succéda au Czar, continua dans la suite elle-même d'en envoyer ; et elle y trouva cet avantage, que le Roi lui renvoya, de temps en temps, de bas-officiers et des soldats, qui, après avoir passé quelques années à son service, étoient en état d'instruire les soldats de leur nation.

En 1718, il partit pour la Prusse, où sa présence étoit nécessaire. Il y avoit dans le royaume des provinces entières, dénuées d'habitans. La peste et la famine y avoient fait de terribles ravages. On y comptoit plus de cent mille arpens de terre inculte.

Le Roi continua de rétablir les choses sur le pied, où elles avoient été. Il fit arpenter tout le royaume, et en fit dresser des cartes. Il fit bâtir de nouveaux villa-

ges, fonda de nouvelles villes, et assigna des fonds, pour faire venir de Souabe, de Franconie, de Wettéravie et de la Basse-Saxe des habitans, qui repeuplassent le pays.

Il établit deux chambres de domaines, l'une à Kœnisberg et l'autre à Gunebinnem, ville qu'il avoit nouvellement fondée et dont il avoit fait la capitale de la Lithuanie prussienne.

Sa Majesté, pour ne pas décourager ses anciens sujets par tous les privilèges, qu'elle accordoit aux nouveaux, diminua les arrérages des contributions, dont les familles aisées, à proportion de leurs revenus, lui étoient redevables; et quant aux pauvres, elle leur remit entièrement les mêmes arrérages, en leur accordant encore quelques années de franchise pour l'avenir.

En 1722, le Roi, mécontent des Berlinois, qui n'avoit pas voulu recevoir son régiment des grands Grenadiers en garnison, résolut d'établir sa demeure à Potzdam, qui étoit alors un simple bourg, où l'Electeur Frédéric-Guillaume avoit fait bâtir une maison à la hollandaise, qu'il avoit accompagnée de jardins. Ce prince y avoit passé les dernières années de sa vie, et y étoit mort.

Son fils, Frédéric I, avoit embelli ce séjour. Mais la mort ne lui ayant pas permis d'achever son ouvrage, Frédéric-Guillaume I donna une forme nou-

velle à tout ce que son aïeul et son père avoient fait.

Il fit ruiner les jardins, et en fit une place d'armes, pour exercer les soldats. La maison fut changée. Les beaux meubles, qui y étoient, furent vendus, et remplacés par de mauvaises tables et des chaises de bois.

En échange de cette destruction, il fit bâtir un grand nombre de casernes, de maisons et plusieurs édifices publics. La nouvelle ville fut baignée par un canal, à la manière de Hollande, avec des quais des deux côtés. Les rues furent tirées au cordeau. Des endroits marécageux, qui se trouvoient dans la nouvelle enceinte, furent desséchés. On en fit des places, plantées d'arbres et environnées de maisons d'égale hauteur.

Il fit élever des églises, et fonda une maison d'orpheline, pour loger trois mille enfans de soldats. Il dicta lui-même les règlemens, qu'il vouloit qu'on y observât, et dans lesquels on retrouve cet esprit d'ordre et de discipline, qu'il répandoit partout. Les enfans y sont instruits, durant leur bas-âge, dans la religion. On leur enseigne à lire, à écrire et à chiffrer; et lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de raison, on leur fait apprendre la profession, pour laquelle ils ont le plus de penchant.

En 1723, le Roi combina le collège du commissariat général avec celui des finances; et ce nouveau

collége fut nommé le *Directoire général*. Il fut mis sous la direction de quatre chefs, tous ministres d'Etat, MM. de Grumbkow, de Gœrne, de Creutz et de Katsch. Le Roi voulut être président de ce collége. C'étoit proprement le conseil privé, qui décidoit des affaires de l'intérieur de l'Etat.

Sa Majesté régla elle-même, de quelle manière les affaires devoient y être traitées. Elle assista à la première séance : mais dans la suite, le collége lui faisoit, journellement par écrit, le rapport de ce qui y étoit traité ; et Sa Majesté approuvoit ou rejetoit ce qui s'y étoit fait.

La naissance de la princesse Amélie, depuis abbesse de Quedlinbourg, donna lieu à une scène, entre leurs Majestés, qui mérite d'être racontée, parce qu'elle peint le caractère de Frédéric-Guillaume et de celui de son épouse. La Reine ignoroit qu'elle fût enceinte. Il y avoit sept mois qu'elle s'apercevoit d'une augmentation de taille : mais n'ayant aucun indice de grossesse, et jouissant d'ailleurs d'une parfaite santé, elle n'avoit pas eu le moindre soupçon, qu'elle fût enceinte. Son accouchement fit éprouver au Roi une joie extrême. : mais ayant été voir le roi d'Angleterre à Gœhr, tous ceux, qui avoient vu depuis peu la Reine à Berlin, témoignèrent ne pouvoir croire, qu'elle fût accouchée.

L'étonnement, qui parut sur tous les visages, fit

sur Frédéric-Guillaume une impression, qui ne fut point avantageuse à la Reine, de manière qu'il revint à Berlin de très-mauvaise humeur. Il avoit coutume, au retour de ses voyages, d'aller d'abord chez la Reine : il ne le fit pas dans celui-ci. Il n'envoya pas même demander de ses nouvelles, et alla se renfermer dans son appartement, où, quelque temps après, il fit venir ses enfans, qu'il caressa beaucoup, mais auxquels il ne dit pas un mot de leur mère.

En allant souper, il passa avec eux par la chambre de la Reine, qui étoit dans son lit, n'étant pas encore relevée de ses couches. Comme les rideaux étoient fermés, il ne la vit point; et il passa, sans rien dire. La Reine, qui ne comprenoit rien à cette façon d'agir, l'appela, lorsqu'il retournoit à son appartement; et lui fit des reproches obligeans sur l'indifférence, qu'il lui témoignoit. Il lui répondit d'une manière très-dure, en se répandant en reproches.

La Reine, dont la conduite n'avoit jamais pu être soupçonnée, répliqua avec cette assurance, que la seule innocence inspire. Le Roi n'en fut que plus irrité : il la menaça de la répudier et de la faire enfermer; et sur ce qu'elle lui dit, que ses menaces l'affectoient peu, et que son innocence la rassuroit contre tout ce qu'il pouvoit faire, il s'emporta tellement, qu'il fut sur le point de la frapper.

Madame de Kamecke, gouvernante de la Reine,

qui se tenoit auprès du lit, para le coup, en lui retenant le bras, et ne put s'empêcher de lui dire, que, s'il n'étoit venu que pour donner la mort à la Reine, il auroit mieux fait de demeurer chez lui. Etonné qu'on osât lui parler de la sorte, il se retira, en disant, qu'on ne tarderoit pas à entendre parler de lui.

Le lendemain, il fit venir, dans sa chambre, madame de Kamecke, Stahl, son premier médecin, et Holtzendorff, chirurgien-major de son régiment, qui, tous les trois, depuis long-temps, voyoient journellement la Reine. Il leur fit faire serment, qu'ils diroient la vérité sur toutes les questions qu'il leur feroit.

Il demanda ensuite à Stahl et à Holtzendorff, si une femme pouvoit être enceinte neuf mois, sans qu'elle en eût connoissance. Ils répondirent, que cela n'étoit pas sans exemple, et ajoutèrent, que la Reine étoit dans ce cas; puisqu'eux, qui avoient l'honneur de la voir journellement, n'avoient pas remarqué le moindre indice de grossesse.

Le roi demanda à madame de Kamecke, si elle pensoit comme ces deux hommes. *Oui*, répondit cette dame, *je pense comme eux; et tous les honnêtes gens, qui connoissent la Reine, ne pensent pas autrement.* Le roi répliqua, qu'elle avoit apparemment servi de complaisante à la Reine.

Madame de Kamecke, ne se possédant plus et oubliant ce qu'elle devoit au roi, lui dit, *que, s'il*

n'étoit pas son roi, elle l'étrangleroit. Le Roi, malgré sa colère, se mit à rire et se contenta de la traiter de folle. *Oh! pour cela*, répondit madame de Kamecke, *à la bonne heure : mais convenez aussi, que vous ne rendez pas justice à la Reine, et que vous ne méritez pas une telle femme.*

Quoique ce discours fût peu respectueux, il fit effet sur l'esprit du roi. *Vous avez raison*, répliqua-t'il; *j'ai fait tort à ma femme et je vais lui en demander pardon.* Il le fit; et la Reine, qui étoit accoutumée à ses vivacités, n'eut pas de peine à consentir à un raccommodement.

De toutes les vues de Frédéric-Guillaume, il n'y en avoit aucune, qui l'intéressât plus que de remplir son trésor et d'avoir des hommes de riche taille. Ainsi, tandis que ses ministres, secondant son économie, mettoient tout en usage, pour augmenter ses revenus, il n'y avoit point de ressort, que ses officiers ne fissent jouer en même temps, pour lui procurer de grands hommes. Ils alloient en chercher dans les coins les plus reculés de l'Europe, et employoient toutes sortes de stratagêmes, pour faire tomber dans leurs filets ce qu'il y avoit, en Allemagne, de jeunes gens d'une grandeur extraordinaire : ils enlevoient ce qu'ils pouvoient et souvent ne distinguoient, ni rang, ni naissance.

LE MARECHAL DE GRUMBKOW.

M. de Grumbkow avoit plu au Roi par son esprit enjoué et satirique; et comme il l'avoit vu à l'armée en Flandres dans la familiarité de mylord Marlborough et du Prince Eugène, il avoit conçu une très-haute idée de son mérite et de sa capacité dans les affaires.

Le jugement de Frédéric-Guillaume I[er]. n'étoit pas fondé sur la seule prévention. M. de Grumbkow étoit capable de concevoir les desseins les plus vastes : mais son penchant au plaisir et sa légèreté naturelle ne lui permettoient pas de les exécuter : son esprit étoit plus fait pour la société, qu'il n'étoit propre au travail.

Quoiqu'il soit parvenu au grade de feld-maréchal, la guerre n'étoit point son fait. Ceux, qui avoient servi avec lui, ne le mettoient pas au nombre des héros.

Ambitieux à l'excès et très-prévenu en sa faveur, il rapportoit tout à lui-même et vouloit dominer sur ses égaux et sur le Roi même. Ce prince lui laissa prendre sur son esprit plus d'ascendant, qu'il n'en avoit jamais accordé à personne. Il le combla d'honneurs et de bienfaits.

Mais ce ministre se montra très-ingrat envers son maître. Il parloit de lui dans des termes si peu mesurés. qu'on étoit tenté de croire, que ce qu'il en disoit étoit pour faire parler les autres.

Une conduite si imprudente le fit déchoir de sa faveur, et lui attira des chagrins, qu'il n'eut pas la force de supporter.

Ce ministre fut accusé d'infidélité : il est certain néanmoins, qu'il laissa peu de biens ; et sa succession eût dû être plus considérable, à cause des pensions et des bienfaits, qu'il avoit reçus du Roi. Mais une accusation plus juste ou moins contestable, est celle d'avoir toujours été peu affectionné au roi, de haïr la Reine et d'être très-peu favorable au prince royal.

Il avoit eu la vanité de croire, que le Roi ne pouvoit se passer de lui ; et il ne pardonnoit pas à Sa Majesté de lui avoir souvent prouvé le contraire. Il redoutoit le génie du Prince royal, et faisoit agir ses créatures, pour entretenir la zizanie entre le père et le fils.

M. DE CREUTZ.

M. de Creutz avoit débuté par être auditeur du régiment du Prince royal. Il étoit secrétaire privé de ce Prince, lorsqu'il fut élevé au ministère. Le roi l'anoblit : mais son élévation ne lui fit pas perdre l'air bourgeois.

Personne n'avoit plus de hauteur dans l'esprit. Ses manières étoient civiles ou brusques, selon les personnes, les circonstances, ou l'humeur, dans laquelle il se trouvoit. Il fut toujours l'ennemi de l'ancienne no-

blesse : il l'écarta des affaires ; et il ne tint pas à lui, qu'elle ne fût réduite à la condition des roturiers.

Il fut de tous les ministres celui, qui seconda le plus l'esprit d'économie du roi. Il s'enrichit, et se soucioit peu du bonheur ou du malheur des autres.

M. DE KRAUT.

M. de Kraut avoit été marchand à Berlin, où il vendoit à l'aune. Ensuite il s'étoit fait banquier. La fortune lui avoit été favorable : il étoit devenu riche en peu de temps ; de sorte qu'il avoit souvent fait des avances à Frédéric Ier.

Cela lui valut la charge de trésorier-général de la guerre. Il eut le paiement des troupes en Italie et en Flandre, et le maniement des subsides, que l'Angleterre et la Hollande fournissoient. Il fit des profits immenses. Lorsqu'il se vit dans l'opulence, il se fit anobli.

Il n'avoit qu'un fils unique, qu'il éleva en seigneur et qu'il mit ensuite au service. Ce fils s'amouracha d'une Flamande de bas étage, et l'épousa contre le gré de son père, qui ne voulut jamais reconnoître, ni sa bru, ni ses enfans. Son fils étant mort, il fit tant de largesses à ceux, qui avoient le plus d'accès auprès du roi, qu'il obtint, que ces mêmes enfans fussent déclarés bâtards. Il donna une somme de cinquante mille écus à la mère, et parvint par-là à être le dernier noble de la lignée, comme il en étoit le premier.

Le roi, en le nommant ministre, lui conféra le département du commerce et des manufactures, particulièrement des draperies, que sa Majesté avoit plus à cœur que toute autre chose. Kraut répondit aux intentions du roi. Il porta les draps à un tel degré de perfection, qu'ils surpassèrent peut-être ceux de Hollande.

Ce ministre passoit pour judicieux. Il étoit parfaitement instruit de l'intérieur de l'Etat : mais il se soucioit peu d'en procurer le soulagement. Il ne se soutenoit, qu'en déférant à tout ce que le Roi vouloit. Il étoit naturellement brusque et dur ; il aimoit le vin et la grisette. Sur la fin de sa vie, il devint si avare, qu'appréhendant de manger, il se refusoit les besoins les plus nécessaires de la vie. Il craignoit continuellement d'être volé, ne perdoit pas de vue son coffre-fort : toutes les portes et les fenêtres de sa maison étoient grillées et verrouillées. Jamais guichet de prison ne fut mieux barricadé, que ne l'étoit son appartement.

On l'accusa de malversation : il fut recherché ; et il auroit eu bien de la peine à se tirer d'affaire, s'il ne se fût avisé de contrefaire le fou. Après sa mort, le roi s'empara d'une partie de son héritage et laissa le reste à ses neveux.

LE PRINCE D'ANHALT-DESSAU.

Quoique le prince d'Anhalt-Dessau ne fut pas mi-

nistre, il eut, au commencement du règne de Frédéric-Guillaume Ier. une grande influence dans les affaires.

Il étoit d'une taille avantageuse. Son air, sa physionomie, son habillement, tout annonçoit en lui l'homme singulier. Il étoit diligent, laborieux, infatigable; supportoit également le froid et le chaud, la disette et l'abondance; sévère dans la discipline militaire, mais aimant les soldats, les récompensant, et quelquefois même se familiarisant avec eux.

Sa princesse fut très-irrégulière; et la débauche fut long-temps l'ame de ses plaisirs, comme la cruauté, le terme de ses actions. Eloigné du faste et de la contrainte, où vivent les grands, il étoit, dans son particulier, d'une manière peu décente. Sa vie, en général, convenoit très-peu à sa dignité.

Jaloux du pouvoir arbitraire, il eût voulu rendre l'univers esclave et lui seul dominer. Bizarre dans ses goûts, il avoit une si forte aversion ou tant de mépris pour les sciences et les gens de lettres, qu'il ne vouloit pas que ses fils eussent des maîtres.

LE COMTE DE FINCK ET DEPUIS FINCKENSTEIN.

Lorsque le comte Alexandre de Dohna, gouverneur du prince royal, fut renvoyé dans ses terres en Prusse, Frédéric Ier. conféra sa place à M. de Finck, que l'Empereur fit depuis comte de Finckenstein et

qui est mort feld-maréchal. Il fit les fonctions de gouverneur, sans en avoir le titre.

Il n'étoit pas moins ambitieux, que son prédécesseur : mais il étoit plus dissimulé, plus modéré dans ses prétentions, employant plus de ruses et de finesses, pour parvenir à ses fins. Quoiqu'il ne fût pas un aigle, il avoit cet esprit d'intrigue et de souplesse, qui est si nécessaire à la cour.

Son air et sa physionomie, joints au ton et à la manière, dont il disoit les choses, imposoient à ceux, qui ne le connoissoient pas, et leur faisoient supposer en lui beaucoup plus d'esprit et de connoissances, qu'ils ne lui en trouvoient dans la suite.

Frédéric-Guillaume Ier. le nomma en 1718 l'un des gouverneurs du prince royal; et ce fut la Reine, qui le choisit. Ses bonnes mœurs et sa candeur justifioient le choix de cette princesse : mais sa froideur personnelle le rendoit peu propre à s'attirer la confiance d'un jeune prince vif et pénétrant, dont les connoissances précoces demandoient un gouverneur d'un génie au-dessus du vulgaire.

M. DE KALCKSTEIN.

M. de Kalckstein fut nommé en 1718 sous-gouverneur du prince royal; et ce fut le prince d'Anhalt, qui le recommanda. Il l'avoit connu en Italie dans les troupes de Hesse, d'où il avoit passé au service du

Roi Frédéric Ier. Il n'étoit alors que lieutenant-colonel. Dans la suite, il fut élevé au grade de feld-maréchal.

A une naissance illustre, il joignoit de grands biens, des emplois considérables, et des qualités, qui le faisoient estimer du public. On lui reprochoit une trop grande économie : mais il est certain, qu'il n'employa jamais que des voies permises, pour s'enrichir. Il ne demanda jamais rien à son maître; et dans la guerre de Bohême et de Silésie, on lui vit refuser ce que les contrées, où il commandoit, lui offroient gratuitement.

C'est cet esprit d'épargne, que le prince d'Anhalt fit valoir auprès du Roi, et que sa Majesté desiroit, qu'on inspirât au prince royal. Mais ce qui servit encore à déterminer le Roi en sa faveur, étoit l'exactitude, qu'il avoit pour les petits détails militaires, qui faisoient alors une partie essentielle du service.

La régularité de ses mœurs et un certain air de souplesse et de modestie, que les princes aiment toujours dans ceux, qui les approchent, achevèrent de le mettre bien dans l'esprit de Frédéric-Guillaume.

M. DUHAN DE JAUDUN.

M. Duhan de Jaudun, quoique françois, fut nommé précepteur du prince royal. Il avoit été gouverneur du comte de Dohna, qui a été connu comme

grand maitre de la maison de la Reine, et qui est mort en 1757. On croyoit Duhan gentil-homme, et s'il ne l'étoit pas, il méritoit de l'être.

Ses mœurs étoient irréprochables; et quoiqu'il ne fut pas un savant du premier ordre, il avoit assez de connoissances en belles lettres, pour cultiver dans son élève le goût naturel, que ce prince avoit pour les sciences.

Les instructions du précepteur portoient, que le prince royal apprendroit l'histoire moderne et la géographie, mais rien de plus. Le Roi vouloit, que son fils s'appliquât uniquement au militaire, à la régie des finances et à l'économie des domaines. Duhan ne se borna pas strictement aux devoirs, que lui imposoient ses instructions; et le génie du prince n'étoit pas tel, qu'on pût l'enchaîner.

MM. DE ROCHOW ET DE KAISERLING.

Le Roi, n'étant pas satisfait des gouverneurs du prince royal, parce que, selon lui, ils n'inspiroient pas des sentimens assez militaires à leur élève, voulut demeurer seul chargé de former ce jeune prince. Mais en les renvoyant, il plaça auprès de lui Rochow, colonel de cavalerie, et Kaiserling, gentilhomme Courlandois.

Rochow avoit des mœurs. Il étoit universellement reconnu pour honnête homme. Il avoit une politesse

gênée, une façon mystérieuse de s'exprimer : il sembloit, qu'il n'étoit jamais assuré de ce qu'il disoit, ni de ce qu'il faisoit.

Kaiserling étoit plus vif, plus turbulent qu'un gascon. Il avoit une volubilité de langue, qui étonnoit. Il parloit allemand, françois, italien, latin, polonois, hollandois; et souvent il parloit toutes ces langues dans une même conversation; de sorte qu'il eut été nécessaire à ceux, qui étoient moins savans que lui, d'être munis d'un interprête. Sa mémoire lui tenoit lieu d'esprit. Il se piquoit de tout mieux faire qu'un autre. A l'entendre, il n'ignoroit rien; et cependant il étoit superficiel en tout.

Malgré ces défauts, il avoit des qualités estimables. Rien ne surpassoit la bonté de son cœur. Il poussoit cette vertu si loin, qu'il étoit l'ami de tout le monde; ce qui étoit cause, qu'on ne faisoit pas grand cas de son amitié. L'honneur et la candeur guidoient toutes ses actions.

Quelques discours libres lui avoient attiré l'inimitié des dévots, qui l'accusoient de n'avoir pas de religion. Mais s'il est vrai, qu'il n'avoit pas la foi d'un chrétien, il est certain du moins, qu'il en pratiquoit la morale, de manière que, quand il est mort, il fut universellement regretté.

Le prince royal conçut pour lui une grande amitié; et il la lui continua sur le trône.

M. KATT.

Kaiserling et Katt étoient les deux favoris du prince royal, qui le consoloient de tous les chagrins, que lui faisoit essuyer son père. Ce dernier étoit officier dans les gendarmes; il avoit plu au prince, quoiqu'il fût d'une figure peu prévenante et d'un mérite fort ordinaire.

Il étoit d'une taille au-dessous de la médiocre, fort marqué de petite vérole et basané, avec des sourcils épais, qui lui donnoient une physionomie funeste. Il avoit de l'esprit, mais encore plus de présomption, avec peu de jugement. Aussi ambitieux que prévenu pour lui-même, il prétendoit à tout.

La faveur du prince acheva de lui tourner la tête. Il se conduisit avec lui comme un amant indiscret avec sa maîtresse : il montroit partout ses lettres, l'élevoit jusqu'aux nues et frondoit tout ce que le Roi faisoit; promettant à tous ceux, qui vouloient l'entendre, que le prince feroit la fortune de tout le monde, et excitant chacun à abandonner le père, pour s'attacher au fils.

Ses mœurs n'étoient pas plus réglées que son esprit. Libertin à l'excès, il affectoit de n'avoir point de religion, et donnoit dans la débauche la plus outrée.

L'âge eût peut-être corrigé ces défauts : mais tel étoit Katt dans le temps de sa faveur. Ce fut lui, qui

augmenta l'aigreur du prince royal contre le Roi. Le prince le consultoit en toutes choses : il ne faisoit rien sans lui ; et Katt avoit assez de manège, pour ne donner que des avis agréables. Il eut été heureux pour le prince et pour lui, qu'ils ne se fussent jamais connus.

LE FELD-MARÉCHAL DE NATZMER.

Le maréchal de Natzmer avoit servi avec beaucoup de distinction sous les plus grands capitaines, mais particulièrement dans la guerre de succession. Il s'étoit trouvé à nombre de batailles et avoit été blessé dans toutes.

Mais ce qui lui faisoit encore plus d'honneur que sa valeur et ses services, c'étoit la droiture soutenue de son ame. Le Roi l'avoit toujours estimé, sans l'aimer. Sa Majesté, étant prince royal, eut un démêlé avec lui, à l'armée de Flandre. Ce prince plaisantoit le maréchal dans des termes assez durs sur sa trop grande économie ; et lui demanda plusieurs fois, pourquoi il songeoit à amasser. M. de Natzmer, vif, peu endurant et extrêmement fier, se trouvant piqué, répondit au Prince, qu'il amassoit, pour n'être pas réduit à la nécessité de le servir. Le Prince voulut lui faire tirer l'épée. M. de Natzmer lui dit alors, qu'il n'étoit point fait pour se laisser maltraiter, mais qu'il savoit ce qu'il devoit au sang de ses maîtres.

Frédéric-Guillaume rendit, depuis, tout ce qu'il étoit dû au mérite de ce maréchal : mais il ne l'aima jamais.

BODE ET ECKERT.

Bode avoit, d'abord, été bailli à Gottesgabe dans le duché de Magdebourg, et ensuite conseiller de la chambre de ce duché. Il occupoit ce dernier poste, lorsque M. de Mars chalfut fait ministre d'Etat. Celui-ci, étant de ses amis, le proposa au Roi, pour le remplacer dans la charge de secrétaire du cabinet, qu'il quittoit.

Il eût donc le département, qu'avoit eu Marschal, de l'économie royale. Il s'acquitta de cet emploi, au gré de son maître : mais il ne s'acquit, ni l'amitié, ni l'estime du public.

Cependant la fortune introduisit sur la scène un sujet bien plus dangereux que Bode : c'étoit un nommé Eckert, natif de Bernbourg, homme de la lie du peuple, qui avoit été faisandier à Brunswick et qui avoit engraissé des chapons à Bareuth, mais qui, dans l'un et dans l'autre métier, n'avoit pas bien fait ses affaires.

Il étoit venu à Berlin dans l'espérance, que cette ville lui seroit plus favorable ; et il avoit débuté par se faire annoncer, dans les gazettes, comme un homme, qui avoit un secret infaillible, pour empêcher les cheminées de fumer. Il fit l'épreuve de son

savoir chez le comte de Truchses. Comme il prouva ce qu'il avoit avancé, ce comte en parla au Roi comme d'un homme, qui excelloit dans l'art de construire les cheminées.

Peu de jours après, le Roi, étant allé à Cœsenbsalt, terre qu'il avoit achetée du comte de Barfuss pour le prince Guillaume son second fils, il se trouva que la cheminée de sa chambre fumoit. Se souvenant alors d'Eckert, il le fit venir, pour y remédier.

Le Roi, qui vint le voir travailler, lui demanda, s'il avoit encore quelqu'autre talent. Eckert dit, qu'il s'étoit appliqué à tout ce qui avoit rapport à l'économie, et qu'il savoit brasser de la bière, toute aussi bonne qu'elle se faisoit dans les brasseries royales, et avec beaucoup plus d'épargne, tant en grain qu'en bois : il ajouta, que, si Sa Majesté vouloit en faire l'épreuve, il se faisoit fort de lui procurer une augmentation de revenus de deux ou trois cents mille écus. Le Roi le mit aussitôt en œuvre.

Eckert fit son premier essai dans la grande brasserie de Potzdam ; et comme il vérifia ce qu'il avoit avancé, il fut, bientôt après, envoyé dans les bailliages de l'électorat, pour y introduire sa manière de brasser.

Pendant qu'il faisoit sa tournée, il s'informa, dans toutes les villes de l'Etat, de leurs revenus et de la manière, dont ils étoient administrés. Il les trouva la plupart trop riches ; de sorte qu'il proposa au roi de

prendre ce que les villes avoient de trop, et de ne leur laisser que ce qui étoit nécessaire pour leur entretien. Cette proposition fut acceptée. Frédéric-Guillaume ôta aux magistrats la direction des deniers publics, et en confia l'administration à des commissaires, qu'ils institua dans chaque ville.

Toutes les inventions, qui augmentoient les revenus royaux, valurent à Eckert des lettres de noblesse et l'ordre de la générosité. Il fut fait conseiller privé des finances : il eut de bonnes pensions ; et on lui fit bâtir une fort belle maison, que sa Majesté fit meubler et pourvoir de tous les ustensiles de ménage.

Eckert ne put soutenir long-temps sa faveur. Il devint d'une insolence extrême. Il chercha à nuire à tous ceux, qui étoient en place. Il parloit d'eux avec une indécence révoltante. A l'entendre, il n'y avoit que lui, qui eût de l'honneur et de la probité, et qui pût diriger les affaires.

Il fut envoyé en Poméranie, pour y fonder les mêmes établissemens, qu'il avoit faits en Brandebourg, et ensuite en Prusse. C'étoit le fléau de toutes les provinces, et particulièrement des chambres de domaines.

Il joua du ministre en Prusse, et obtint la cassation de plusieurs conseillers, parce qu'ils avoient osé lui résister. Cela intimida tellement tout le monde, qu'il eut la liberté de commettre autant de vexations, qu'il

lui plaisoit. On n'obtenoit son amitié qu'à prix d'argent. Personne n'osoit se plaindre. Il se couvroit de la volonté du roi : c'en étoit assez pour imposer silence.

Après la mort du maréchal de Grumbköw, M. Bode le remplaça dans le grand directoire : le roi le fit ministre d'État. Le public ne tarda pas à s'apercevoir de ce changement. Bode fit augmenter les douanes, les accises et les péages, et par là, fit un tort considérable au commerce.

M. DE BLUMENTHAL.

M. de Blumenthal fut, d'abord, président de la chambre des domaines, établie à Gumbinnen, capitale de la Lithuanie Prussienne. Ce ministre dirigea cette province avec une application infatigable. Les peuples, et tous ceux, qui étoient employés sous lui, étoient heureux ; et le Roi (Frédéric-Guillaume Ier.) fut toujours content de son administration.

CHAPITRE IX.

Frédéric II, et son administration jusqu'à l'année 1756.

FREDÉRIC II.

Frédéric II, en montant sur le trône, commença par réformer les abus, qui s'étoient introduits dans la police générale. Il travailla, à l'aide de nouveaux établissemens, à l'augmentation de ses finances. Il s'appliqua à raffermir la discipline militaire, à perfectionner les forteresses, et à faire pour son armée, des amas de toutes les armes et fournitures nécessaires, dont il se fait dans la guerre une si prodigieuse consommation (1).

De la Législation.

La justice, mal administrée durant le règne précédent, méritoit des soins et une attention particulière.

(1) C'est dans l'*histoire de mon temps* et dans celle *de la guerre de sept ans*, que j'ai recuilli les divers renseiguemens, qui se rapportent au règne de ce grand Roi ; et c'est toujours lui-même, par conséquent, qui nous offre le tableau de son administration.

On doit admirer, dans tous ses récits, sa franchise et sa

L'on s'étoit accoutumé à éluder les lois. Les procureurs faisoient un trafic honteux de la bonne foi. Il suffisoit d'être riche, pour gagner sa cause, et d'être pauvre pour la perdre.

Ces abus, devenant de jour en jour plus intolérables, demandoient nécessairement une réforme, tant pour les personnes des juges, des avocats et des procureurs, que pour les lois mêmes, qu'il falloit éclaircir, et dont, sur-tout, il falloit retrancher ces formalités, qui, ne touchant point au fond de la cause, prolongent les procédures.

Le Roi chargea son grand-chancelier de Coccéii de ce travail. C'étoit un homme d'un caractère intègre et droit. Sa vertu et sa probité étoient dignes des beaux temps de la république romaine. Il sembloit être né, comme Tribonien, pour la législation et pour le bonheur des hommes. Ce savant jurisconsulte entreprit avec tant de zèle cet ouvrage pénible et délicat, qu'après un an d'un travail assidu, les cours souve-

---

bonne-foi : jamais le desir de paroître plus grand, qu'il ne l'est à ses propres yeux, ne l'entraîne. Il éprouvoit, sans doute, une douce satisfaction à exposer les événemens politiques ou militaires, qui démontroient toute la profondeur et toute la force de son génie, ou les actes de bienfaisance envers ses peuples, qui honoroient son cœur et l'élévation de son âme : mais il faisoit l'aveu de ses erreurs et de ses fautes avec la même naïveté. (*Note de l'éditeur.*)

raines de justice, purgées de tous les sujets, qui en avoient fait la honte, furent remplies par des magistrats vertueux. Le nouveau code de lois, pour toutes les provinces de la domination prussienne, fut achevé; et après qu'il eut été approuvé par les Etats, ces lois furent promulguées.

On étendit ses vues sur l'avenir; et comme l'expérience des choses humaines apprend, que les meilleures institutions se corrompent et deviennent inutiles, si l'on en détourne les yeux, on régla, qu'il se feroit, tous les trois ans, une visite générale des cours souveraines de justice, pour tenir la main à l'observation des nouvelles lois, et pour punir les officiers de justice, qui auroient prévariqué.

Cet ordre nouveau, introduit dans la justice, raffermit le bonheur des citoyens, en assurant les possessions de chaque famille. Chacun pût vivre en paix, à l'abri des lois, qui régnèrent seules.

Des finances.

Quelque soin que Frédéric-Guillaume Ier. se fût donné, pour régler et arranger les finances de l'État, il n'eut, ni le temps, ni les moyens, d'achever un aussi grand ouvrage; et ce qui restoit à perfectionner étoit immense, tant pour les terres à défricher, que pour les manufactures à établir, le commerce à étendre et l'industrie à encourager.

Les premières années du Roi furent données à la guerre; et il ne pût tourner son attention sur l'intérieur, qu'après avoir assuré la tranquillité au dehors.

Il y avoit, le long de l'Oder, depuis Swinemunde jusqu'à Kustrin, de vastes marais, qui peut-être de tout temps avoient été incultes. On forma le projet de défricher cette contrée.

On tira un canal depuis Kustrin jusqu'à Wrietzen, qui saigna les terres marécageuses, où deux mille familles furent établies.

On continua, depuis Schwedt jusqu'au delà de Stetin, ces établissemens; et douze cents familles y trouvèrent une vie aisée et abondante. Cela fit une nouvelle petite province, que l'industrie conquit sur l'ignorance et sur la paresse.

Les fabriques de laine, qui étoient assez considérables, manquoient cependant de fileurs. On en fit venir des pays étrangers; et l'on en forma différens villages, de deux cents familles chacun.

Dans le duché de Magdebourg, c'étoit un usage immémorial, que les habitans du Vogtland vinssent y faire la récolte, après laquelle ils s'en retournoient chez eux. Le Roi leur donna des établissemens dans le duché, et fixa ainsi dans ses Etats un grand nombre de ces étrangers.

Par ces différentes opérations, le pays s'accrut,

pendant la paix, de deux cens quatre-vingts nouveaux villages.

Le soin des campagnes ne fit pas négliger celui des villes. Le Roi en bâtit une nouvelle sur la Swine, dont elle tire son nom, et en fit, en même temps, un port, nommé Swinemunde, à l'embouchure de l'Oder, en creusant davantage le canal et en nettoyant le bassin.

La ville de Stetin y profita le péage, qu'elle payoit autrefois aux Suédois, en passant à Wolgast par la Peene; ce qui contribua beaucoup à rendre son commerce plus florissant, et à y attirer des étrangers.

On établit dans toutes les villes de nouvelles manufactures. Celles d'étoffes riches et de velours trouvèrent la place, qui leur convenoit le mieux à Berlin. Les velours légers et les étoffes unies s'établirent à Potzdam.

Splittgerber fournit à toutes les provinces le sucre, qu'il raffinoit à Berlin.

Une fabrique de basin rendit la ville de Brandebourg florissante.

A Francfort, sur l'Oder, on fabriqua du cuir de Russie; à Berlin, à Magdebourg et à Potzdam, des bas et des mouchoirs de soie.

La fabrique de Wegeli s'accrut du double.

Les plantations de mûriers furent encouragées dans toutes les provinces. Les personnes, attachées aux

églises, donnèrent l'exemple aux cultivateurs, et leur enseignèrent à élever cet insecte précieux, qui originairement vient des Indes et dont le duvet fait la soie.

Dans des lieux, où il y avoit du bois en abondance, que l'éloignement des rivières empêchoit de débiter, on établit des ferronneries, qui, en peu de temps, fournirent aux forteresses et aux armées des canons de fer, dss boulets et des bombes.

On trouva, dans la principauté de Minden et dans le comté de la Mark, de nouvelles salines, qui furent raffinées.

On perfectionna celles de Halle, en y construisant, pour la gradation du sel, des bâtimens, qui épargnèrent le bois.

En un mot, l'industrie fut encouragée dans la capitale et dans les provinces.

Le Roi remit en vigueur le droit d'étape, que les Saxons avoient disputé à la ville de Magdebourg; et par le moyen de quelques douanes, établies sur les frontières, le commerce des provinces prussiennes fut presque en équilibre avec celui de la Saxe.

La compagnie d'Emden établit un négoce important à la Chine.

En diminuant les droits d'exportation à Stettin, Kœnigsberg et Colberg, les revenus des douanes augmentèrent du double.

Il résulta de ces diverses opérations de finances, que, sans compter les revenus de la Silésie et de l'Ostfrise, et sans que le Roi chargeât ses peuples d'un denier de nouvel impôt, les revenus de la couronne se trouvèrent augmentés, en 1756, de douze cens mille écus, et que le nombre des habitans de toutes les provinces se monta à cinq millions d'ames.

Du Militaire.

Les finances et la justice n'absorbèrent pas toute l'attention du Roi. Le militaire ne fut pas négligé. Il le surveilla de près, pour que la discipline et la subordination fussent rigoureusement maintenues dans chaque province.

Les troupes se rassembloient régulièrement, tous les ans, dans des camps de paix, où on les dressoit aux grandes évolutions et aux manœuvres.

L'infanterie s'exerçoit aux différens déployemens, aux formations, aux attaques de plaines, aux attaques de postes, aux défenses de villes, de villages et de retranchemens, aux passages de rivières, aux marches couvertes à colonnes renversées, aux retraites, et enfin à toutes les manœuvres, qu'il faut faire devant l'ennemi.

La cavalerie s'exerçoit aux différentes attaques, serrées et à intervalles, aux reconnoissances, aux fourrages verts et secs, aux différentes formations,

et à prendre des points de vue sur des alignemens prescrits.

Dans quelques régimens, dont les cantons étoient les plus peuplés, on poussa le nombre des surnuméraires, par compagnie, à 36 hommes et à 24 au moins; et quoiqu'on ne fît aucune nouvelle levée, le nombre de ces surnuméraires faisoit, sur le total de l'armée, une augmentation de 10,000 combattans.

Tous les bataillons, tous les régimens de cavalerie, avoient, à leur tête, de vieux commandeurs; officiers éprouvés, pleins de valeur et de mérite.

Le corps des capitaines étoit composé d'hommes mûrs, solides et braves.

Les subalternes étoient choisis avec soin : plusieurs étoient pleins de capacité, et dignes d'être élevés à des grades supérieurs.

En un mot, l'application et l'émulation, qui régnoient dans cette armée, étoient admirables.

Il n'en étoit pas de même des généraux; et quoiqu'il y en eût quelques-uns d'un vrai mérite, le plus grand nombre, avec beaucoup de valeur, avoit beaucoup d'indolence.

On suivoit l'ordre du tableau pour l'avancement; de sorte que l'ancienneté du service, et non les talens, décidoit de la fortune. Cet abus étoit ancien. Il n'avoit porté aucun préjudice dans les guerres précédentes; et la réforme en fut renvoyée à d'autres circonstances.

Le Roi fit une bonne acquisition, en attirant de Russie à son service le maréchal Keith.

Le corps de l'artillerie avoit été augmenté. Le Roi le porta à trois bataillons, dont le dernier étoit destiné pour les garnisons. Il étoit bien exercé, mais trop peu nombreux pour la profusion d'artillerie et de bouches à feu, que la mode introduisit bientôt dans les armées. Il auroit fallu le doubler : mais comme cela n'avoit point été usité dans les guerres précédentes, et que ces deux bataillons avoient suffi au service, on ne songea pas d'abord à l'augmenter.

Durant la paix, on construisit les ouvrages de Schweinitz, et l'on perfectionna ceux de Neisse, de Kosel, de Glatz et de Glogau.

Schweinitz devoit servir de dépôt pour l'armée, au cas que la guerre se portât en Bohême sur cette frontière : mais on eut tort d'en construire trop légèrement les ouvrages.

Comme une armée en bon état et bien entretenue ne suffit pas pour faire la guerre, mais qu'il faut de grosses provisions de réserve, pour l'armer, l'habiller, la renouveler en quelque manière, on fit de grands amas de toutes sortes de fournitures, de selles, étriers, mors, bottes, gibernes, ceinturons...

On conservoit dans l'arsenal 50,000 fusils, 20,000 sabres, 12,000 épées, autant de pistolets, de carabines et de bandoulières; en un mot, tout ce qu'il faut sans

cesse renouveler et que le temps ne donne pas toujours le moyen d'avoir assez promptement dans le besoin.

On avoit fait fondre de la grosse artillerie, consistant en 80 pièces de batterie et en 20 mortiers, qui fut déposée dans la forteresse de Neisse.

Les amas de poudre à canon, que l'on avoit faits, montoient à 56,000 quintaux, qui étoient répartis dans les différentes places du royaume.

Les magasins d'abondance étoient remplis de 36,000 winspels de farine, et de 12,000 d'avoine; de sorte que, par ces mesures et par ces arrangemens préalables, tout étoit préparé pour la guerre, qu'on prévoyoit et qui ne paroissoit pas éloignée.

Dans l'année 1755, le Roi fit même une augmentation dans les régimens de garnison. Ceux de Silésie furent portés à huit bataillons; ceux de Prusse, à trois; et ceux de la marche électorale, à deux; ce qui faisoit en tout treize bataillons.

CHAPITRE X.

Désastres, réparés par Frédéric II, après la guerre de sept ans.

Situation de la Prusse, après cette guerre.

Pour se faire une idée de la subversion générale du pays et se présenter la désolation et le découragement des sujets, il faut se figurer des contrées, entièrement ravagées, où l'on découvroit à peine les traces des anciennes habitations; des villes, ruinées de fond en comble; d'autres, à demi consumées par les flammes; treize mille maisons, dont il ne paroissoit plus de vestiges; les terres, non ensemencées; les habitans, dépourvus de grains pour leur nourriture; les cultivateurs, manquant de 60 mille chevaux pour le labourage; et, dans les provinces, une diminution de 500,000 ames, en comparaison de l'année 1756; ce qui est considérable sur une population de 4,600,000 ames.

La noblesse et les paysans avoient été pillés, rançonnés, fourragés par tant de différentes armées, qu'il ne leur restoit que la vie, et de misérables haillons, pour couvrir leur nudité. On n'avoit plus de crédit, pour satisfaire seulement aux besoins journa-

liers, que la nature exige; plus de police dans les villes. A l'esprit d'équité et d'ordre, avoit succédé un vil intérêt et un désordre anarchique.

Les collèges de justice et de finances avoient été réduits à l'inactivité par les fréquentes invasions de tant d'ennemis. Le silence des lois produisit, dans le public, le goût du libertinage; et de-là, naquit une avidité de gain désordonnée. Le noble, le marchand, le fermier, le laboureur, le manufacturier, tous rehaussoient à l'envi le prix de leurs denrées et marchandises, et ne sembloient travailler que pour leur ruine mutuelle.

Tel étoit le spectacle funeste, que tant de provinces, naguères florissantes, présentoient après la guerre. Quelque pathétique qu'en pût être la description, elle n'approcheroit jamais de l'impression touchante et douloureuse, qu'en produisoit la vue même.

Dans une situation aussi déplorable, il falloit opposer le courage à l'adversité, ne point désespérer de l'État, mais se proposer de l'améliorer, plus que de le rétablir : c'étoit une création nouvelle, qu'il falloit entreprendre.

Cette situation rappeloit celle, où se trouva le Brandebourg, après la fameuse guerre de trente ans. L'État alors manqua de secours par l'impuissance, où étoit le grand Electeur d'assister ses peuples. Un siècle entier s'écoula, avant que ses successeurs par-

vinssent à rétablir les villes et les campagnes dévastées.

Un exemple aussi frappant détermina le Roi, à ne pas perdre un moment dans des conjonctures aussi fâcheuses, et à réparer, par des secours prompts et suffisans, les calamités publiques.

On trouva dans les caisses les fonds, pour rétablir les villes et les villages. On tira des magasins d'abondance les grains, qu'il falloit pour la nourriture du peuple et l'ensemencement des terres. Les chevaux, destinés pour l'artillerie, les bagages et les vivres, furent employés au labourage.

La Silésie fut déchargée de contributions pour six mois; la Poméranie et la nouvelle Marche, pour deux ans. Une somme de 2,330,000 écus, soulagea les provinces, et acquitta les contributions, qu'elles avoient empruntées, pour satisfaire aux impositions, que les ennemis en avoient exigées.

Ces largesses multipliées rendirent le courage aux pauvres habitans. Avec les moyens qu'on leur fournit, l'espérance se réveilla. Les citoyens reprirent une nouvelle vie. Le travail encouragé produisit l'activité. L'amour de la patrie se réchauffa; et dès-lors, toutes les terres furent de nouveau cultivées : les manufactures se ranimèrent; et la police rétablie corrigea successivement les vices, qui s'étoient enracinés durant l'anarchie.

Administration intérieure.

Pendant cette guerre, les conseillers les plus âgés et tous les ministres du grand-directoire étoient morts successivement; et dans ce temps de troubles, il avoit été impossible de les remplacer. L'embarras étoit de trouver des sujets, capables de gérer ces différens emplois. Enfin, MM. de Blumenthal, de Massow, de Hagen et le général de Wedel, furent choisis: et quelques temps après, M. de Horst eut le cinquième département.

Les premiers temps de l'administration furent durs et fâcheux. Toutes les recettes avoient des non valeurs; et néanmoins il falloit acquiter exactement les charges de l'État.

Quoiqu'après, la réduction de l'armée eût été fixée, pendant la paix, à 150,000 hommes, on étoit embarrassé à fournir l'argent nécessaire, pour les payer.

Pendant la guerre, on avoit payé en billets tout ce qui n'étoit pas militaire. C'étoit encore une dette, qu'il falloit acquitter, et qui, outre les autres paiemens indispensables, incommodoit beaucoup.

Cependant le roi parvint, dès la première année, après la paix, à contenter tous les créanciers de l'Etat, et à ne pas devoir un sol de ce que lui avoit coûté la guerre.

On auroit dit, que les dévastations, causées par

la guerre, n'étoient pas suffisantes, pour miner et abîmer l'Etat: elle fut à peine terminée, que de fréquens incendies firent presque autant de mal, que ceux, que les ennemis avoient causés. La ville de Kœnisberg fut deux fois réduite en cendres. En Silésie, un même sort détruisit les villes de Freistœdtel, Ober Glogau, Parchwitz, Haynau, Haumbourgam, Gueis et Goldberg; dans lélectorat, Nauen; dans la nouvelle Marche, Calies et une partie de Landsberg; en Poméranie, Belgard et Tempelbourg. Ces malheurs exigeoient sans cesse de nouvelles dépenses.

Afin de suffire à tant de besoins extraordinaires, il fallut imaginer de nouvelles ressources: car, outre ce qu'exigeoit le rétablissement des provinces, les fortifications nouvelles et la refonte des canons emportoient des sommes considérables. On usa d'industrie.

Les revenus des péages et des accises n'étoient pas exactement administrés, parce que les commis manquoient de surveillans. Pour établir sur un pied solide cette partie importante des revenus de la couronne, le Roi eut recours à des étrangers, et prit à son service quelques Français, routinés de longue main à cette partie.

On n'établit point de baux à forfait, mais une régie, comme le parti le plus convenable. Par-là, on pouvoit empêcher les commis de fouler les peuples, abus, qu'on ne voit que trop en France.

Les impôts sur les grains furent rabaissés, et le prix de la bière, tant soit peu rehaussé, pour qu'il y eût une compensation. Par ce moyen, les produits augmentèrent, surtout ceux des péages, qui faisoient entrer dans le royaume de l'argent étranger. Mais le plus grand bien qu'il en résulta, fut celui de diminuer la contrebande, si préjudiciable aux pays, où il y a des manufactures.

Dès l'année 1773, il y eut 264 fabriques nouvelles dans les provinces. Entr'autres, on établit une fabrique de porcelaine à Berlin, qui, faisant subsister 500 personnes, surpassa bientôt celle de Saxe.

On établit une fabrication de tabac, dont une compagnie se chargea. Elle avoit des établissemens dans toutes les provinces, qui fournissoient à leur consommation, et gagnoit par ce qu'elle vendoit à l'étranger l'achat des feuilles de la Virginie. Les revenus de la couronne en furent augmentés; et les actionnaires retirèrent 10 pour 100 de leurs capitaux.

La guerre avoit rendu le change désavantageux au commerce des Prussiens, quoique, d'abord après la paix, la mauvaise monnoie eût été refondue et remise sur l'ancien pied. Il n'y avoit que l'établissement d'une banque, qui pût obvier à cet inconvénient; et l'on procéda à l'exécution.

Des différens genres de ces comptoirs, après les avoir bien comparés, pour juger de celui, qui s'adap-

teroit le mieux à la nature du pays, on trouva, que la banque de Giro, en y ajoutant un Lombard, seroit la plus convenable.

Pour l'établir, la cour déboursa 800,000 écus, comme devant servir de fonds à ses opérations; et l'on ne créa de billets, qu'autant qu'il y avoit de fonds pour les réaliser.

Outre l'avantage, que cet établissement procuroit pour la facilité du commerce, il en résulta encore un autre bien pour le public. Dans les temps précédens, c'étoit l'usage que l'argent des pupilles fût déposé à la justice; et ces pupilles, qui ne tiroient, pendant la durée des procès, aucun revenu de leurs capitaux, devoient encore en payer un pour cent par année. Depuis, ces sommes furent déposées à la banque, qui en donna trois pour cent aux pupilles; de sorte qu'effectivement, en comptant ce qu'ils payoient autrefois à la justice, ils en gagnoient quatre.

Ensuite, la banqueroute de Neuville et d'autres marchands étrangers occasionna la faillite de quelques marchands prussiens. Le crédit auroit souffert, si, par l'intervention de la banque, il n'avoit été soutenu et relevé. Bientôt le change se mit au pair. Les marchands furent alors convaincus par les effets, que cet établissement étoit utile et nécessaire à leur commerce.

Déjà la banque avoit des comptoirs dans toutes les grandes villes du royaume : mais elle avoit de plus

des maisons dans toutes les places commerçantes de l'Europe. Cela facilitoit la circulation des espèces, les paiemens des provinces, en même temps que le lombard empêchoit les usuriers de ruiner les manufacturiers pauvres, qui ne pouvoient pas assez promptement débiter leur ouvrage.

Indépendamment du bien, qui en revenoit au public, la Cour se préparoit, par le crédit de la banque, des ressources pour les grands besoins de l'État.

Le Gouvernement ne se borna point à rétablir ce que la guerre avoit détruit: il voulut perfectionner tout ce qui étoit susceptible de perfection.

Il se proposa donc de tirer parti de toute sorte de terrain, en défrichant les marais, en améliorant les terres par l'augmentation des bestiaux, et même en rendant le sable utile par les bois, qu'on y pourroit planter.

La première entreprise de cette espèce regarda la Netze et la Warthe, dont on défricha les bords, après avoir saigné les eaux croupissantes par différens canaux, qui menoient diversement ces eaux vers l'Oder. Il en coûta 750,000 écus; et 3,500 familles furent établies dans ces contrées. La noblesse et les villes, dans le voisinage de ces rivières, augmentèrent considérablement leurs revenus. L'ouvrage fut achevé en 1773; et dès-lors, la population y montoit à 15,000 ames.

On saigna ensuite les marais, qui vont à Friedberg, où l'on établit 400 familles étrangères.

En Poméranie, on saigna de même les lacs de la Madue et de Leba; au moyen de quoi, la noblesse gagna trente mille arpens en prairies.

De pareils établissemens eurent également lieu aux environs de Stargard, de Cammin, de Trepton, de Rugenwalde et de Colberg.

Dans la Marche, on saigna les marais de la Havel, ceux du Rhin à Fehrbellin, ceux de Finow entre Ratenow et Ziesar; sans compter l'argent, employé à l'amélioration des terres de la noblesse, qui montoit à des sommes considérables.

En même temps, on élevoit en Frise, dans le Dollart, des digues, par le moyen desquelles on regagnoit, pied à pied, le terrain, que la mer avoit submergé en 1784.

On établit, dans le pays de Magdebourg, 2,000 familles nouvelles. Leurs bras y étoient d'autant plus nécessaires, qu'auparavant les paysans de la Thuringe y venoient aider à faire la récolte : depuis, on se passa d'eux.

La couronne possédoit trop de métairies. Plus de 150 furent changées en villages; et ce qu'elle y perdit de revenus, se trouva richement compensé par l'augmentation de la population. Une métairie ne contient guère plus de six personnes; et dès qu'elles furent

converties en villages, elles eurent, chacune, au moins trente habitans.

Quelque soin que se fût donné le feu Roi, pour repeupler la Prusse, qui, en 1709, avoit été désolée par la peste, il n'étoit point parvenu à la remettre dans l'état florissant, où elle étoit, avant que ce fléau l'eût abîmée. Mais le Roi ne voulut pas, que cette province le cédât à d'autres; et, depuis la mort de son père, il y avoit placé 13,000 familles nouvelles. Si, dans la suite, on ne la néglige point, sa population pourra s'accroître de plus de 100,000 ames.

La Silésie ne méritoit pas moins d'attention et de soins pour son rétablissement, que les autres provinces. On ne se contenta pas de remettre les choses sur l'ancien pied: on voulut les perfectionner.

On rendit les prêtres utiles, en obligeant tous les riches abbés d'établir des manufactures. Ici, c'étoient des ouvriers, qui faisoient du linge de table; là, des moulins à huile; en d'autres lieux, des tanneurs, ou des ouvriers en cuivre, ou en fer d'archal, selon que cela convenoit aux localités et aux productions du pays.

On augmenta le nombre des cultivateurs de la Basse-Silésie de 4,000 familles. Bien des seigneurs, pour augmenter leurs domaines, s'étoient imperceptiblement approprié les terres de leurs sujets. Si l'on avoit toléré cet abus, avec le temps, plusieurs caisses

seroient demeurées vides; et la terre, manquant de bras, auroit diminué de rapport. Toutes ces choses ayant été représentées aux seigneurs, leur propre avantage les fit consentir à remettre leurs paysans sur l'ancien pied.

En revanche, le Roi secourut la noblesse par des sommes considérables, pour rétablir son crédit, qui étoit entièrement tombé. Bien des familles, endettées avant ou par la guerre, étoient sur le point de faire faillite. La justice leur accorda des lettres de répit pour deux ans; afin qu'ayant le temps de remettre leurs terres en valeur, ils se trouvassent en situation de payer au moins les intérêts. Le Roi, qui se faisoit un plaisir et un devoir d'assister le premier et le plus brillant ordre de l'Etat, paya 300,000 écus des dettes de cette noblesse.

Mais la somme, dont les terres étoient chargées, montoient à 25 millions d'écus; et il fallut recourir à des remèdes plus efficaces. On assembla la noblesse, qui, sous la forme d'Etats, s'engagea solidairement pour les dettes contractées. On créa pour 20 millions de billets, qui, mis en circulation, avec 200,000 écus, que le Roi y ajouta, pour réaliser les paiemens les plus pressés, rétablirent bientôt le crédit; et 400 des familles les plus distinguées durent leur conservation à ces mesures salutaires.

En Poméranie et dans la nouvelle marche, la no-

blesse étoit aussi ruinée, qu'en Silésie. Le Gouvernement paya pour elle 500,000 écus de dettes, en ajoutant encore 500,000 écus, pour remettre les terres en valeur.

Les villes, qui avoient le plus souffert de la guerre, furent également soulagées. Landsut reçut 200,000 écus; Stricgau, 40,000; Halle, 40,000; Crossen, 24,000; Reppen, 6,000; Halberstadt, 40,000; Minden, 20,000; Bielefeld, 15,000, et celles du comté de Hohenstein, 13,000.

Toutes ces dépenses étoient nécessaires. Il falloit se hâter de répandre de l'argent dans les provinces, pour les rétablir d'autant plus vîte. Si, dans ces conjonctures, on avoit usé d'une économie rigide, il se seroit peut-être écoulé cent années, avant que le pays fût redevenu florissant : mais par la célérité, dont on usa, plus de cent mille personnes revinrent dans leur patrie.

Aussi, la population, comparée à ce qu'elle étoit en 1756, avoit augmenté en 1773 de plus de 200,000 ames.

On ne s'en tint pas là. Considérant, que le nombre des habitans fait la richesse des souverains, on trouva moyen d'établir dans la Haute-Silésie, 213 nouveaux villages, dont les habitans montoient à 23,000 ; et l'on forma le plan d'augmenter le nombre des cultivateurs, en Poméranie, de 50,000, et de 12,000

dans la marche électorale; ce qui fut exécuté vers l'année 1780.

On croiroit, que d'aussi énormes largesses devoient épuiser les fonds et les revenus de la couronne : cependant il faut y ajouter encore des dépenses, qu'occasionnèrent les forteresses, tant celles, qu'on perfectionnoit, que les nouvelles, que l'on construisit, et l'argent, qu'il falloit, pour rétablir l'artillerie. Le total de cette somme montoit à 5,900,000 écus. Le Gouvernement fit face à tout.

Le Roi ne faisoit point de ces dépenses d'ostentation, si communes dans les grandes Cours. Il vivoit comme un particulier, pour ne pas manquer à ses principaux devoirs.

Au moyen d'une économie rigide, le grand et le petit trésor furent remplis; le premier, pour fournir aux dépenses de la guerre; le second, pour acheter les chevaux et tout ce qu'il faut pour mettre l'armée en mouvement.

De plus, 900,000 écus furent déposés à Magdebourg, et 400,000 à Breslau, pour l'achat des fourrages.

Cet argent étoit en caisse, lorsque la guerre s'alluma entre l'impératrice Catherine II et Mustapha. Il fallut, selon les traités, fournir, tous les ans, aux Russes, 500,000 écus de subsides, tant que dureroient les troubles de la Pologne et ceux de la Turquie. Le

bien de l'Etat et la foi des traités exigeoient cette dépense.

Il survint, l'année suivante (en 1770), une stérilité générale dans tout le nord de l'Europe, causée par des gelées tardives, qui firent périr toutes les productions de la terre : nouvelle misère à craindre pour le peuple ; nouvelle nécessité de lui donner des secours.

On distribua aux pauvres du blé *gratis*. Mais comme la consommation des denrées diminuoit, il y eut, dans les produits des accises, une non-valeur de 500,000 écus.

Le Roi avoit formé de grands magasins d'abondance, tant en Silésie que dans ses pays héréditaires ; 70,000 winspels, pour nourrir l'armée pendant douze mois, et 9,000, destinés uniquement aux besoins de la capitale.

D'aussi sages arrangemens préservèrent le peuple de la disette, dont il étoit menacé. L'armée fut nourrie des magasins ; et outre les grains, donnés au peuple, on en fournit pour les semailles.

La récolte manqua encore en 1772. Mais si le boisseau de seigle se vendoit, dans les Etats du Roi, deux écus et quelques gros, chez les voisins, la misère étoit encore plus grande. En Saxe et en Bohême, le boisseau se vendoit cinq écus. La Saxe perdit plus de 100,000 habitans, que la famine emporta ou

qui s'expatrièrent. La Bohême perdit 180,000 ames au moins. Plus de 20,000 paysans de Bohême et autant de Saxe, cherchèrent un asile contre la misère dans les Etats du Roi : ils furent reçus à bras ouverts, et furent employés à peupler les nouveaux établissemens, qu'on avoit formés.

Ces calamités n'empêchèrent pas le Gouvernement de continuer, avec la même activité, les améliorations du pays, dont il avoit arrêté le projet.

L'expérience démontroit, que la mortalité des bestiaux étoit plus fréquente dans le Brandebourg, que dans la Silésie. On en trouva deux raisons. Dans les marches et les autres provinces, on ne se servoit pas, comme en Silésie, de ce sel pétrifié, qu'on tire des salines de Wiliezka; et les habitans des Marches et de la Poméranie ne nourrissoient pas leurs bestiaux dans les étables, mais les menoient paître dans des temps, où quelquefois la nielle avoit envenimé les herbes. Depuis qu'on eut introduit cette nouvelle façon de nourrir les bestiaux, la mortalité devint visiblement moins fréquente; et les possesseurs des terres eurent moins de malheurs à réparer qu'autrefois.

Par l'attention, qu'on mettoit à savoir tous les produits étrangers, qui entroient dans le pays, on trouva, en dépouillant les registres de la douane, qu'il entroit pour 280,000 écus de beurre étranger. Afin de

fournir soi-même une denrée aussi nécessaire, on calcula tout ce que les nouvelles améliorations pourroient produire.

Une vache, en convertissant son lait en beurre, rapporte communément cinq écus; et par les défrichemens nouveaux, auxquels on travailloit, on calcula, que l'entretien alloit à 48,000 vaches; ce qui produit 240,000 écus.

Mais il faut décompter la consommation des propriétaires; et en ajoutant ce qu'il falloit, le nombre des vaches devoit monter à 62,000. Il restoit encore cette difficulté à lever. Toutefois il étoit possible d'y parvenir.

Le gouvernement, qui se proposoit de perfectionner tout ce qu'il y avoit de défectueux dans les anciens usages, examinant avec attention les différentes parties de l'économie rurale, trouva, qu'en général tout ce qu'on appelle *communes* est préjudiciable au bien public; et à force de conseils, de représentations et de persévérance, il réussit à introduire partout la séparation des communes.

Dans une partie du Brandebourg et de la Poméranie, se trouvent des terrains élevés, éloignés des rivières et des ruisseaux, qui, par conséquent, manquent de pâturages et des engrais, nécessaires pour la culture des champs. Ce défaut tenoit plus au local, qu'au manque d'industrie des propriétaires.

On eut recours à un fermier anglais, dont la méthode étoit de planter, dans les champs sablonneux, des navets, qu'on nomme turneps en anglais: il les laissoit pourrir: après quoi, il semoit les champs de trèfle, et d'autres herbages, qui les transformoient en prairies artificielles, par le moyen desquelles, on augmentoit d'un tiers, sur chaque terre, la quantité de bétail.

Cette épreuve ayant si bien réussi, on eut soin de généraliser, dans les provinces, une économie aussi avantageuse.

La pernicieuse anarchie, que la guerre et les fréquentes invasions des ennemis avoient introduite dans les provinces héréditaires, s'étendoit, non-seulement sur l'économie rurale et sur les finances, mais encore sur les bois, que les grands-maîtres des forêts avoient ruinés selon leur fantaisie, faute d'être surveillés. Ils avoient si bien dévasté les forêts, qu'on y voyoit à peine quelques arbres isolés, au lieu de bois touffus, qui s'y trouvoient auparavant.

L'on publia de nouvelles ordonnances, tant pour planter des bois, que pour fixer une coupe proportionnelle, selon les différentes espèces d'arbres; afin d'y mettre une règle, que personne ne pût enfreindre, et surtout, pour avoir du bois suffisamment, soit pour bâtir, soit pour chauffer; article, qui ne doit point être négligé dans les pays du Nord.

Avant la guerre, on avoit retiré, des Marches et de la Poméranie, un revenu annuel en bois, qui souvent passoit 150,000 écus. Il fallut chercher des expédiens, pour réparer ce produit. On établit un droit de transit sur les bois des pays étrangers, qu'on faisoit flotter sur l'Elbe et sur l'Oder; et par ce moyen, on pouvoit acheter à bon marché le bois de la Saxe, de la Bohême et de la Pologne, et le revendre avec avantage aux nations, qui avoient des flottes marchandes ou des vaisseaux de guerre à construire. On se mit ainsi en état de ménager les forêts, auxquelles il falloit laisser le temps de recroître; et l'on remplaça la perte des revenus d'une manière durable.

Pendant que tout étoit en action dans l'Etat, et que chacun y travailloit, pour perfectionner ce qui étoit de son ressort, le traité de partage entre les trois couronnes fut signé.

La Prusse acquit la Pomérellie, les palatinats de Culm et de Marienbourg, l'évêché de Warmie, la ville d'Elbing, une partie de la Cujavie et une partie de la Posnanie.

Les bonnes terres sont du côté de Marienbourg, le long de la Vistule, aux deux bords de la Netze, en y ajoutant l'évêché de Warmie. Mais dans la Pomérellie et le palatinat de Culm, en revanche, il y a bien des contrées, couvertes d'un sable aride. Cette nouvelle province avoit environ 500,000 habitans.

L'avantage de cette acquisition consistoit principalement, en ce que, joignant la Poméranie à la Prusse royale, elle rendoit le gouvernement maître de la Vistule, par conséquent du commerce de la Pologne; et en ce que, ce royaume exportant une grande quantité de blé, les Etats prussiens n'avoient plus à craindre désormais, ni la disette, ni la famine.

Cette acquisition étoit donc utile, et pouvoit devenir importante, au moyen de sages arrangemens. Mais lorsque cette province tomba sous la domination prussienne, tout s'y ressentoit de l'anarchie, de la confusion et du désordre, qui doivent régner chez un peuple barbare, croupissant dans l'ignorance et la stupidité.

On commença par le cadastre des terres, pour proportionner les charges. La contribution fut réglée sur le même pied, que dans la Prusse royale. Les ecclésiastiques payèrent, à l'instar des évêques et des abbés de la Silésie. Les Starosties devinrent les biens de la couronne: elles avoient été des fiefs, donnés à vie, comme ceux des Timariots chez les Turcs. Le Roi dédommagea les propriétaires par une somme de 500,000 écus, qui leur fut payée une fois pour toutes.

On introduisit des postes dans ce pays agreste et barbare, sur-tout des colléges de justice, dont le nom avoit été à peine connu dans ces contrées.

On réforma quantité de lois, aussi bizarres qu'ex-

travagantes. On appeloit, en dernier ressort, de la sentence de ces colléges au tribunal supérieur de Berlin.

Le Roi fit creuser, en 1773, un canal, qui coûta 700,000 écus, pour joindre, de Nakel à Bromberg, la Netze avec la Vistule; au moyen duquel ce grand fleuve avoit une communication directe avec l'Oder, la Havel et l'Elbe.

Ce canal avoit un double usage. Il faisoit écouler les eaux croupissantes d'une grande étendue de terrain, où l'on pouvoit établir des Colons étrangers.

Tous les bâtimens économiques tomboient en ruine. Il en coûta plus de 300,000 écus, pour les rétablir.

Les villes étoient dans l'état le plus pitoyable. Culm avoit de bonnes murailles, de grandes églises : mais au lieu de rues, on ne voyoit que les caves des maisons, qui avoient existé autrefois. De quarante maisons, qui formoient la grande place, vingt-huit sans portes, sans toit ni fenêtres, manquoient de propriétaires. Bromberg étoit dans le même état.

Leur ruine datoit de l'année 1709, où la peste avoit ravagé cette province. Mais les Polonais n'imaginoient pas, qu'il fallût réparer les malheurs.

On aura peine à croire, qu'un tailleur étoit un homme rare dans ces malheureuses contrées. Il fallut établir des tailleurs dans toutes les villes, de même

que des apothicaires, des charrons, des menuisiers et des maçons.

Ces villes furent rebâties et peuplées.

On renvoya en Pologne plus de quatre mille juifs, qui mendioient ou voloient les paysans.

Comme le commerce faisoit la branche principale des produits de la Prusse occidentale, on rechercha soigneusement tout ce qui pouvoit l'étendre. La ville d'Elbing y gagna le plus, en attirant à elle le commerce, qui précédemment s'étoit fait par Dantzick.

On forma, pour le débit du sel, une compagnie, qui, au moyen d'une rétribution annuelle de 70,000 écus, qu'elle payoit au Roi de Pologne, eut le monopole de cette denrée dans tout le royaume; ce qui, en obligeant les Autrichiens à lui vendre leur sel de Wiliezka, rendit cette compagnie florissante.

Les revenus de la Prusse occidentale, furent portés en tout à 2 millions d'écus, qui, joints à ce que la banque, l'accise et le tabac rapportoient, produisirent à l'État une augmentation de revenus de plus de 5 millions.

L'agriculture fait, en Silésie, des progrès sensibles (en 1777). Les manufactures prospèrent. Nous avons débité à l'étranger pour 5 millions d'écus de toile, et pour 1,200,000 écus de draps.

On a trouvé, dans les montagnes, une mine de cobalt, qui fournit toute la Silésie. Nous faisons du

vitriol, aussi bon que l'étranger. Un homme fort industrieux fait de l'indigo, tel que celui des Indes.

On change le fer en acier avec avantage, et bien plus simplement que Réaumur le propose.

Notre population, depuis 1756, est augmentée de cent quatre-vingt mille ames.

Enfin, tous les fléaux, qui avoient abîmé ce pauvre pays, sont comme s'ils n'avoient jamais été.

Veuille le ciel, si la providence abaisse ses regards sur les misères humaines, que le destin inaltérable et florissant de cet Etat mette les souverains, qui le gouverneront, à l'abri des fléaux et des calamités, dont la Prusse a été accablée dans ces temps de troubles et de subversions; pour qu'ils ne soient jamais forcés de recourir aux remèdes violens et funestes, dont on a été obligé de se servir, pour soutenir l'Etat contre la haine ambitieuse des souverains de l'Europe, qui vouloient anéantir la maison de Brandebourg et exterminer à jamais tout ce qui portoit le nom Prussien!

CHAPITRE XI.

Le Militaire rétabli et perfectionné par Frédéric II.

De l'état du Militaire.

SEPT campagnes, qui avoient produit dix-sept batailles rangées et presque autant de combats non moins sanglans ; trois sièges entrepris par l'armée et cinq à soutenir ; une foule d'entreprises sur les quartiers d'hiver des ennemis, et d'autres expéditions militaires, à peu près semblables, avoient tellement ruiné l'armée, qu'une grande partie des meilleurs officiers et des vieux soldats avoient péri, en combattant.

Le gain seul de la bataille de Prague coûta 20,000 hommes. Nous avions 40,000 prisonniers des Autrichiens : mais ils en avoient presqu'autant des nôtres ; au nombre desquels il falloit compter au-delà de 300 officiers. Les hôpitaux étoient tous remplis de blessés ; et dans les régimens d'infanterie, on ne trouvoit guères au-delà de 100 hommes, qui eussent servi au commencement de cette guerre.

La guerre finie, la Prusse comptoit, qu'elle lui avoit consumé 180,000 hommes. Les ennemis lui avoient détruit trois corps d'armée presque en entier, celui du convoi d'Olmutz, celui de Maxen et celui

de Fouquet à Landshut. Une garnison de Breslau, deux garnisons de Shweinitz, une de Torgau et une de Wittemberg, furent perdus par la prise de ces villes.

Il avoit péri, d'ailleurs, 20,000 ames dans le royaume de Prusse par les ravages des Russes; 6,000 en Poméranie; 4,000 dans la nouvelle Marche; et 3,000 dans l'électorat de Brandebourg.

Les Etats Prussiens furent ceux, qui souffrirent le plus dans cette guerre. Autrichiens, François, Russes, Suédois, troupes des cercles, Wurtembourgeois même, tous y avoient fait des ravages.

Plus de 1,500 officiers, qui avoient péri dans différentes actions, avoient extrêmement diminué la noblesse; et ce qui en restoit dans le pays, étoient ou des vieillards ou des enfans, qui ne pouvoient servir.

Le manque de gentilshommes et le nombre de places d'officiers, vacantes dans les régimens, firent, qu'on eut recours à la roture, pour les remplir.

Il y avoit des bataillons, auxquels il ne restoit que huit officiers pour le service : les autres étoient, ou morts, ou prisonniers, ou blessés.

De ces circonstances fâcheuses, il est facile de conclure, que les anciens corps même étoient sans ordre, sans discipline, sans exactitude, et, par conséquent, manquoient d'énergie.

Réformes et améliorations.

Les régimens se trouvoient, alors, plus composés de naturels du pays, que d'étrangers. Les compagnies étoient fortes de 162 hommes : on en renvoya 40, qui devinrent utiles, en remettant les terres en culture.

Les bataillons francs servirent à compléter les régimens de garnison, qui congédièrent également ce qu'ils avoient de soldats nationaux de trop.

La cavalerie réforma 150 hommes par régiment; les hussards, chacun 400. Ainsi les provinces gagnèrent, par cette réforme, 30,780 cultivateurs, qui leur manquoient.

On ne s'en tint point là. Autrefois, le nombre des nationaux avoit été arbitraire. On le fixa à 720 hommes pour chaque régiment; et ce qui manquoit, pour compléter la compagnie, fut levé chez l'étranger.

Les soldats des cantons eurent la permission de se marier, sans le consentement de leurs capitaines. Peu se vouèrent au célibat : le grand nombre aima mieux contribuer à l'accroissement de la population.

Les effets de ces bons arrangemens répondirent à l'attente du gouvernement; et déja, en 1773, le nombre des enrôlés surpassoit considérablement celui de l'année 1756.

Précédemment, les capitaines recrutoient eux-mêmes leurs compagnies de l'argent, qu'ils retiroient

de la paye des semestres. Cette méthode avoit donné lieu à trop d'abus. Les officiers, pour épargner l'argent, enrôloient par force. Tout le monde crioit. Aucun prince ne vouloit permettre de telles violences sur son territoire.

On changea donc cette économie, de façon que le général de Wartenberg tira seul la paye des semestres, dont les capitaines recevoient, outre leur paye, 30 écus par mois. On se servit du surplus pour les enrôlemens.

Ces enrôlemens produisoient, par an, 7 à 8,000 soldats, levés dans les pays étrangers; lesquels, avec les femmes et les enfans, qu'ils menoient avec eux, formoient une colonie militaire d'environ 10,000 personnes.

Quoiqu'un fils unique de paysan ne devînt pas soldat, l'armée, d'année en année, gagnoit pour la taille; et, en 1773, il n'y avoit plus de compagnie, dans les régimens d'infanterie, dont les soldats eussent au-dessous de 5 pieds 5 pouces.

Les régimens, tant d'infanterie que de cavalerie, furent partagés en différentes inspections, afin d'y faire renaître l'ordre, l'exactitude, la sévérité de la discipline; pour qu'il y eût une égalité parfaite dans l'armée, et que, tant les officiers que les soldats, eussent les mêmes directions dans un régiment comme dans un autre.

Les régimens du Rhin et du Weser eurent, pour inspecteur, le général Duringshosen; ceux du duché de Magdbourg, le général Saldern : ceux de l'Electorat furent partagés entre M. de Ramin, M. de Steinkller et le colonel Buttlar. Ceux de la Poméranie échurent au général Mœllendorff; ceux de la Prusse, au général Stutterheim; et ceux de Silésie, au général d'infanterie Tauenzien.

Le lieutenant-général de Bulow eut l'inspection de la cavalerie de Prusse; le général Seidlitz, de celle de Silésie; Lœllhœffel, de celle de Poméranie et de la nouvelle Marche; et celle de l'Electorat et du pays de Magdebourg fut mise sous la direction du général Krusemarck.

Pour parvenir au degré de perfection, qu'on s'étoit proposé, on avoit dégagé le corps des officiers de tout ce qui tenoit à la roture. Ces sortes de sujets furent placés dans des régimens de garnison, où ils valoient au moins ceux, auxquels ils succédoient, et qui, étant trop infirmes pour servir, furent pensionnés.

Mais comme le pays même ne fournissoit pas le nombre de gentilshommes, que demandoit l'armée, on engagea des étrangers, de la Saxe, du Mecklenbourg, ou de l'Empire, parmi lesquels il se rencontroit quelques bons sujets.

L'attention, qu'on apportoit à perfectionner l'infan-

terie de campagne, n'empêcha pas d'avoir l'œil sur les régimens, destinés à servir en garnison. Ceux, qui défendent les places, peuvent rendre d'aussi grands services, que ceux, qui gagnent les batailles.

On purifia ces régimens de tout ce qui étoit suspect, tant parmi les officiers que parmi les soldats. On les disciplina comme les régimens de campagne; et toutes les fois que le Roi faisoit la revue des troupes dans les provinces, les régimens de garnison y figuroient également.

Ces corps étoient moins grands, que les autres, pour la taille. Il ne s'y trouvoit cependant aucun soldat, qui eût moins de 5 pieds 5 pouces, et quoiqu'ils ne chargeassent pas aussi vîte, que l'infanterie de campagne, aucun général, dès l'année 1773, n'auroit été fâché de les avoir dans sa brigade.

Quant à la cavalerie, il s'en falloit beaucoup, qu'elle eût fait des pertes, proportionnées à celles de l'infanterie. Comme elle avoit été victorieuse dans toutes les occasions, les vieux soldats et les vieux officiers s'étoient, à peu de chose près, conservés.

On eut un soin particulier de fournir à ce corps respectable les meilleurs chevaux, qu'on pût trouver.

Il y avoit pourtant quelques reproches à faire à quelques-uns de nos généraux de cavalerie, qui, ayant eu quelques détachemens à conduire, avoient maladroitement fait manœuvrer l'infanterie.

Le même reproche pouvoit se faire aussi à quelques officiers d'infanterie, qui employèrent leur cavalerie avec peu de discernement.

Afin d'empêcher, que ces fautes grossières n'eussent lieu à l'avenir, le Roi composa un ouvrage de tactique et de castrométrie, qui contenoit des règles générales, tant pour la guerre défensive, que pour la guerre offensive; des ordonnances différentes pour les attaques et les défenses s'y trouvoient désignées avec toutes les dispositions, adoptées à des terrains connus de toute l'armée.

Ce livre méthodique et plein de préceptes évidens, confirmés par toutes les expériences des guerres passées, fut déposé entre les mains des inspecteurs. Ils le donnoient à lire aux généraux, comme au commandeurs des bataillons ou des régimens de cavalerie. Mais, d'ailleurs, on eut la plus grande attention à empêcher, que le public en eût aucune connoissance.

Cet ouvrage produisit plus d'effet, qu'on ne l'espéroit. Il ouvrit l'esprit des officiers sur des manœuvres, dont ils n'avoient pas compris le sens. Leur intelligence fit des progrès visibles; et comme les succès de la guerre roulent principalement sur l'exécution de la disposition, et que plus on a de généraux habiles, plus on peut s'assurer de réussir, on avoit lieu de croire, qu'après tant de peines, pour instruire les officiers, les ordres seroient exacte-

ment suivis, et que les généraux ne feroient pas de fautes assez considérables, pour causer la perte d'une bataille.

Selon les usages, qui s'étoient établis pendant la dernière guerre, l'artillerie étoit devenue une partie principale des armées.

On commença par rétablir l'artillerie de campagne; et l'on eut 868 canons à refondre. On procéda ensuite aux canons des forteresses, qui étoient en partie évasés.

On inventa des espèces de tombereaux, afin que chaque bataillon d'infanterie eût toujours avec soi des charges de réserve, qui étoient enfermées, pour chaque peloton, dans des sacs séparés, ce qui en facilitoit la distribution.

On doubla les moulins à poudre, qui en fabriquèrent six mille quintaux par années; et en même temps, les forges travailloient à fondre des bombes, des boulets et des grenades royales.

Les forteresses furent pourvues de bois de charpente et de soliveaux, pour l'usage des batteries. Tous ces ouvrages, en y ajoutant 60,000 quintaux de poudre, furent fournis aux arsenaux vers la fin de 1777.

Il en coûta pour l'artillerie, pour la réparation de ses chariots et de son train, 1,960,000 écus : mais cette dépense étoit nécessaire.

En commençant la guerre de 1756, la Prusse n'avoit que deux bataillons d'artillerie. Ce nombre étoit trop inférieur à celui de l'ennemi : on le porta à six bataillons, chacun de 900 hommes, outre les compagnies détachées, et distribuées dans les forteresses.

Ce corps, après la paix, resta sur pied, tel qu'il étoit; et l'on construisit de grandes casernes à Berlin; pour qu'étant toujours assemblé, il fût mieux et plus également dressé à l'usage, auquel il étoit destiné.

Après la conquête de la Silésie, on y avoit construit différentes places : la plupart avoient besoin d'être perfectionnées. Il falloit encore en bâtir une nouvelle à Silberberg; afin d'être maître des débouchés, qui mènent vers Glatz à gauche et vers Braunau à droite.

Ces différens ouvrages, avoit coûté, en 1777, la la somme de 4,146,000 écus; tandis qu'en Poméranie, on fortifioit la ville de Colberg, qui coûta 800,000 écus. Lors de l'invasion des Russes, on s'étoit aperçu, que cette place pouvoit devenir de la dernière importance.

Cette même année 1777, on avoit fabriqué à Spandau 140,000 nouveaux fusils. On avoit fait des épées de rechange pour toute la cavalerie, des brandoulières, des selles, des brides, des ceinturons, des

marmites, des pioches, des haches, et une fourniture complète de tentes pour toute l'armée.

Ces immenses apprêts étoient déposés, les fusils dans l'arsenal, et le reste dans deux grands bâtimens, qu'on appeloit les garderobes de l'armée.

Outre cet appareil, on avoit mis à part la somme de 3 millions, pour fournir, en temps de guerre, à la remonte de la cavalerie, ainsi que pour remplacer les uniformes, qui se perdoient dans les batailles.

Une autre somme étoit destinée, pour les frais de l'augmentation de 22 bataillons francs.

Toutes ces choses, ainsi préparées d'avance, allégeoient, au moins pour quelques campagnes, le poids de la guerre, si accablant pour les finances, quand elle est de durée.

L'article des magasins militaires ne fut point oublié. On en forma deux, l'un à Magdebourg, et l'autre, dans les places de la Silésie, chacun de 35,000 winspels de seigle, pour entretenir, durant une année, deux armées de 70,000 hommes.

Le premier étoit destiné aux troupes, qui agiroient vers la Bohême ou la Moravie; et le second, pour celles, dont les opérations seroient dirigées vers la Saxe ou vers la Bohême.

Le prix de ces magasins étoit évalué à 1,700,000 écus. On les entama durant trois années de disette:

mais, en 1775, ils furent rétablis, tels qu'ils avoient été.

Un des articles les plus difficiles étoit de trouver et de rassembler tous les chevaux, nécessaires au mouvement d'une aussi grande machine, si l'armée entroit en campagne. Cette multitude de canons, introduite par l'usage, demandoit un nombre immense de chevaux, pour les transporter. Il en falloit encore pour les tentes, pour les officiers et pour les vivres. On compta, qu'en tout, la somme en montoit à 60,000.

Les troubles de la Pologne faisant appréhender, qu'une nouvelle guerre ne s'allumât, le Roi, en 1768, jugea à propos d'augmenter de quarante hommes les compagnies de douze régimens d'infanterie; et pour les loger, il fallut bâtir des casernes : elles coûtèrent 360,000 écus. Les hussards et les bosniaques, qui ne faisoient que onze cents têtes, furent portés à quatorze cents. Un bataillon de mille hommes fut levé, aux ordres de M. de Rosières, pour la défense de Silberberg.

Ces différentes augmentations mirent l'armée, en temps de paix, sur le pied de 161,000 hommes.

Il fut résolu, en 1771, de remonter toute la cavalerie. Ce furent 8,000 chevaux qu'on acheta tout à-la-fois.

Après le partage de la Pologne, les acquisitions de la Prusse fournissoient les moyens d'augmenter consi-

dérablement l'armée. Elle fut mise, en temps de paix, sur le pied de 186,000 hommes; et l'on résolut de la porter, en temps de guerre, avec les bataillons francs et autres corps pareils, au nombre de 218,000 combattans.

Vingt-cinq nouveaux majors, avec autant d'aides-de-camp, furent créés, pour commander les bataillons de grenadiers. Autrefois, on les prenoit, en temps de guerre, des régimens : maintenant cette charge est devenue permanente.

Les artilleurs, qui servoient l'artillerie volante, furent remontés, afin qu'exercés en temps de paix, ils devinssent plus utiles en temps de guerre.

Le total de cette nouvelle augmentation consistoit en 25,220 hommes; et 1,250,000 écus, assignés sur la Prusse occidentale, furent destinés à l'entretien de ces nouvelles troupes.

En l'année 1773, l'armée consistoit en 141 bataillons de campagne, 63 escadrons de cuirassiers, 70 de dragons, 100 de hussards; outre une artillerie de campagne, composée de 9,600 canonniers et bombardiers, sans compter 1,200 artilleurs, distribués pour le service des forteresses, et 36 bataillons de garnison.

Exercices et instructions militaires.

Rien ne coûta plus de peines, que de rétablir l'or-

dre et la discipline dans cette infanterie, si fort déchue de ce qu'elle avoit été autrefois.

Il fallut de la sévérité, pour rendre le soldat obéissant; de l'exercice, pour le rendre adroit; et une longue habitude, pour lui apprendre à charger son fusil, quatre fois en une minute, à marcher en ligne sans frottement, et enfin à savoir se prêter à toutes les manœuvres, que des occasions différentes dans la guerre pouvoient exiger de lui.

Mais lorsqu'on eut fait avec les soldats, il fut plus difficile encore de former les jeunes officiers, et de leur donner l'intelligence nécessaire dans leur métier.

Pour leur faire acquérir la routine de ces manœuvres, on les exerça, dans le voisinage de leurs garnisons, aux différens déploiemens, aux attaques de plaines, aux attaques de postes fortifiés, ainsi qu'à celles de villages, aux manœuvres d'une avant-garde, à celle d'une retraite, aux carrés, pour savoir, comment ils devoient attaquer, et comment ils devoient se défendre.

Cela se pratiquoit pendant tout l'été; et chaque jour, ils répétoient une partie de leur leçon.

Pour rendre ces pratiques générales, les troupes s'assembloient, deux fois; l'une, au printems, et l'autre, en automne. Il ne se faisoit alors que de grandes manœuvres de guerres, des défenses ou des attaques de postes, des fourrages, des marches dans tous les

genres, et des simulacres de bataille, où les troupes, en agissant, désignoient les dispositions, qui en avoient été faites.

Ainsi, suivant l'expression de Végèce, la paix devint, pour les armées prussiennes, une école, et la guerre, une pratique.

On ne doit pas croire cependant, que, d'abord après la paix, les manœuvres fussent des plus brillantes. Il faut du temps, pour que la tactique, mise en pratique, devienne une chose habituelle, que les troupes exécutent sans difficulté. La précision, qu'on désiroit d'établir, ne commença à devenir sensible que depuis l'année 1770.

Lorsque Frédéric-Guillaume Ier. parvint au trône, on rangeoit les bataillons sur quatre files : mais ils chargeoient sur trois. Les bataillons contenoient quatre divisions ; et chaque division, deux pelotons, la compagnie de grenadiers à part.

Le prince d'Anhalt, qui avoit étudié la guerre comme un métier, s'étoit aperçu, qu'on ne tiroit pas des fusils tout l'avantage, qu'on pouvoit en attendre. Il imagina des baguettes de fer, et trouva le moyen d'apprendre aux soldats à charger avec une vitesse incroyable.

Depuis l'année 1733, le premier rang chargea, la baïonnette au bout du fusil.

L'exercice, alors, se faisoit de la façon suivante :

On commençoit par le maniement des armes. Ensuite, on chargeoit par pelotons et par divisions. On avançoit lentement, en faisant le même feu. On faisoit la retraite, à peu près, également. Après quoi, on formoit deux carrés, impraticables vis-à-vis des ennemis ; et l'on finissoit par un feu de file très-inutile.

Cependant, toutes les évolutions se faisoient déja avec tant de précision, que les mouvemens d'un bataillon étoient semblables au jeu des ressorts de la montre la mieux faite.

Un officier a besoin de diverses connoissances. Mais une des principales est celle de la fortification. Y a-t-il des sièges ? il trouve occasion de se distinguer. Est-il dans une ville assiégée ? il peut rendre de bons services. Faut-il fortifier un camp ? on profite de son intelligence. Y a-t-il quelque village à fortifier les postes avancés de la chaîne des quartiers d'hiver ? on l'emploie ; et pour peu qu'il ait de génie, il trouve cent occasions de se faire connoître.

Afin que les officiers ne manquassent pas d'instruction dans une partie du génie aussi utile, le Roi adjoignit à chaque inspection un officier du génie, pour donner aux jeunes officiers les connoissances, qui leur manquoient à cet égard.

Après qu'ils avoient appris les élémens de cet art, on leur faisoit tracer des ouvrages, adaptés aux différens terrains : ils prenoient des camps : ils dispo-

soient la marche des colonnes ; et sur leurs plans, ils n'osoient pas même omettre les postes avancés de la cavalerie.

Cette étude étendit la sphère de leurs idées, et leur apprit à penser en grand. Ils se firent des règles de castrométrie, et acquirent, dès leur jeunesse, les lumières, que doivent avoir les généraux.

Les canonniers et les bombardiers Prussiens s'exerçoient, tous les ans. Il falloit, que, dans une nuit, ils eussent construit une batterie. Ils apprenoient à démonter le canon de l'ennemi ; à tirer à ricochet ; et à bien jeter les bombes, malgré les différentes directions des vents, qui, les chassant de côté ou d'autre, les détournent de leur direction. D'autre part, on faisoit avancer en ligne les canons de campagne, comme s'ils eussent été distribués entre les bataillons. Ils étoient obligés de profiter de la moindre butte de terre, pour ne négliger aucun de leurs avantages, et de viser, toutes les fois, avant de tirer leurs coups.

Comme on raffinoit sur tout, on avoit inventé une espèce nouvelle d'obusiers, dont la grenade portoit à 4,000 pas.

Les bombardiers furent dressés à savoir s'en servir à diverses distances ; et l'on s'aperçut, que, pour donner aux canons de campagne le dernier degré d'agilité, dont ils sont susceptibles, il faudroit encore augmenter l'artillerie d'un certain nombre de ma-

nœuvres ; afin qu'à force de bras, les canons demeurassent invariablement auprès des bataillons, en avançant.

Souvent le quartier-général de l'armée prussienne avoit manqué de bons maréchaux-de-logis. Le Roi (Frédéric II) voulut former ce corps, et choisit douze officiers, qui avoient déja quelque teinture de génie, pour les dresser lui-même.

Dans cette vue, on leur fit lever des terrains, marquer des camps, fortifier des villages, retrancher des hauteurs, élever ce qu'on appelle des palanques, marquer les marches des colonnes ; et, sur-tout, on les styla à sonder eux-mêmes tous les marais et tous les ruisseaux, pour ne pas se méprendre, par négligence, et donner à une armée, pour appui, une rivière guéable, ou bien un marais, par lequel l'infanterie pût marcher, sans se mouiller la cheville du pied.

Ces fautes sont de très-grande conséquence. Les Français n'auroient pas été battus à Malplaquet, ni les Autrichiens à Leuthen, s'ils n'en avoient pas commis de semblables.

CHAPITRE XII.

Le prince Henri, frère de Frédéric II. Sa sœur, margrave de Bareuth : le prince Frédéric-Auguste de Brunswick : le prince d'Anhalt ; et le maréchal Keith.

LE PRINCE HENRI, FRÈRE DU ROI :

Son voyage et ses négociations en Russie.

Les Sarmates accusoient les Autrichiens et les Prussiens, d'avoir étendu les limites de leurs possessions en Pologne, beaucoup au-delà de ce qui leur avoit été accordé par les traités ; et leurs plaintes amères avoient fait impression sur l'impératrice de Russie, dont l'ambition, s'applaudissant d'avoir donné des provinces à de grands souverains, étoit encore plus flattée d'en fixer les limites.

Pour prévenir les suites, que pourroit avoir le mécontentement de l'Impératrice, si on ne l'appaisoit pas au plutôt, le Roi résolut d'envoyer le prince Henri à Pétersbourg (en 1776), sous prétexte de faire une visite à l'Impératrice, qui l'avoit invité à se rendre à sa cour.

Ce Prince arriva à Pétersbourg dans des conjonctures aussi singulières que fâcheuses. Il avoit à combattre les

Français, les Espagnols et les Autrichiens; et à peine eût-il vu l'Impératrice, que la grande Duchesse vint à mourir, en mettant au monde un enfant mort.

Comme il se trouva présent à cette scène, il assista l'Impératrice, autant qu'il dépendit de lui. Il prit un soin particulier du grand Duc, atterré par un spectacle aussi lugubre : il ne l'abandonna point, et contribua, par ses soins, à rétablir sa santé.

Son chef-d'œuvre fut de raccommoder entièrement la mère et le fils; dont la mésintelligence s'étoit beaucoup augmentée depuis le mariage de la grande Duchesse, et faisoit appréhender, qu'il n'en résultât des suites fâcheuses, ou pour l'un ou pour l'autre.

L'Impératrice fut vivement touchée du service, que le prince Henri lui avoit rendu; et depuis ce temps, le crédit de ce Prince s'accrut de jour en jour. Il en fit bientôt un très-bon usage.

L'Impératrice étoit dans l'intention de remarier promptement son fils. Le prince lui proposa la princesse de Wurtemberg, petite nièce du Roi, qui fut aussitôt agréée. Il fut en même temps résolu, que le prince Henri mèneroit le grand Duc à Berlin, où il verroit cette Princesse, et où les promesses se feroient : après quoi, il la ramèneroit en Russie, pour que les noces se fissent à Pétersbourg.

Le Prince trouva plus de difficultés, pour éluder les restitutions, que les Polonois exigeoient du Roi.

La cour de Vienne avoit donné l'exemple de ces restitutions : la Russie insistoit, pour que le roi imitât sa conduite. Cette affaire fut remise à la médiation de M. de Stackelberg, ambassadeur de Russie en Pologne ; et l'on s'arrangea le mieux que l'on put. La cour de Berlin rendit à la République une partie du lac de Goplo, la rive gauche de la rivière de Drevenza et quelques villages aux environs de Thorn.

LA MARGRAVE DE BAREUTH, SŒUR DU ROI.

La margrave de Bareuth mourut le 14 octobre 1758. C'étoit une princesse d'un rare mérite. Elle avoit l'esprit cultivé et orné des plus belles connoissances, un génie propre à tout, et un talent singulier pour tous les arts. Ces heureux dons de la nature faisoient cependant la moindre partie de son éloge. La bonté de son cœur, ses inclinations généreuses et bienfaisantes, la noblesse et l'élévation de son ame, la douceur de son caractère, réunissoient en elle les avantages brillans de l'esprit à un fond de vertu solide, qui ne se démentit jamais. Elle éprouva souvent l'ingratitude de ceux, qu'elle avoit comblés de biens et de faveurs, sans qu'on pût citer un exemple, qu'elle eût jamais manqué à personne.

La plus tendre, la plus constante amitié unissoit le Roi et cette digne sœur. Ces liens s'étoient formés dès leur première enfance. La même éducation et les

mêmes sentimens les avoient resserrés. Une fidélité à toute épreuve des deux parts les rendoit indissolubles.

Cette princesse, dont la santé étoit foible, prit si fort à cœur les dangers, qui menaçoient sa famille, que le chagrin acheva de ruiner son tempérament. Son mal se déclara bientôt. Les médecins reconnurent, que c'étoit une hydropisie formée. Leurs remèdes ne purent point la sauver. Elle mourut avec un courage et une fermeté d'ame, digne des plus intrépides philosophes.

Ce fut le jour même, où le Roi fut battu à Hochkirchen par les Autrichiens. Les Romains n'auroient pas manqué d'attribuer à ce jour une fatalité, à cause de deux coups aussi sensibles, dont le Roi fut frappé en même temps.

LE PRINCE FRÉDERIC-AUGUSTE DE BRUNSWICK.

Dans la campagne de 1761, le prince Frédéric-Auguste de Brunswick, très-jeune encore, mais plein d'honneur et d'une noble ambition, pour son coup d'essai, força le poste, que les ennemis avoient au village d'OElperg, se jeta dans Brunswick, en fit lever le siége, et hâta l'évacuation de Wolfenbüttel. Ainsi, Alexandre, au sortir de l'enfance, dans l'armée de son père Philippe, battit les Athéniens, avec l'aile de la cavalerie, qu'il commandoit.

Dans la campagne suivante, il ouvrit la tranchée

devant Cassel. Le siége commença le 5 d'octobre, et fut poussé jusqu'au 7 de novembre, que la ville se rendit par capitulation.

LE PRINCE LÉOPOLD D'ANHALT.

Lorsque Frédéric II entreprit l'invasion de la Silésie, le prince d'Anhalt étoit furieux de ce qu'il n'avoit pas conçu ce plan, et n'étoit pas le mobile de l'exécution. Il prophétisoit des malheurs, comme Jonas. Ce prince regardoit l'armée impériale comme son berceau. Il avoit des obligations à Charles VI, qui avoit donné un brevet de princesse à sa femme; et il craignoit l'agrandissement du Roi, qui le réduisoit, comme voisin, au néant.

Ces sujets de mécontentement l'engagèrent à semer la défiance et l'épouvante dans tous les esprits. Il auroit voulu intimider le Roi même, si cela avoit été faisable.

LE MARÉCHAL KEITH.

Le Roi attira de Russie le maréchal Keith à son service : c'étoit un homme doux dans le commerce, ayant des vertus et des mœurs, habile en son métier, et qui, avec la plus grande politesse, étoit d'une valeur héroïque dans un jour de combat.

LE GÉNÉRAL DE WEDEL.

L'affaire de Solnitz sera à jamais mémorable dans

les fastes Prussiens. Cette belle action valut à Wedel le nom de *Léonidas*. Le prince de Lorraine, surpris qu'un seul bataillon prussien lui eût disputé, pendant cinq heures, le passage de l'Elbe, dit aux officiers, qui l'accompagnoient : la Reine seroit trop heureuse, si elle avoit dans son armée des officiers comme ce héros.

SECTION DEUXIÈME.

DES COURS DE SAXE, D'AUTRICHE, D'ITALIE ET D'ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

De la cour de Saxe.

L'Electeur Frédéric-Auguste; et la princesse Eberhardine, sa femme: Auguste II, et sa femme, fille de l'Empereur Léopold: ses ministres, les comtes de Flumming et de Bruhl; et Hesseeke: le prince Charles. La comtesse Krasinska, polonaise.

FREDERIC-AUGUSTE.

DANS le temps que la mort surprit le Roi Auguste, il étoit occupé des plus vastes desseins. Il pensoit à rendre héréditaire la souveraineté de sa maison en Pologne; et pour parvenir à ce but, il avoit imaginé le partage de cette monarchie, comme le moyen, par lequel il croyoit appaiser la jalousie des puissances voisines.

Il avoit besoin de Frédéric-Guillaume Ier. dans l'exécution de ce projet; et il lui demanda le maréchal de Grumbkow, pour s'en ouvrir à lui. Ils voulurent se pénétrer l'un l'autre, et s'enivrèrent réci-

proquement dans cette intention; ce qui causa la mort d'Auguste, et à Grumbkow une maladie, dont il ne se releva jamais.

Frédéric-Guillaume fit semblant d'entrer dans les vues d'Auguste : mais il en sentit si bien les dangereuses conséquences, qu'il se concerta avec l'Empereur et la Czarine, pour les contrecarrer. Ils convinrent d'exclure la maison de Saxe du trône de Pologne et d'y placer le prince Emmanuel de Portugal.

La mort, qui détruisit l'Electeur et le projet, fit envisager les affaires de Pologne sous un tout autre point de vue.

ÉBERHARDINE, SA FEMME.

Ce fut au retour de ses voyages, que Frédéric-Auguste épousa la princesse Eberhardine, fille du margrave de Brandebourg-Bareuth. Sa beauté lui parut au-dessus de tout ce qu'il avoit vu jusques-là dans les divers pays, qu'il avoit parcourus. Il en devint passionnément amoureux. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnoient un éclat extraordinaire. Tous ses traits étoient réguliers : son visage et sa personne étoient pleins de graces et de charmes. Elle avoit une modestie et une douceur, qui rendoient son commerce très-agréable.

Parvenu à l'électorat, Frédéric-Auguste vécut d'abord avec elle dans l'union la plus étroite. Il en étoit

adoré : il n'aimoit qu'elle ; et les courtisans eux-mêmes ne doutoient pas, que cette princesse n'eût fixé pour toujours l'inconstant Auguste. Ils se trompoient : le cœur de ce prince n'étoit pas fait pour la constance.

Supplément par M. de Pœllnitz.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE.

Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, étoit né avec un penchant invincible à la galanterie et à l'amour ; et quoique ces passions succédassent sans interruption dans son cœur les unes aux autres, il aimoit toujours aussi tendrement, que si le plaisir d'aimer eût été nouveau pour lui.

Pendant la régence de Jean-Georges, son frère, Frédéric-Auguste entreprit de visiter les États et les provinces les plus célèbres de l'Europe. Partout il fit admirer sa bonne mine, sa force, son adresse, sa magnificence et sa politesse.

Après avoir parcouru les principales cours de l'Allemagne, il passa en Hollande ; de là, en Angleterre, et enfin en France. L'esprit de galanterie, qui le dominoit, le conduisit en Espagne. Tout ce qu'il avoit ouï dire de la beauté des dames Espagnoles, et de la manière dont elles faisoient l'amour, lui fit envisager ce pays, comme un théâtre, digne de lui.

La mort tragique de la marquise de Manzera fit pour lui de Madrid un séjour affreux ; et il se hâta

d'en partir. Il prit sa route par le royaume de Valence et de Catalogne, et s'arrêta quelques jours à Barcelone, où le comte de Corzane, gouverneur de la place, lui rendit des honneurs extraordinaires.

De Barcelone, le Prince alla à Perpignan, capitale du Rousillon. Il y admira les fortifications immenses, dont Louis XIV avoit fait revêtir cette place. Il traversa ensuite le Languedoc et la Provence; et enfin il entra en Italie.

Venise et Rome, qui, dans tous les temps, ont été les villes les plus célèbres, et pour la politique et pour la galanterie, furent aussi les deux villes, où le Prince fit le plus de séjour.

Le sénat de Venise se relâcha de la sévère loi, qui interdit aux nobles de visiter les étrangers : trois d'entr'eux furent chargés de servir le prince de Saxe et de lui faire voir les curiosités de la ville. Il fut permis aux Dames de faire usage de leurs diamans, et de porter des habits de couleur. Depuis Henri III, roi de France et de Pologne, aucun Prince n'avoit reçu de la République de plus grands honneurs. Jamais Venise ne fut plus brillante.

Le Doge fit la cérémonie d'épouser la mer : on choisit un de ces beaux jours, où le soleil est caché, et où l'on ne ressent, ni vent, ni chaleur, de sorte que le nombre des gondoles et des piottes fut prodigieux.

Le prince passa dix-huit mois à Venise, aimé, estimé, respecté de tout le monde. L'excès de la galanterie n'y étant point regardé comme un vice, on l'excusoit en lui, à cause de sa jeunesse.

En quittant Venise, la première ville, où il séjourna quelques temps, fut Bologne, où le cardinal Buoncompagno lui donna une fête superbe, et il se rendit ensuite à Florence. Il s'y lia très-étroitement avec le grand duc Cosme III, qui avoit épousé la sœur des électeurs de Bavière et de Cologne ; princesse, qui faisoit l'ornement de la cour de Toscane, et que sa politesse, sa douceur et sa modestie rendoient l'admiration de l'Italie.

Lorsque de Florence il passa à Rome, Antoine Pignatelli occupoit la chaire de Saint-Pierre sous le nom d'Innocent XII. Ce Pape lui fit les mêmes honneurs, que s'il avoit été souverain. Il l'embrassa ; et comme s'il eût été animé d'un esprit prophétique : « Dieu, lui dit-il, récompensera vos vertus : il vous « fera rentrer dans le giron de l'Eglise ; et vous rem- « plirez un jour les plus hautes destinées. »

Le Prince voltigea, à Rome, d'une beauté à l'autre ; et rien ne fut capable de le fixer. Il profita de cette trêve, que lui accordoit l'amour, pour s'attacher à voir les raretés anciennes et modernes, dont Rome abonde ; et il se forma alors le goût admirable pour la peinture et l'architecture, cette connoissance des

antiquités, et ce discernement exquis, qui le distingua de tous les autres princes d'Allemagne.

Il partit ensuite pour Naples, et n'y resta que le tems nécessaire, peut voir les raretés d'une ville, que sa situation rend si singulière et si renommée.

Sa curiosité le fit embarquer pour la Sicile, dont il parcourut les principales villes, et de Messine, d'où il passa le détroit, il vint débarquer à Reggio. Il traversa la Calabre, revit Naples et retourna à Rome, pour y faire quelque séjour : mais ayant appris, que Louis XIV avoit déclaré la guerre à l'Empereur Léopold et à l'Empire, il se rendit à l'armée du Rhin, où il signala cette valeur intrépide, que ses ennemis ont toujours admirée et qu'il n'a jamais démentie.

Si l'amour eut toujours beaucoup d'empire sur son cœur, il ne lui fit pas néanmoins oublier le soin de sa gloire. Jean Sobieski, roi de Pologne, étant mort, l'Electeur de Saxe s'occupa des moyens de le remplacer. Il avoit de grands concurrens : mais il les égaloit en mérite, et les surpassoit en richesse et en puissance. Le cardinal Radziowski, primat du royaume, élut le prince de Conti ; et l'évêque de Cujavie proclama Frédéric-Auguste, qui sut enfin l'emporter sur son rival. Il fut couronné à Cracovie avec une magnificence vraiment royale.

Le nouveau roi, qui avoit changé secrètement de

religion entre les mains du prince de Saxe-Zeitz, évêque de Javarin, reçut les hommages des palatinats. Mais lorsque les Suédois s'avancèrent à grandes journées vers Varsovie, les Polonais furent assez lâches, pour préférer le joug de Charles XII au règne de Frédéric-Auguste. Ils l'abandonnèrent; et ceux, qui lui demeurèrent fidèles, ne furent pas en état de le maintenir sur le trône. Ils ne vouloient pas même consentir à ce qu'il fît venir à son secours son armée de Saxe.

Ce Roi magnanime ne trouva de ressource que dans lui-même. Il employa tout ce que la politique la plus raffinée peut employer, pour arrêter les progrès de son ennemi. Il se retira à Cracovie. Il y assembla un corps d'armée, et fit venir les Saxons; et lorsqu'il se vit en état de mesurer ses forces avec celles de l'implacable Charles, il marcha à sa rencontre.

Ces deux monarques parurent en présence l'un de l'autre, dans la plaine de Clossau. La bataille se donna: ils y firent tous deux des prodiges de valeur: mais enfin l'ascendant de Charles XII prévalut: il remporta une victoire complète.

Frédéric-Auguste se retira à Cracovie. Le vainqueur l'y ayant suivi, il abandonna cette place, et se retira à Lublin, où il assista à une diète, qui ne termina rien. Il passa ensuite en Saxe.

Charles XII fit couronner Stanislas Leczinski, palatin de Posnanie, et s'avança vers la Saxe avec ce nou-



veau Roi, trophée éclatant de ses victoires. Auguste n'avoit point d'armée à leur opposer : il fut contraint de signer la paix, tel qu'il plut à son implacable ennemi de la lui prescrire.

Frédéric-Auguste parut toujours grand dans le cours de ses adversités. On ne l'entendit jamais se plaindre de son mauvais sort et de l'ingratitude des Polonais. Quoiqu'il aimât les plaisirs, il ne s'y abandonnoit pas. La guerre avoit pour lui des charmes ; et comme ses affaires ne lui permettoient pas de la porter en Pologne contre le roi Stanislas, il l'alla chercher en France dans l'armée des alliés.

Il y garda *l'incognito*, et se servit des équipages du prince Eugène de Savoie. On admira généralement sa grande expérience dans l'art militaire et son courage. Souvent il s'exposa avec si peu de précaution, que le prince Eugêne et le duc de Malborough lui firent des remontrances : il leur répondit en riant, qu'à la guerre il falloit être Calviniste et croire à la prédestination.

De retour à Dresde, il apprit, que Charles XII avoit été défait à Pultawa, et qu'il n'avoit plus d'ennemi en état de lui disputer la couronne de Pologne. La princesse de Teschen et madame de Brebentau lui rendirent, dans cette occasion, des services importans par le nombre de seigneurs polonais, qu'elles ramenèrent dans son parti.

Avant de se rendre en Pologne, il eut une entrevue à Leipsick avec Frédéric Ier., roi de Prusse, et une autre, avec le czar à Marienbourg.

AUGUSTE II, ROI DE POLOGNE, ET SA FEMME.

Auguste II étoit doux par paresse, prodigue par vanité; soumis, sans religion, à son confesseur, et, sans amour, à la volonté de son épouse: ajoutons son penchant aux directions de son favori le comte de Bruhl.

Les rois Saxons employoient la plus grande partie de leurs revenus en corruption, dans l'espérance de perpétuer le gouvernement polonais dans leur famille et de rendre, avec le temps, ce royaume héréditaire. Mais le plus grand obstacle, qu'on eut à vaincre, pour placer Auguste II sur le trône de la Pologne, fut son indolence.

La Reine, son épouse, étoit fille de l'Empereur Léopold et sœur de l'électrice de Bavière. Le fond de son esprit étoit acariâtre. La hauteur et la superstition faisoient son caractère.

Auguste étoit mêlé dans toutes les intrigues, qui tendoient à perdre le roi de Prusse. Non-seulement il aigrissoit la cour de Pétersbourg contre celle de Berlin: mais voulant encore tirer de l'amitié de l'impératrice Elisabeth des avantages pour sa famille, il la sollicita

de procurer, par son assistance, le duché de Courlande à son troisième fils, le prince Charles.

L'Impératrice, favorable aux Saxons, consentit à cet établissement; et Auguste II investit son fils de ce Duché.

Supplément par M. de Pœllnitz.

LE COMTE DE FLEMMING.

Jacques-Henri, comte de Flemming, étoit bien fait. Sa taille étoit au-dessus de la médiocre. Il avoit les traits du visage réguliers, l'œil vif, le sourire moqueur et dédaigneux, l'air fier et hautain. Ses manières étoient brusques, et plus convenables à un capitaine de dragons qu'à un ministre.

Il affectoit dans ses discours une franchise, que ses actions démentoient. Tout étoit, chez lui, ostentation, jusqu'à ses vices. Son ambition étoit sans bornes. La fourberie et le parjure ne l'effrayoient pas. Toutes les voies lui paroissoient bonnes, pourvu qu'il parvînt à son but.

Avec ces défauts, il avoit des qualités, qui l'égaloient aux plus grands hommes. D'une valeur à toute épreuve, d'un travail infatigable, d'une conception vive et aisée, il se faisoit un jeu des plus grandes affaires, et passoit du travail à la débauche et de la débauche au travail, sans que les affaires en souffrissent.

Son maître lui étoit redevable de la couronne. Il la

lui avoit procurée par le crédit de sa parente, la palatine de Marienbourg. Cette dame est plus connue sous le nom de Brebentau, grand-trésorier de Pologne : elle étoit fille du comte de Flemming de Buco, feld-maréchal en Brandebourg.

Comme le comte de Flemming avoit toujours été de toutes les parties de plaisir du roi de Pologne, il prenoit avec ce prince des airs de familiarité, qui déplaisoient aux observateurs délicats sur les convenances. Sa Majesté s'accoutuma si fort à son humeur souple et complaisante, qu'elle ne put plus s'en passer.

Ce fut, à la recommandation de madame d'Esterlé, sa maîtresse, que le roi fit M. de Flemming lieutenant-général, ministre d'Etat du cabinet, et grand écuyer de Lithuanie.

LE COMTE DE BRUHL.

Le comte de Bruhl avoit été attaché à Auguste Ier. Il fut le principal instrument, qui ouvrit le chemin du trône à Auguste II, qui, en reconnoissance, l'associa à la faveur de Sulkowsky, alors son favori.

La concurrence excita la jalousie : aussi s'alluma-t-elle bientôt entre ces deux rivaux. Sulkowsky avoit dressé un projet, suivant lequel Auguste devoit s'emparer de la Bohême, après la mort de l'Empereur Charles VI, comme d'une succession, qui lui revenoit par les droits de son épouse, en qualité de fille de

l'Empereur Joseph, l'aînée des deux frères; dont la fille, par conséquent, devoit succéder préférablement à celle de son frère cadet.

Le Roi commençoit à goûter ce plan. Bruhl, pour perdre son rival, communiqua son projet à la cour de Vienne, qui travailla, conjointement avec lui, à faire exiler l'auteur d'un dessein aussi opposé à ses intérêts.

Bruhl fut comme enchaîné aux intérêts de la nouvelle maison d'Autriche. Ce ministre ne connoissoit que les finesses et les ruses, qui sont la politique des petits princes. C'étoit l'homme de ce siècle, qui avoit le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de souliers et de pantoufles.

César l'auroit rangé dans le nombre des têtes, si bien frisées et si bien parfumées, qu'il ne craignoit guères. Il falloit un prince, tel qu'Auguste II, pour qu'un homme du genre de Bruhl pût jouer le rôle de premier ministre.

Tout, jusqu'à l'opéra, fut entre les mains de Bruhl un ressort, pour gouverner l'esprit de son maître. Il avoit fait représenter la Clémence de Titus, au sujet de la disgrace de Sulkowsky et des prétendus crimes, que le roi Auguste II lui pardonna. Arminius fut joué pendant la campagne de 1745, pour faire allusion au secours, qu'Auguste III donnoit à la reine de Hongrie contre les Français et les Prussiens, qu'on accusoit de vouloir tout subjuguer.

En 1750, ce ministre ne respiroit que la guerre contre la Prusse. Il se flattoit de profiter des premiers troubles de l'Europe, pour abaisser un voisin dangereux de la Saxe. Il comprenoit, que cet Electorat ne seroit pas épargné, et que les premiers efforts des Prussiens s'y porteroient. Toutefois il laissoit dépérir le militaire. Mais il travailloit, de concert avec la cour de Vienne, pour communiquer à Pétersbourg la haine et l'envie, dont il étoit dévoré.

HESSECKE.

Le conseil d'Auguste III étoit composé d'un mélange de pédans et de parvenus : Hessecke étoit à leur tête. Elevé par la fortune, de l'état de valet de pied, au grade de ministre, il joignoit au talent d'un financier l'art de fouler méthodiquement les sujets.

Son économie fournissoit aux prodigalités du Roi, comme aux dissipations de son favori, le comte de Bruhl. Avec ce crédit, il gouvernoit la Saxe en subalterne. De lui émanoient les ordres à l'armée : il en dirigeoit les opérations ; et c'est à son incapacité, qu'il faut attribuer les fautes grossières des généraux saxons.

LE PRINCE CHARLES DE SAXE.

Le prince Charles, nommé duc de Courlande, alla à Pétersbourg, pour remercier l'impératrice Elisabeth de cette faveur. Comme il étoit inquiet et ar-

dent, il prit part à toutes les intrigues de la cour. Ses procédés le brouillèrent avec le grand duc et son épouse: il s'attira leur inimitié; et cette haine le perdit dans la suite.

LA COMTESSE DE KRASINSKA.

La comtesse de Krasinska, polonaise, est une espèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres. Elle a appris le latin, le grec, le français, l'italien et l'anglais. Elle a lu tous les auteurs classiques de chaque langue; et elle les possède. L'ame d'un bénédictin réside dans son corps. Avec cela, elle a beaucoup d'esprit, et n'a contr'elle que la difficulté de s'exprimer en français; langue, dont l'usage ne lui est pas aussi familier que l'intelligence. Elle a de la suite dans la conversation, de la liaison dans les idées et aucune des frivolités de son sexe; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle s'est formée elle-même sans aucun secours.

CHAPITRE II.

De la cour impériale d'Autriche :

L'empereur Léopold. L'empereur Charles VI. Le prince Eugène. Le comte de Zintzendorf. Le prince de Lorraine. L'impératrice Marie-Thérèse ; et l'empereur François Ier. : le comte de Kaunitz. Le comte de Seckendorf. L'empereur Joseph.

L'EMPEREUR LÉOPOLD.

L'EMPEREUR Léopold, de même que les Princes de sa maison, n'étoit pas guerrier, mais excessivement haut et fier. Il ne voulut (en 1683) plier, ni devant la France, qui investissoit Luxembourg, ni devant le Turc, qui avoit assiégé sa capitale, quoique dans l'impuissance de résister à aucun de ses ennemis. Il ne connoissoit de droits, que les siens; de prétentions, que celles de la maison d'Autriche; et de justice, que sa fierté.

L'EMPEREUR CHARLES VI.

Charles VI avoit reçu de la nature les qualités, qui font le bon citoyen : mais il n'en avoit aucune de celles, qui font le grand homme. Il étoit généreux, mais sans discernement ; d'un esprit borné et sans pénétration. Il avoit de l'application : mais il étoit sans

génie; de sorte qu'en travaillant beaucoup, il faisoit peu de choses. Il possédoit bien le droit germanique; parloit plusieurs langues, et sur-tout le latin, dans lequel il excelloit. Il étoit bon père, bon mari, mais bigot et superstitieux, comme tous les Princes de la maison d'Autriche.

On l'avoit élevé, pour obéir et non pour commander. Ses ministres l'amusoient à juger les procès du conseil aulique, à s'attacher aux minuties du cérémonial et de l'étiquette de la maison de Bourgogne; et tandis qu'il s'occupoit de ces bagatelles, ou qu'il perdoit son temps à la chasse, ses ministres, véritablement maîtres de l'Etat, disposoient de tout despotiquement.

LE PRINCE EUGÈNE.

Ce prince (1) avoit porté le petit collet en France :

(1) Le prince Eugène étoit petit-fils de Charles Emmanuel, duc de Savoie. Son père, le comte de Soissons, établi ee France, lieutenant-général des armées et gouverneur de Champagne, avoit épousé Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Eugène fut d'abord nommé en France le *chevalier de Carignan*; et ayant pris le petit collet, on l'appela l'*abbé de Savoie*.

Tel est le portrait, que M. de Voltaire a fait de ce prince: « Il étoit né avec les qualités, qui font un héros dans la guerre et un grand homme dans la paix; un esprit plein de justesse

Louis XIV lui refusa un bénéfice. Eugène demanda une compagnie de dragons : il ne l'obtint pas non plus; parce qu'on méconnoissoit son génie et que les jeunes Seigneurs de la cour lui avoient donné le sobriquet de *Dame Claude*.

Eugène, voyant que toutes les portes de la fortune lui étoient interdites, quitta sa mère, madame de Soissons, et la France, pour offrir ses services à l'Empereur Léopold. Il devint colonel et reçut un régiment. Son mérite perça rapidement.

Les services signalés, qu'il rendit, et la supériorité de ses talens l'élevèrent bientôt aux premiers grades militaires. Il devint généralissime, président du conseil de guerre, et enfin premier ministre de l'Empereur Charles VI. Ce Prince se trouva donc chef de l'armée impériale. Il gouverna, non-seulement les provinces autrichiennes, mais l'Empire même; et proprement il étoit Empereur.

---

et de hauteur, ayant le courage nécessaire et dans les armées et dans le cabinet. Il a fait des fautes comme tous les généraux : mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de Louis XIV et la puissance Ottomane. Il a gouverné l'Empire; et dans le cours de ses victoires et de son ministère, il a méprisé également le faste et les richesses. Il a même cultivé les lettres, et les a protégées, autant qu'on le pouvoit à la cour de Vienne ». (*Note de l'éditeur.*)

Tant que le prince Eugène conserva la vigueur de son esprit, les armes et les négociations des Autrichiens prospérèrent : mais lorsque l'âge et les infirmités l'eurent affoibli, cette tête, qui avoit si longtemps travaillé pour le bien de la maison d'Autriche, fut hors d'état de continuer ce même travail et de lui rendre les mêmes services.

La cause des infortunes de Charles VI ne doit s'attribuer qu'à la perte du prince Eugène. Après la mort de ce grand homme, il n'y eut personne pour le remplacer.

Dès l'année 1716, le prince Eugène avoit battu le Grand-Visir auprès de Témeswar : cette année, il entreprit le siége de Belgrade, et fortifia son camp d'un bon retranchement. Les Turcs vinrent assiéger son armée ; et non contens de la bloquer, ils s'avancèrent à lui par des approches et des tranchées. Eugène, après leur avoir laissé passer un ruisseau, qui les séparoit de son camp, sortit de ses retranchemens,, les attaqua, et leur prit canons, bagages et tout leur camp ; et Belgrade, qui n'avoit plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur par capitulation.

Le maréchal de Stahrenberg, ennemi du mérite d'Eugène, déclama contre sa conduite, qu'il taxoit d'imprudente, et parla avec tant de force, qu'il s'en fallut peu, que l'Empereur (Charles VI) ne fit tra-

duire le héros de l'Allemagne devant un conseil de guerre, pour avoir exposé l'armée impériale à périr sans ressource. Cependant la gloire d'Eugène étoit si brillante „ qu'elle fit éclipser l'envie et les envieux.

Ce Prince pouvoit être battu; mais il savoit réparer ses pertes en grand homme.

A la fameuse bataille de Hochtedt, qui fut perdu par les François en 1704, les Prussiens étoient à la droite, sous les ordres du prince d'Anhalt, et le corps d'armée, que le prince Eugène commandoit. A la première attaque, la cavalerie et l'infanterie impériales plièrent devant les François et les Bavarois : les Prussiens soutinrent le choc et enfoncèrent les ennemis. Le prince Eugène vint se mettre à leur tête, piqué de la mauvaise manœuvre des Autrichiens : il dit, qu'il vouloit combattre avec de braves gens, et non avec des troupes, qui lâchoient le pied. Cette bataille fit perdre aux François la Bavière et la Souabe.

En 1734, Frédéric-Guillaume Ier, alla sur les bords du Rhin, dans l'armée de l'Empereur, accompagné du Prince Royal, et vit, que les héros, comme les autres hommes, sont sujets à la caducité. Il n'y avoit plus, dans cette armée, que l'ombre du grand Eugène : il avoit survécu à lui-même. Il craignoit d'exposer sa réputation, si solidement établie, au hasard d'une dix-huitième bataille. Les Français pri-

rent Philisbourg, à la vue du prince Eugène, sans que personne s'y opposât.

LE COMTE DE ZINTZENDORFF.

La décadence des forces du prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les ministres Autrichiens : mais le comte de Zintzendorff fut celui, qui acquit le plus de crédit sur l'esprit de Charles VI.

Il travailloit peu ; et il aimoit la bonne chère. C'étoit l'Apicius de la cour impériale ; et l'Empereur disoit, que les bons ragoûts de son ministre lui faisoient de mauvaises affaires.

Les Princes de l'Empire étoient indignés de la dureté de son gouvernement. Il étoit en cela bien différent du prince Eugène, qui, n'employant que la douceur, avoit su mener plus sûrement à ses fins le corps germanique.

Lorsque le comte de Zintzendorff fut employé au congrès de Cambrai, il crut avoir pénétré le caractère du cardinal de Fleuri. Le Français, plus habile que l'Allemand, le joua sous la jambe; et Zintzendorff retourna à Vienne, persuadé qu'il gouverneroit la cour de Versailles, comme celle de l'Empereur.

Il comptoit si fort sur l'esprit pacifique du cardinal de Fleuri, qu'il engagea légèrement sa cour dans les troubles de la Pologne, à l'occasion du décès d'Auguste Ier. Le plaisir de donner la couronne de Pologne

coûta à l'Empereur trois royaumes et quelques belles provinces (1)

LE PRINCE DE LORRAINE.

Le prince de Lorraine, qui avoit épousé à Vienne l'archiduchesse Marianne, étoit brave, aimé des troupes; possédoit bien le détail des vivres; étoit peut-être trop facile à suivre les impressions, que ses favoris lui donnoient; et se livrant aux charmes de la société, passoit pour boire quelquefois avec excès.

L'IMPÉRATRICE-REINE, MARIE-THÉRÈSE

Après la mort de Charles VI, dernier mâle de la maison d'Habspourg, il se forma une conjuration de rois et de souverains, tous résolus à partager cette immense succession. La couronne impériale passa dans la maison de Bavière; et lorsqu'il sembloit, que

(1) Depuis Charles-Quint, la balance penchoit du côté de la maison d'Autriche. Cette maison puissante, comme l'observe très-bien M. de Voltaire, étoit, vers l'an 1630, maîtresse de l'Espagne, du Portugal, et des trésors de l'Amérique. Les Pays-Bas, le Milanez, le royaume de Naples, la Bohême, la Hongrie; l'Allemagne même, si on peut le dire, étoit devenue son patrimoine; et si tant d'Etats avoient été réunis sous un seul chef de cette maison, il est à croire, que l'Europe lui auroit enfin été asservie. (*Note de l'éditeur.*)

les événemens concouroient à la ruine de la jeune Reine de Hongrie, cette princesse, par sa fermeté et par son habileté, se tira d'un pas aussi dangereux; et soutint sa monarchie, en sacrifiant la Silésie et une petite partie du Milanez. C'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'une jeune princesse, qui, à peine parvenue au trône, saisit l'esprit du gouvernement et devint l'ame de son conseil (1).

Elle parvint en 1745 à placer la couronne impériale sur la tête de son époux. On la vit à Francfort laisser la représentation à l'Empereur, et se réserver pour elle l'autorité. Elle n'étoit pas même fâchée qu'on remarquât, que le grand duc étoit le fantôme de cette dignité et qu'elle en étoit l'ame.

Cette princesse montra trop de hauteur pendant son séjour dans cette ville. Elle traitoit les princes

---

(1) « Marie-Thérèse (dit Voltaire), couronnée à Presbourg, en 1741, étoit déjà souveraine de tous les cœurs par une affabilité populaire, que ses ancêtres avoient rarement exercée. Elle bannit cette étiquette et cette morgue, qui peuvent rendre le trône odieux, sans le rendre plus respectable.

« L'archi-duchesse, sa tante, gouvernante des Pays-Bas, n'avoit jamais mangé avec personne. Marie-Thérèse admettoit à sa table toutes les dames et tous les officiers de distinction. Les députés des Etats lui parloient librement. Jamais elle ne refusa d'audience; et jamais on n'en sortit mécontent d'elle ». (*Note de l'éditeur.*)

comme ses sujets : elle fut même plus qu'impolie, à l'égard du prince Guillaume de Hesse. Elle annonçoit ouvertement dans ses discours, qu'elle aimeroit mieux perdre son cotillon, que la Silésie. Elle disoit du Roi de Prusse, qu'il avoit quelques qualités, mais qu'elles étoient ternies par l'inconstance et par l'injustice.

Sa fermeté dégénéroit quelquefois en opiniâtreté. Elle étoit comme enivrée de la dignité impériale, qu'elle venoit de remettre dans sa maison. Uniquement occupée de perspectives riantes, elle croyoit déroger à sa grandeur, en entrant en négociation, d'égal à égal, avec un prince, qu'elle accusoit de rébellion.

Le Roi de Prusse avoit, dans la personne de l'impératrice reine, une ennemie ambitieuse et vindicative, d'autant plus dangereuse, qu'elle étoit femme, entêtée de ses opinions, et implacable. Elle préparoit ses grands projets dans le silence du cabinet.

Cette princesse, dévorée d'ambition, vouloit aller à la gloire par tous les chemins.

Elle mit dans ses finances un ordre inconnu à ses ancêtres, et non-seulement répara par de bons arrangemens ce qu'elle avoit perdu par les provinces, cédées au Roi de Prusse et au Roi de Sardaigne, mais même augmenta considérablement ses revenus.

Elle avoit senti, dans les guerres précédentes, la nécessité d'une meilleure discipline : elle choisit des

généraux actifs et capables de l'introduire dans ses troupes.

De vieux officiers, peu propres aux emplois, qu'ils occupoient, furent renvoyés avec des pensions, et remplacés par de jeunes gens de condition, pleins d'ardeur et d'amour pour le métier de la guerre.

On formoit, toutes les années, des camps dans les provinces, où les troupes étoient exercées par des commissaires inspecteurs, bien versés dans les grandes manœuvres de la guerre. L'Impératrice se rendit elle-même, à différentes reprises, dans les camps de Prague et d'Olmutz, pour animer les troupes par sa présence et par ses libéralités.

Elle savoit faire valoir mieux qu'aucun prince, ces distinctions, auxquels on attache tant de prix. Elle récompensoit les officiers, qui lui étoient recommandés par ses généraux, excitant par-tout l'émulation, les talens, et le desir de lui plaire.

En même temps, se formoit une école d'artillerie sous la direction du prince de Lichtenstein; qui porta ce corps à six bataillons, et l'usage des canons, à cet abus inoui, auquel il est parvenu de nos jours.

Enfin, pour ne rien négliger de ce qui pouvoit avoir rapport au militaire, l'Impératrice fonda, près de Vienne, un collége, où la jeune noblesse étoit instruite dans tous les arts, qui ont rapport à la guerre.

Elle attira d'habiles professeurs de géométrie, de fortification, de géographie et d'histoire, qui formèrent des sujets capables, ce qui devint une pépinière d'officiers pour son armée.

Par tous ces soins, le militaire acquit, dans ce pays, un degré de perfection, où il n'étoit jamais parvenu sous les Empereurs de la maison d'Autriche; et une femme exécuta des desseins, dignes d'un grand homme.

Cette princesse, qui portoit ses vues sur toutes les parties de l'administration, peu satisfaite de la manière, dont les affaires étrangères et politiques s'étoient jusques-là traitées, fit choix, sur la fin de l'année 1755, du comte Kaunitz. Elle lui donna la patente de premier ministre, pour qu'une seule tête réunit toutes les branches du gouvernement.

Pendant l'hiver de 1760 à 1761, l'Impératrice-Reine jouissoit des efforts, que faisoit toute l'Europe, pour abattre l'ennemi capital de sa maison. Elle auroit desiré de prolonger l'enthousiasme, qui lui étoit si avantageux, et de ne quitter les armes, qu'après avoir mis entièrement en exécution tout ce qu'elle méditoit contre la Prusse.

Cependant, pour ne point indisposer la cour de Versailles, et pour concilier, en apparence, des intérêts aussi incompatibles, elle proposa la tenue d'un congrès général à Augsbourg, assurée de flatter ainsi

la France, en même temps qu'elle affecteroit, aux yeux du public, une conduite pleine de modération; ce qui, dans la réalité, ne pouvoit préjudicier en rien à ses intentions, ni à ses intérêts, parce qu'elle étoit la maîtresse de traîner cette négociation, autant qu'elle le jugeroit convenable, et de pousser, en attendant, la guerre avec vigueur, durant la campagne, qui alloit s'ouvrir, et sur les succès de laquelle elle fondoit ses plus grandes espérances. (Ce fameux congrès n'eut jamais lieu).

De toutes les puissances de l'Europe, la plus consternée des événemens, qui arrivèrent en Russie par la mort de l'impératrice Elisabeth, fut la cour de Vienne. Jamais l'Impératrice-Reine n'avoit porté ses espérances plus haut, qu'à la fin de la dernière campagne. Tout lui présageoit la subversion de la Prusse, la conquête de la Silésie et l'accomplissement de tous ses projets.

Sa persuasion étoit si forte et sa sécurité si entière, que, croyant pouvoir finir la guerre, en se passant d'une partie de ses troupes, elle fit une épargne déplacée, et ordonna une réforme de 20,000 hommes.

J'ai donné (janv. 1781) des regrets à la mort de l'Impératrice-Reine. Elle fait honneur au trône et à son sexe. Je lui ai fait la guerre; et je n'ai jamais été son ennemi.

L'EMPEREUR FRANCOIS Ier., ÉPOUX DE MARIE-THÉRÈSE.

L'Empereur, époux de Marie-Thérèse, qui n'osoit se mêler des affaires du gouvernement, se jeta dans celle du négoce. Il ménageoit, tous les ans, de grosses sommes de ses revenus de Toscane, et les faisoit valoir dans le commerce.

Il établissoit des manufactures, et prêtoit sur gages. Il entreprit la livraison des uniformes, des armes, des chevaux, et des habits d'ordonnance pour toute l'armée impériale. Associé avec un comte Bottza et un marchand, nommé Schimmelmann, il avoit pris à ferme les douanes de la Saxe; et en 1756, il livra même le fourrage et la farine à l'armée du roi de Prusse, qui étoit en guerre avec l'Impératrice, son épouse.

Durant la guerre, l'Empereur avançoit des sommes considérables à cette princesse sur de bons nantissemens. Il étoit, en un mot, le banquier de la cour.

Ministres de Marie-Thérèse.

Le comte de Haugwitz devint contrôleur-général des finances de l'Impératrice-Reine. Sous son administration, les revenus de l'État montèrent à 36 millions de florins ou 24 millions d'écus. L'empereur Charles VI, son père, possesseur du royaume de

Naples, de la Servie et de la Silésie, n'en avoit pas autant.

LE COMTE KAUNITZ.

Le comte Kaunitz, premier ministre de Marie-Thérèse, joua le plus grand rôle. Il entra dans tous les sentimens de sa souveraine. Il eut l'art de flatter ses passions et de s'attirer sa confiance.

Dès qu'il parvint au ministère, il travailla à former des alliances, et à isoler le roi de Prusse, pour préparer les voies à ce projet, que l'Impératrice avoit tant à cœur, de recouvrer la Silésie et d'abaisser ce prince.

Cet homme, si frivole dans ses goûts et si profond dans les affaires, fut envoyé comme ambassadeur à Paris. Il y travailla avec une assiduité et une adresse infinie, à faire revenir les Français de cette haine irréconciliable, qui, depuis François Ier. et Charles-Quint, subsistoit entre les maisons de Bourbon et de Habsbourg. Il falloit du temps à ce germe pour se développer. Toutefois la doctrine du comte Kaunitz fit des prosélytes, et causa quelque refroidissement entre la cour de Versailles et celle de Berlin.

En 1756, un moment d'humeur de Louis XV, et la mode, qui s'introduisit dans le conseil de Versailles de déclamer contre le roi de Prusse, firent tout d'un coup germer cette semence. La vivacité extrême de la nation française lui fit envisager une alliance avec la

maison d'Autriche, comme un raffinement supérieur de politique. Le comte de Staremberg fut chargé par l'Impératrice-Reine de proposer l'alliance entre les deux cours. On fut bientôt d'accord; et le traité fut signé, au nom du Roi Très-Chrétien, par MM. Rouillé et l'abbé de Bernis. Ce fut cette alliance, qui encouragea l'Impératrice-Reine à l'exécution du grand projet, qu'elle méditoit depuis long-temps.

Le prince Kaunitz, d'un caractère haut et impérieux, envisageoit le traité de Versailles comme le chef-d'œuvre de sa politique. Il s'applaudissoit d'avoir désarmé les anciens ennemis de la maison d'Autriche, et de les avoir engagés assez avant, pour servir l'Empereur contre le roi de Prusse.

Il s'opposa long-temps au premier partage de la Pologne. Trois partis s'étoient formés à ce sujet, dans la cour de Vienne; et chacun d'eux pensoit différemment. L'Empereur auroit voulu regagner en Hongrie les provinces, que sa maison avoit perdues par la paix de Belgrade. L'Impératrice, sa mère, qui n'avoit plus cette énergie et cette fermeté, dont elle avoit donné tant de marques dans sa jeunesse, et qui commençoit à s'adonner à une dévotion mystique, se reprochoit le sang, que ses guerres passées avoient fait répandre: elle détestoit la guerre et vouloit conserver la paix, à quelque prix que ce fût. Le prince Kaunitz, doué d'un jugement droit, qui vouloit accorder les intérêts

de la monarchie avec les penchans de sa souveraine, se trouvoit, par conséquent, dans l'embarras d'opter, entre la guerre ou le partage de la Pologne. Il craignoit, de plus, que, s'il prenoit ce dernier parti, l'union de la maison de Bourbon avec celle d'Autriche ne fût rompue. Mais convaincu enfin, qu'il ne pouvoit plus empêcher le partage de la Pologne, à moins d'attaquer, sans l'assistance d'aucun allié, la Russie et la Prusse en même temps, il se détermina à n'en point courir les risques.

Il conclut, en 1771, un traité entre sa cour et celle de Constantinople. Il est dit dans le préambule: « L'Impératrice-Reine s'engage à obliger la Russie, soit « par la négociation, soit par les armes, à restituer « toutes les conquêtes, qu'elle a faites sur la Porte; à « raison de quoi le Grand-Seigneur lui payera un « subside de 10 millions de piastres, pour l'indemniser des frais de la guerre: de plus, il lui cédera « une partie de la Valachie et quelques districts du « territoire de la Moldavie ».

Quoique ce traité n'eût pas été ratifié, le prince Kaunitz fut assez habile, pour faire payer d'avance à sa cour une somme considérable; et bien que, depuis, il signât le traité de partage des trois couronnes, il n'en suivit pas moins son plan. Il ne voyoit que l'intérêt de sa cour, peu délicat sur les moyens qu'il employoit.

En 1778, où l'empereur Joseph envahit une partie de la Bavière, l'Impératrice-Reine désiroit sincèrement la paix : son fils, dont elle connoissoit l'ambition, à la tête de ses troupes, lui faisoit craindre la perte ou l'affoiblissement de son autorité : mais elle étoit mal secondée par son ministre le prince de Kaunitz, qui, par des vues assez communes aux courtisans, s'attachoit plutôt à l'Empereur, dont la jeunesse ouvroit une perspective plus brillante à la famille de ce ministre, que l'âge avancé de l'Impératrice.

LE COMTE DE SECKENDORF.

Le comte de Sechendorff servit comme général, en même temps, l'Empereur et la Saxe. Il étoit d'un intérêt sordide. Ses manières étoient grossières et rustres. Le mensonge lui étoit si habituel, qu'il avoit perdu l'usage de la vérité. C'étoit l'ame d'un usurier, qui passoit, tantôt dans le corps d'un militaire, et tantôt dans celui d'un négociateur.

Supplément par M. de Pœllnitz.

Le comte de Seckendorff passoit pour l'homme du monde, qui parloit le mieux de guerre et qui étoit le plus instruit des affaires publiques. Il affectoit la probité germanique, qu'il ne connoissoit pas ; et sous les dehors trompeurs de la dévotion, il suivoit tous les principes de Machiavel.

A un esprit d'intérêt sordide, il joignoit des manières grossières. Les faux sermens et les bassesses les plus honteuses ne lui coûtoient rien, pourvu qu'il parvînt à ses fins. Avare de son bien et libéral de celui de son maître, il n'y a de sortes de lésines et de prodigalités, qu'il ne fît journellement.

C'est ce personnage, qu'on a vu à la tête des armées, et qui, pendant un temps, a gouverné la cour de Vienne et l'Empire.

Lorsqu'il vint à Berlin, en qualité de ministre plénipotentiaire de l'Empereur, il s'empara de l'esprit de Frédéric-Guillaume par deux endroits sensibles: l'un, en lui promettant que l'Empereur n'oublieroit rien, pour lui assurer les pays de Berg et de Juliers, après la mort de l'électeur Palatin; et l'autre, en lui procurant des hommes de haute taille. Il engagea l'Empereur à en envoyer à sa Majesté et à permettre aux officiers prussiens de faire des levées de pareils hommes dans ses provinces héréditaires. Ces deux choses lui gagnèrent l'affection du roi, au point que jamais ministre étranger n'a eu un pareil crédit.

Aussi, étoit-il craint et redouté de tout le monde. Il mettoit à l'enchère les charges, les graces, la justice même: il ne refusoit pas les moindres profits. Le Roi ne faisoit rien, sans le consulter; et il lui eût été difficile de rien faire, à l'insçu du comte: la plupart de

ceux, qui l'approchoient, étoient vendus à ce ministre.

La Reine fut la seule personne, qu'il ne put se rendre favorable. Elle l'avoit connu à Hanovre, lorsqu'il n'étoit encore que lieutenant-colonel à Anspach: il lui avoit manqué de respect; et elle avoit toujours conservé de l'aversion pour lui. Son aversion augmenta, lorsqu'elle sût, qu'il étoit chargé de détourner le Roi de l'alliance d'Hanovre; de sorte que, le comte de Seckendorff étant à la table du roi et parlant peu respectueusement du roi d'Angleterre, elle fut si peu maîtresse d'elle-même, que, sortant de ce caractère de politesse, qui lui étoit naturelle, elle le qualifia de malhonnête homme.

L'EMPEREUR JOSEPH.

L'Empereur François Ier. mourut à Inspruck en 1765; et son fils Joseph, qui avoit été couronné Roi des Romains, lui succéda sans obstacle.

Ce jeune prince affectoit une franchise, qui lui sembloit naturelle. Son caractère aimable marquoit de la gaieté, jointe à beaucoup de vivacité. Mais avec le désir d'apprendre, il n'avoit pas la patience de s'instruire.

Avide de s'agrandir, il desiroit la conquête du Frioul Vénitien. Il avoit formé des projets sur la Ba-

vière. Il méditoit de s'emparer de la Bosnie, sans compter la Silésie, l'Alsace et la Lorraine, dont il n'avoit pas oublié la perte.

Que ne devoit-on pas attendre de l'ambition d'un jeune Empereur, secondée par les artifices d'un ministre habile et adroit ? Toutes ces considérations obligeoient les souverains prudens à demeurer sur leurs gardes, à rester bien armés, et à ne pas détourner les yeux des affaires politiques, qui pouvoient s'embrouiller au moment, où l'on s'y attendroit le moins.

En 1772, l'Empereur fit un voyage en France. Son séjour à Paris et à Versailles ne contribua pas à resserrer l'union des deux nations. Les causes purent en échapper alors par l'enthousiasme, où la vue d'un Empereur retenoit le François. On les pénétra dans la suite.

Joseph voulut ensuite parcourir les provinces de la France; et peut-être que, s'observant moins que dans la capitale du royaume, il laissa échapper des marques trop sensibles du chagrin, qu'il éprouvoit, en voyant de bons établissemens de manufactures ou de commerce, ou d'autres choses pareilles, qui étoient autant de preuves de l'industrie françoise.

Ces choses, quelque petites qu'elles fussent, n'échappèrent pas à la sagacité françoise. L'Empereur s'étoit distingué, à la cour, par sa politesse : dans les

provinces, il parut plutôt envieux qu'ami de la nation, chez laquelle il se trouvoit, et perdit tout le crédit, que sa gentillesse lui avoit acquis.

D'autre part, ce voyage fit un effet tout différent sur Joseph. Il avoit parcouru la Normandie, la Bretagne, la Provence, le Languedoc, la Bourgogne et la Franche-Comté; toutes provinces, qui, autrefois gouvernées par des souverains, quoique vassaux, avoient été, par la suite des temps, insensiblement incorporées à la monarchie françoise.

Ces objets, qui le frappoient vivement, occasionnoient la comparaison humiliante, qu'il faisoit de cette masse réunie sous un chef, et du gouvernement germanique, dont, à la vérité, il étoit l'Empereur, mais dans lequel il se trouvoit des rois et des souverains, assez puissans, pour lui résister et même pour lui faire la guerre.

S'il en avoit eu les moyens, il auroit voulu réunir incessamment toutes les provinces de l'Empire à ses domaines, pour se rendre souverain de ce vaste corps, et élever, par ce moyen, sa puissance, au-dessus de celle de tous les monarques de l'Europe. Ce projet l'occupoit sans cesse; et il pensoit, que la maison d'Autriche ne devoit jamais le perdre de vue.

C'étoit de ces principes ambitieux, que partoit l'ardeur, avec laquelle il convoitoit la Bavière; et quoique la mort de l'Électeur de Bavière ne parût

pas devoir être prochaine, l'Empereur n'épargna rien, pour mettre l'Électeur palatin et ses ministres dans ses intérêts.

A peine apprit-on à Vienne, que l'Électeur venoit de mourir, que le conseil s'assembla. L'Empereur proposa d'envahir la Bavière. L'Impératrice-Reine consentit avec répugnance à une démarche aussi violente, ou plutôt elle se laissa entraîner à la persuasion du prince Kaunitz, qui l'assura, que cet événement n'auroit pas de suite, et que l'Europe consternée ou léthargique n'oseroit pas traverser l'Empereur dans une entreprise, aussi hardie que décisive.

Joseph aspiroit à se rendre indépendant de l'Impératrice, sa mère, par le commandement des armées, et par l'éclat, qu'il espéroit d'obtenir par ses succès. Mais ses combinaisons n'étoient, ni justes, ni exactes. Il étoit haï de la noblesse, qui l'accusoit d'avoir le dessein de la rabaisser.

Pendant la campagne entre l'Autriche et la Prusse, qu'occasionna l'invasion de la Bavière, l'Impératrice de Russie, rassurée alors sur la tranquillité de ses États, et flattée par l'ambition de prendre une part directe aux affaires d'Allemagne, se déclara ouvertement pour la Prusse. Cette déclaration troubla la sécurité de la cour de Vienne. Le prince Kaunitz fut embarrassé, n'ayant point prévu cet événement.

Joseph, qui desiroit ardemment la continuation de

la guerre, profita du trouble et de la perplexité, où il trouva l'Impératrice sa mère, et lui fit signer un ordre, pour augmenter son armée de 80,000 recrues. Il s'écrioit, qu'il falloit tout mettre en œuvre, épuiser toutes les ressources, pour rendre, dans ce moment décisif, la maison d'Autriche plus formidable que jamais.

Il n'est plus question (en 1777), que du séjour du comte de Falckenstein à Paris. Ce jeune prince y jouit des suffrages du public. On applaudit à son affabilité; et l'on est surpris de trouver tant de connoissances dans un des premiers souverains de l'Europe. Je vois avec satisfaction, que le jugement, que j'avois porté de ce prince, est ratifié par une nation, aussi éclairée que la françoise.

Je m'attends, que ce soit-disant comte, qui retournera chez lui par la route de Lyon et de la Suisse, passera par Ferney, et qu'il voudra voir et entendre l'homme du siècle, le Virgile et le Cicéron de nos jours.

Je viens d'apprendre (le 13 août 1777) de bonne part, que l'Impératrice a défendu à son fils de voir le vieux patriarche de la tolérance.

Je pars pour la Silésie et vais voir l'Empereur, qui m'a invité à son camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voisins. Ce Prince est aimable et plein de mérite.

Il n'est rien moins que superstitieux. C'est un Empereur, comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne.

J'ai été en Moravie, où j'ai revu cet Empereur, qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigote, il a secoué le joug de la superstition. Elevé dans le faste, il a adopté des mœurs simples. Nourri d'encens, il est modeste. Enflammé du desir de la gloire, il a sacrifié son ambition au devoir filial, qu'il remplit avec scrupule; et n'ayant eu que des maîtres pédans, il a assez de goût, pour lire Voltaire et pour en estimer le mérite.

Outre ces avantages, il possède très-bien la littérature italienne. Il m'a cité presqu'un chant entier du pastor Fido et quelques vers du Tasse.

Paris a joui de la vision béatifique du roi de Danemarck (en 1768). Il est juste, que Rome jouisse de celle de l'Empereur, qui vaut un peu mieux que ce roi du Nord. C'est le premier Empereur, depuis le temps du bas Empire, que cette capitale du monde ait reçu dans ses murs, sans une suite de conquérans, qui l'accompagnent.

Ce Prince a donné de sages instructions au Conclave: il est à souhaiter, qu'ils les suivent.

Ce Prince marque beaucoup d'ardeur pour s'instruire. C'est par cette raison, qu'il néglige des bagatelles, et ne s'attache qu'aux choses, relatives au

gouvernement. Il est très-affable et même un peu coquet. Je ne suis pas surpris, qu'il ait trouvé tant d'approbation à Paris. Il étoit dans un pays, où il y a infiniment de choses à admirer; et ses applaudissemens ont été la suite de son jugement, et non ceux d'une ignorance, étonnée de voir des objets nouveaux.

Les Français sont accoutumés à voir souvent chez eux des tudesques, à peine sortis de l'école, qui fréquentent communément à Paris assez mauvaise compagnie. Leur surprise aura été d'autant plus grande, de voir le premier prince de cette nation, mieux élevé, qu'ils ne croyent que des souverains peuvent l'être. Si madame sa mère (juin 1777) s'en va dans le pays, d'où l'on ne revient jamais, il ne tardera pas à faire parler de lui.

Ce que l'Empereur a de bon, il le tient de lui-même. C'est son propre fonds, c'est son caractère à lui, qui a perfectionné son éducation. Le maréchal de Bathyani, qui l'a élevé et que j'ai connu particulièrement, étoit un digne homme, et capable de donner de bons principes à un jeune prince.

Je l'ai vu; et il m'a paru trop éclairé, pour se précipiter dans ses démarches (janv. 1781). Je l'estime et ne le crains pas.

Ce Prince fait trembler tous les moines et les riches abbés de ses États. On prétend, qu'il hait les parjures,

et qu'il réduira exactement ces messieurs à l'observance du vœu de pauvreté, qu'ils ont fait. Il en coûte des sommes immenses, pour faire la guerre. Les princes empruntent. Une nouvelle guerre, de nouvelles dettes. Il faut les payer : les ressources manquent. Que faire ? Il ne reste qu'à dépouiller le clergé de ses richesses.

Je sais, qu'il y a quelques années que le prince Kaunitz travailloit à crayonner une ligne de démarcation, pour prescrire des bornes au pouvoir spirituel des vicaires du Christ, au profit de l'autorité temporelle de ses potentats. Ce sera apparemment, pour exécuter ce projet, que le César Joseph entame une négociation avec le Saint-Siège (septembre 1781).

Le pauvre Braschi (Pie VI), pour conjurer les entreprises, attentatoires au Saint-Siège, avoit résolu de venir à Vienne, afin de fléchir le César Joseph, et de soutenir, sur son troupeau tudesque et hongrois, la plénitude de la puissance, que Saint-Pierre lui a confiée.

A cela, Joseph a répondu, que le Saint-Père pouvoit venir à Vienne, s'il le vouloit, mais que son projet ne s'en exécuteroit pas moins.

Reste à savoir, si la thiare s'humiliera devant la couronne impériale ou non.

Le vicaire du Christ va (mars 1782) faire amende honorable à Vienne, au pied du trône impérial. Je le

plains de la situation désolante, où il se trouve. Il est la victime de l'audace effrontée de ses prédécesseurs.

Ce pauvre prêtre a démenti son infaillibilité par son voyage de Vienne : il s'est exposé à recevoir un refus, auquel il pouvoit s'attendre. L'Empereur continue ses sécularisations sans interruption. Il paroît, que les couvens riches ont la préférence sur les mendians : on ne touche pas à ces derniers, dont le bien public exigeroit la réforme, préférablement aux premiers.

Je doute fort, qu'en France on imite l'auguste César germanique, à moins que le contrôleur-général des finances n'ait épuisé toutes les ressources de son industrie, pour procurer des fonds au gouvernement.

Chez nous, chacun reste comme il est : je respecte le droit des possessions, sur lequel toute société est fondée.

CHAPITRE III.

De quelques-unes des cours d'Italie.

Le roi de Sardaigne, Victor-Amedée. Laurent de Médicis, César Borgia. Les papes Alexandre VI, Benoît XIV, Clément XIII et Clément XIV.

VICTOR-AMÉDEE.

VICTOR-AMÉDÉE fut le prince le plus habile et le plus artificieux de son temps. Il savoit mieux que personne l'art de dissimuler ses desseins (1).

L'Europe fut abusée plus d'une fois par la finesse de ses ruses; entr'autres, lorsque le maréchal de Catinat (2), dans le froc d'un moine et sous prétexte

---

(1) C'est sous le même aspect, que M. de Voltaire présente le duc de Savoie : « Prince sage, politique, et encore plus malheureux, guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat; entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane, qui se fait sur des terrains coupés et montagneux, tels que son pays; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes et comme prince et comme général. »

(2) Le portrait, que le même écrivain fait de Catinat, est encore plus détaillé, et n'est pas moins conforme à la vérité historique. « Catinat avoit dans l'esprit une application et une agilité, qui le rendoient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût été bon ministre, bon chancelier, comme

de travailler au salut de cette ame royale, retira ce prince du parti de l'Empereur et fit de lui un prosélyte à la France.

Cette négociation entre le roi et le général, fut conduite avec tant de dextérité, que l'alliance de la France et de la Savoie, qui s'en suivit, parut aux yeux de l'Europe comme un phénomène de politique inopiné et extraordinaire.

On prétend, qu'après son abdication (1), il conserva toujours ce caractère d'autorité, qu'il avoit comme roi, et qu'ayant quelque mécontentement contre le duc d'Orméa et quelques autres ministres, il voulut contraindre son fils à les disgracier. Le comte d'Orméa, informé des intentions du roi Victor,

---

bon général. Il s'éleva par degrés, sans aucune brigue; philosophe au milieu de la grandeur et de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération; libre de tous préjugés, et n'ayant point l'affectation de paroître trop les mépriser. La galanterie et le métier de courtisan furent ignorés de lui. Il en cultiva plus l'amitié, et en fut plus honnête homme. Il vécut aussi ennemi de l'intérêt que du faste; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

(1) « Ce fut en 1730, et à l'âge de soixante-quatre ans, qu'il abdiqua. Il étoit le premier de sa famille, qui portoit la couronne. Un an après son abdication, il voulut la reprendre. La société de sa maîtresse, devenue sa femme (madame de Saint-Sébastien); la dévotion et le repos ne purent satisfaire une ame, occupée pendant cinquante ans des affaires de l'Europe ». *Volt.*

craignit de voir sa perte assurée, s'il ne prévenoit ce Prince. Il alla chez le roi de Sardaigne, et lui persuada, que son père conspiroit et vouloit remonter sur le trône; et il le pressa si vivement, que le père fut arrêté et conduit au château de Chambéri, où il mourut (1).

LAURENT DE MEDICIS.

Laurent de Médicis fut le plus grand homme de sa nation. Il étoit le pacificateur de l'Italie et le restaurateur des sciences. Sa probité lui concilia la confiance générale de tous les princes.

CESAR BORGIA.

César Borgia, duc de Valentinois, est le modèle, sur lequel Machiavel forme son Prince, et qu'il a l'impudence de proposer pour exemple à ceux, qui s'élèvent dans le monde par le secours de leurs amis ou de leurs armes.

Mais il n'y a aucun crime, que César Borgia n'ait commis. Il fit assassiner son frère, son rival de

(1) « On prétend, que ce prince fut toujours entiché de l'astrologie judiciaire, et du nombre de ces grands, qui, par une superstition orgueilleuse, pensent, que la nature les distingue jusqu'à écrire leur destinée dans les astres; que même, après son abdication, il eut un astrologue auprès de lui ». *Volt.*



gloire et d'amour , presqu'aux yeux de sa propre sœur. Il fit massacrer les Suisses du Pape, par vengeance contre quelques Suisses, qui avoit offensé sa mère. Il dépouilla des cardinaux et des hommes riches, pour assouvir sa cupidité. Il enleva la Romagne au duc d'Urbin, son possesseur, et fit mettre à mort le cruel Dorce, son sous-tyran. Il fit assassiner, par une affreuse trahison, à Sinigalia, quelques princes, dont il croyoit la vie contraire à ses intérêts. Il fit noyer une dame vénitienne, dont il avoit abusé. Que de cruautés ne se commirent point encore par ses ordres ! Et qui pourroit compter le nombre de ses crimes ?

Il fonda le dessein de sa grandeur sur la dissension des princes d'Italie. Pour s'assurer d'un appui, il fallut, qu'Alexandre VI accordât dispense de mariage à Louis XII. Il voulut se faire des créatures, et corrompit la faction des Urbains par des présens.

Machiavel dit, que, résolu de se défaire de quelques princes, d'Urbain, de Vitelotze, d'Oliveto di Fermo, il eut la *prudence* de les faire venir à Sinigalia, où il les fit périr par trahison.

Il établit Dorco gouverneur de la Romagne, pour réprimer quelques désordres ; et il le fit mettre ensuite en pièces, après avoir parfaitement rempli ses intentions, afin de se rendre agréable au peuple, en punissant l'instrument de sa barbarie.

ALEXANDRE VI.

Alexandre VI fut l'homme le plus faux, le plus impie de son temps. Il réussit toujours dans ses fourberies, parce qu'il connoissoit parfaitement la foiblesse des hommes sur la crédulité, selon Machiavel. Mais j'ose assurer, que ce n'étoit pas tant la crédulité des hommes, que de certains événemens, qui firent réussir les desseins de ce pape. Le contraste de l'ambition françoise et de l'ambition espagnole, la désunion et la haîne des familles d'Italie, les passions et la foiblesse de Louis XII, n'y contribuèrent pas moins.

BENOIT XIV ET CLÉMENT XIII.

Benoît XIV étoit le moins superstitieux et le plus éclairé des pontifes, qui depuis long-temps eussent occupé le siège de Rome.

Les factions françoise, espagnole et autrichienne, lui donnèrent pour successeur Rezzonico, qui prit le nom de Clément XIII. Clément, peut-être bon prêtre, manquoit des talens nécessaires aux souverains de Rome, pour gouverner leurs Etats et l'église universelle.

Ses premiers pas dans le gouvernement pontifical furent de fausses démarches. Il envoya, au maréchal Daun, une toque et une épée bénites, pour avoir

battu les Prussiens à Hochkirchen, quoique de tels présens, selon l'usage de la cour romaine, ne se fassent qu'à de généraux, qui ont vaincu des nations infidèles ou dompté des peuples barbares.

Cette conduite le brouilloit nécessairement avec le roi de Prusse, qu'il devoit ménager, à cause du grand nombre de sujets catholiques, établis dans les Etats de sa domination.

Ce Pape eut, avec le roi de Portugal, des démêlés plus importans, au sujet des Jésuites. Ces pères avoient fait la guerre aux Espagnols et aux Portugais dans le Paraguai, et les avoient même battus. Depuis les brouilleries, le roi de Portugal ne jugea plus convenable de confier les secrets de sa conscience et de son gouvernement à des membres d'une société, qui avoit agi comme ennemie de son royaume. Il renvoya le Jésuite, dont il s'étoit servi, et choisit un confesseur d'un autre ordre religieux.

Les Jésuites, pour se venger de cet affront, qui tiroit d'autant plus à conséquence, que la conduite du Roi pouvoit être imitée par d'autres souverains, cabalèrent dans l'Etat, et excitèrent contre le gouvernement tous les grands du royaume, sur lesquels ils avoient du crédit.

Le père Malagrida, animé d'un zèle plus ardent, d'une haine théologale plus vive que ses confrères, parvint, par ses intrigues, à tramer une conspiration

contre la personne du Roi : le duc d'Aveiros s'en déclara le chef.

Le Duc, sachant que le Roi devoit se promener en carrosse, embusca des conjurés sur le chemin, où le Prince devoit passer. Le cocher fut tué du premier coup ; et du second, le Roi eut le bras cassé.

Long-temps après, le secret de la conjuration fut découvert par des lettres, que les chefs du parti écrivoient au Bresil, pour y causer un soulèvement. Le duc d'Aveiros et ses complices furent arrêtés : ils déposèrent unanimement, que cet attentat leur avoit été suggéré par les Jésuites, instigateurs de tout ce qui venoit d'arriver.

Le Roi voulut faire une punition exemplaire des auteurs de cet abominable complot. Son juste ressentiment, armé des lois, soutenu par les tribunaux, devoit éclater contre les Jésuites. Le Pape prit leur défense et s'y opposa ouvertement. Toutefois ces pères furent bannis du royaume : ils allèrent à Rome, où ils furent accueillis, non comme des rebelles et des traîtres, mais comme des martyrs, qui avoient souffert héroïquement pour la foi.

Jamais la cour de Rome n'avoit donné un tel scandale. Quelque vicieux que fussent les Pontifes, que les siècles précédens avoient détéstés, aucun d'eux cependant ne s'étoit ouvertement déclaré le protecteur du crime et des assassinats.

CLÉMENT XIV.

Rien n'est plus faux, que le bruit, qui a couru de l'empoisonnement du pape (Ganganelli). Il s'est fort chagriné de ce qu'en annonçant aux cardinaux la restitution d'Avignon, personne ne l'en ait félicité, et de ce qu'une nouvelle, aussi avantageuse au Saint-Siège, a été reçue avec tant de froideur. Il est mort d'un dessèchement total des sucs. Il a été ouvert; et l'on n'a pas trouvé le moindre indice de poison.

Mais il s'est souvent reproché la foiblesse, qu'il a eue de sacrifier un ordre, tel que celui des Jésuites, à la fantaisie de ses enfans rebelles. Il a été d'une humeur chagrine et brusque, les derniers temps de sa vie; ce qui, avec les débauches qu'il a faites, a raccourci ses jours.

Toutes les lettres d'Italie, qui arrivent chez nous (à Berlin), se récrient contre le poison, et ne trouvent rien d'extraordinaire dans la mort de Ganganelli; à moins que les Italiens n'aient double poids et double mesure, en écrivant en France ce qui peut y plaire, et ici ce qui nous convient le mieux. Toutefois mes bons pères Jésuites, Silésiens et Prussiens, n'ont point trempé dans ces horreurs.

CHAPITRE IV.

De la cour d'Espagne.

Ferdinand d'Arragon. Philippe V et sa femme, Elisabeth Farnèse. Le cardinal Albéroni.

FERDINAND D'ARRAGON.

Ferdinand d'Arragon ne se contentoit pas toujours de faire simplement la guerre : mais il se servoit de la religion, comme d'un voile, pour couvrir ses desseins. Il abusoit de la foi des sermens. Il ne parloit que de justice, et ne commettoit que des injustices.

PHILIPPE V, ET SA FEMME ELISABETH FARNÈSE.

Philippe V, que Louis XIV avoit placé, en se ruinant, sur le trône d'Espagne, avoit le malheur d'être sujet à des attaques d'une mélancolie noire, qui approchoit assez de la démence. Il abdiqua, en 1726, en faveur de son fils Louis; et il reprit le gouvernement en 1727, après la mort de ce prince.

Cette abdication s'étoit faite contre la volonté de la Reine Elisabeth Farnèse, née princesse de Parme. Elle auroit voulu gouverner le monde entier, et ne pouvoit vivre que sur le trône. Pour empêcher le Roi

de prendre désormais des dégoûts pour le pouvoir souverain, et pour l'y retenir, elle lui fit entreprendre continuellement de nouvelles guerres, soit avec les Barbaresques, soit avec les Anglois, soit avec la maison d'Autriche.

La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglois, la finesse italienne et la vivacité françoise, formoient le caractère de cette femme singulière. Elle marchoit audacieusement à l'accomplissement de ses desseins. Rien ne la surprenoit; rien ne pouvoit l'arrêter.

Le cardinal Albéroni avoit un génie, ressemblant à celui de cette princesse : il travailla long-temps sous elle. La conspiration du prince Celamare perdit ce ministre. La Reine fut obligée de l'exiler, pour satisfaire à la vengeance du duc d'Orléans, régent de France. Un Hollandois de nation, nommé Ripperda, remplit cette place : mais ses malversations le firent bientôt renvoyer.

Tous les ministres n'étoient que des instrumens, dont la Reine se servoit dans tous les temps : sa volonté seule régloit les affaires. Outragée de la paix de 1737, que le cardinal de Fleuri avoit faite à son insçu, elle causa à la France tous les désagrémens, qui dépendirent d'elle.

En 1730, la Reine d'Espagne, toujours inquiète et toujours en action, fit de grands armemens; et l'on crut, que l'Italie étoit menacée d'une nouvelle

guerre. Mais, au lieu de tomber sur l'Italie, ses troupes allèrent en Afrique, et s'emparèrent d'Oran.

Elle obtint du Pape un bref, qui enjoignit au clergé de payer le dixième de ses revenus, autant que dureroit la guerre contre les infidèles. Dès ce moment, la Reine se proposa de perpétuer à jamais cette guerre; et en sacrifiant, tous les ans, une centaine d'Espagnols, qui périrent, en escarmouchant contre les Maures, elle resta en possession des dîmes de l'église, qui font un revenu très-important pour la couronne.

LE CARDINAL ALBÉRONI.

Ce fut pendant les guerres de l'Empereur Charles VI, contre les Turcs, que s'étoit élevé en Espagne un homme d'un esprit étendu, entreprenant, profond, hardi, fécond en ressources, et fait, en un mot, pour agrandir ou bouleverser les Empires : C'étoit l'abbé Albéroni, Italien de naissance (1).

Le duc de Vendôme l'emmena en Espagne, où son habileté se fit d'abord connoître par le renvoi du cardinal del Giudice, qui gouvernoit ce royaume et dont il occupa la place.

Albéroni fit des pas de géant vers la fortune. Il

---

(1) Albéroni commença par être curé de village auprès de Parme, et finit par s'élever jusqu'au cardinalat et à la place de premier ministre d'Espagne.

s'insinua dans l'esprit de la Reine, qui étoit une princesse de Parme; et il seconda les vues, qu'elle avoit d'établir ses fils en Italie.

La flotte, que le Roi d'Espagne avoit d'abord destinée au secours des Vénitiens, fut employée à la conquête de l'île de Sardaigne, qui appartenoit à l'Empereur. Cagliari passa sous le pouvoir des Espagnols; et toute la province fut bientôt subjuguée.

Les représentations de l'Angleterre et de la France n'empêchèrent pas la Reine d'Espagne de suivre les desseins, qu'Albéroni, devenu cardinal, lui suggéroit. Cette princesse avoit secrètement résolu de conquérir tout ce qu'elle pourroit de l'Italie.

L'Empereur, aux pressantes sollicitations de l'Angleterre, avoit consenti à donner l'investiture de la Toscane, du Parmesan et du Plaisantin à l'infant don Carlos : mais Philippe V s'obstinoit à demander le royaume de Naples.

Ce débordement d'ambition d'une puissance, nouvellement établie, porta l'Empereur, le Roi de France et celui d'Angleterre à la conclusion de la quadruple alliance, comme une digue puissante, qu'ils opposoient aux entreprises de Philippe. Les Hollandois, qui devoient accéder à cette ligue, se réservèrent pour la médiation; et furent remplacés par le duc de Savoye.

Cette formidable alliance n'altéra, ni les projets

d'Albéroni, ni la fermeté de la Reine d'Espagne, ni le désir, qu'avoit le Roi, son époux, d'établir sa famille.

Le vaste génie d'Albéroni, trop peu occupé d'une entreprise, en méditoit plusieurs à la fois (1). Ses desseins s'étendoient de tous les côtés, comme ces mines, qui poussent plusieurs rameaux, éloignés les uns des autres, au loin dans la campagne, qui jouent successivement, et font sauter les ennemis aux endroits, où ils s'y attendent le moins. Une mine étoit crevée en Italie : une autre fut éventée en France : C'étoit la fameuse conjuration du prince Celamare contre le régent.

Les dangers, auxquels la quadruple alliance exposa ses Etats, obligea le Roi d'Espagne à renvoyer son ministre; et c'étoit là l'unique moyen de rétablir dans l'Europe une paix solide. Qu'on eut donné deux

---

(1) Il avoit formé le projet de réunir à la monarchie espagnole la Sardaigne, que possédoit alors l'Empereur, et la Sicile, que la paix d'Utrecht avoit fait avoir au duc de Savoie; de changer la constitution d'Angleterre et d'exciter une guerre civile en France, pour que ni l'une, ni l'autre de ces deux puissances ne s'opposât à ses desseins; enfin d'entraîner les Turcs à une nouvelle guerre contre l'Empereur, et de se servir de Charles XII et du Czar, pour rétablir le prétendant sur le trône d'Angleterre. Ses vues ne tendoient à rien moins qu'à donner à l'Europe entière une face nouvelle.

mondes, comme le nôtre, à bouleverser au cardinal Albéroni, il en auroit encore demandé un troisième.

Ses desseins étoient trop vastes, et son imagination, trop fougueuse. Il avoit résolu de chasser l'Empereur de l'Italie, de rendre son maître régent de la France; et pour remettre le prétendant sur le trône d'Angleterre, il vouloit animer Charles XII contre le Roi George, et armer les Turcs et les Russes contre l'Empereur Charles VI.

L'enthousiasme d'Albéroni ne se communiqua point aux princes, qui devoient être les exécuteurs de son projet. Il tomba lui-même dans le piége, qu'il avoit tendu à la tranquillité de l'Europe; et il repassa en Italie, à la faveur des passeports, qu'il reçut des puissances, qu'il avoit le plus grièvement offensées (1).

On prévint (en 1720) un embrâsement, qui pouvoit devenir funeste à l'Europe, en éteignant le flambeau, qui étoit prêt à la causer. La chute d'Albéroni remit l'Espagne dans son vrai point d'équilibre : Elle rechercha l'amitié de la France, et accéda même à la quadruple alliance.

---

(1) « Tous les projets du cardinal Albéroni étant déconcertés, ce ministre, dit M. de Voltaire, regardé six mois auparavant comme le plus grand homme d'État, ne passa plus alors que pour un téméraire et un brouillon ». C'est toujours par les événemens, qu'on apprécie les hommes.

SECTION TROISIÈME.

DE LA COUR DE SUÈDE, ET DE CELLE DE DANEMARCK.

CHAPITRE PREMIER.

Gustave-Adolphe et le chancelier Oxenstiern.

GUSTAVE-ADOLPHE.

Gustave-Adolphe étoit aussi politique que brave. Dans son invasion en Allemagne, il fit observer à ses troupes une discipline exacte : il avoit dessein d'engager tous les Protestans dans ses intérêts, et publia partout, qu'il ne venoit que pour délivrer les princes du joug, que l'Empereur (Ferdinand II) leur imposoit, et surtout pour défendre la liberté de la religion.

Cet illustre monarque Suédois devint l'arbitre de l'Allemagne, et pénétra jusqu'au Danube. Accouru de la Bavière au secours de la Basse-Saxe, il gagna la fameuse bataille de Lutzen, et perdit la vie, en combattant. Les Suédois, vainqueurs, crurent être battus, n'ayant plus leur héros à leur tête; et les Impériaux, quoique défaits, se crurent victorieux, n'ayant plus Gustave-Adolphe à combattre.

Ainsi finit ce roi (en 1633), qui avoit fait trembler l'Empereur, rétabli la liberté des princes d'Allemagne, et auquel on ne peut reprocher d'autre défaut, que trop d'ambition, qui est malheureusement celui de la plupart des grands hommes (1).

LE CHANCELIER OXENSTIERN.

Ce fut en 1633, qu'Oxenstiern prit la direction des affaires des Suédois en Allemagne; et qu'il conclut,

---

(1) Gustave-Adolphe eut pour page, en 1624, le célèbre Torstenson, qui, depuis, fut un des plus grands capitaines de l'Europe, et du très petit nombre de ces heureux génies, qui peuvent se passer de l'expérience. L'adjudant du monarque Suédois n'étant pas auprès de lui, au moment, où il alloit attaquer en Livonie un corps de Lithuaniens, Torstenson est chargé de porter à un officier-général l'ordre de faire tel mouvement. Il part; et arrivé près de l'ennemi, il s'aperçoit, que les Lithuaniens ont changé la marche, qui a fait donner l'ordre, dont il est porteur. Il ne prend alors conseil que des circonstances, et donne un ordre contraire; et lorsqu'il a rejoint le Roi: « Sire, lui dit-il, daignez me pardonner : l'ennemi a changé sa marche; et j'ai moi-même changé votre ordre. » Gustave-Adolphe l'écouta, sans répondre : et le soir, le page étant venu le servir à table, le prince le fait asseoir à côté de lui, le nomme enseigne dans ses gardes; quinze jours après lui donne une compagnie et bientôt encore un des plus beaux régimens de son armée. C'est à de pareils traits, qu'on reconnoît le héros des Suédois. *(Note de l'éditeur.)*

au nom de la Suède, une alliance, à Heilbrun, avec les cercles de Franconie, de Souabe, du Haut et du Bas-Rhin.

Ce Chancelier, qui étoit devenu l'ame des négociations, pendant que Banier dirigeoit les opérations militaires, avoit trouvé l'alliance, faite avec les cercles de l'Empire, si avantageuse, qu'il en proposa, l'année suivante, une pareille aux cercles de la Haute et de la Basse-Saxe. Elle fut conclue à Halberstadt; et les Electeurs de Saxe et de Brandebourg en furent les principaux membres.

Oxenstiern, voyant les armées de Suède partout triomphantes, et les princes de l'Empire alliés ou dépendans de la Suède, crut sa puissance si bien établie, que rien ne pourroit désormais lui résister.

Dans cette persuasion; il leva le masque dans l'assemblée, qui se tint à Francfort sur le Mein; et il proposa, que, pour dédommager la Suède des dépenses, qu'elle avoit faites en faveur des princes protestans, l'Empire lui cédât la Poméranie, après la mort de son dernier Duc.

L'Electeur de Brandebourg (Georges-Guillaume) fut extrêmement blessé de cette proposition d'Oxenstiern, qui tendoit à le frustrer de ses droits sur la Poméranie; et l'Electeur de Saxe, qui s'étoit flatté de gouverner l'Allemagne, n'étoit pas moins jaloux du

pouvoir de ce chancelier et de la fierté, qu'affectoient les Suédois.

Mais à la paix de Prague, conclue en 1635, il fut décidé que le second fils de l'Electeur de Saxe resteroit administrateur de Magdebourg, et que les quatre bailliages, démembrés de l'archevêché, demeureroient en toute propriété à la Saxe. L'Empereur promit à l'Electeur de Brandebourg, de maintenir ses droits sur la Poméranie.

Supplément par M. de Pœllnitz.

Les services du chancelier de la couronne Axel Oxenstiern étoient tels, que le grand Gustave disoit souvent, qu'il n'auroit jamais pu mettre les affaires de son royaume dans le bon état, où elles étoient, si Dieu ne lui avoit pas donné un ministre d'un si rare mérite.

La reine Christine lui rendit le même témoignage, lorsqu'elle le fit comte. Elle lui dit, qu'elle ne lui conféroit ce titre que pour lui prouver sa reconnoissance; puisqu'elle n'ignoroit pas, que c'étoit, par ses conseils et par ses services, que le feu Roi, son père, avoit tiré le royaume de l'obscurité et de la misère.

CHAPITRE II.

Christine et Charles-Gustave.

CHRISTINE.

La reine Christine abdiqua, en 1654, la couronne de Suède, en faveur de son cousin Charles-Gustave, prince des Deux-Ponts (1).

Les politiques, qui n'ont l'esprit rempli que d'intérêt et d'ambition, condamnèrent beaucoup cette Reine. Les courtisans, qui cherchent des finesses

(1) Voici comme s'exprime M. de Pœllnitz, au sujet de cette abdication : « Tandis que la maison d'Autriche s'assuroit la couronne impériale, la reine Christine de Suède se démettoit du pouvoir suprême, en faveur de Charles - Gustave, prince palatin des Deux-Ponts, son cousin germain. Ce prince étoit fils de Catherine de Suède, sœur de Gustave-Adolphe.

« La couronne avoit pesé à Christine, dès le moment qu'elle avoit commencé à gouverner par elle-même ; et il n'avoit pas tenu à elle, qu'elle n'eût quitté le sceptre, avant même d'avoir été couronnée : ce n'étoit qu'à la sollicitation des Etats du royaume, qu'elle l'avoit conservé.

« Mais, peu de temps après, elle avoit obligé ces mêmes Etats à reconnoître le prince Charles-Gustave comme prince héréditaire, ayant, par un caprice assez rare aux personnes de son sexe, pris la résolution de passer sa vie dans le célibat.

partout, débitoient, que l'aversion, qu'elle avoit pour Charles-Gustave, qu'on vouloit lui faire épouser, avoit poussé cette princesse à quitter la souveraineté. Les savans la louèrent trop de ce qu'elle avoit renoncé aux grandeurs par amour de la philosophie : si elle avoit été véritablement philosophe, elle ne se seroit point souillée du meurtre de Monaldesqui ; et elle n'auroit point regretté, comme elle le fit à Rome, les grandeurs, qu'elle avoit quittées.

Aux yeux des sages, la conduite de cette Reine ne parut que bizarre : elle ne méritoit, ni louange, ni blâme, d'avoir quitté le trône (1). Une action pareille n'acquiert de grandeur, que par l'importance des

---

(1) M. de Voltaire s'efforce de la disculper, au sujet de cette abdication, de la contrainte ou de la légèreté d'esprit, à laquelle on l'a imputée; et selon lui, elle avoit formé ce dessein, dès l'âge de vingt ans, et l'avoit laissé mûrir sept années. « Cette résolution, dit-il, si supérieure aux idées vulgaires et si longtemps méditée, devoit fermer la bouche à ceux, qui lui reprochoient de la légèreté et une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruisoit l'autre : mais il faut toujours, que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits ».

On voit, qu'ici Frédéric apprécioit tout autrement, que l'auteur du siècle de Louis XIV, la conduite de la reine de Suède. Voltaire ne veut admirer dans cette jeune princesse qu'une philosophe, qui n'avoit renoncé à la souveraineté, dont elle étoit digne, que pour vivre libre et tranquille, que pour se livrer

motifs, qui la fait résoudre, par les circonstances, qui l'accompagnent, et par la magnanimité, dont elle est soutenue.

Supplément par M. de Pœllnitz.

CHARLES-GUSTAVE.

Le même jour, où Christine fit son abdication, Charles-Gustave fut proclamé et couronné. C'est un des plus grands rois, qu'ait eu la Suède. Son règne fut une suite d'actions héroïques et éclatantes; et ceux, qui lui avoient été les plus opposés, furent obligés de convenir, qu'il étoit digne du trône.

Il commença son règne par conférer au chancelier Oxenstiern, qui s'étoit hautement déclaré contre lui, la survivance de sa charge pour Eric, son fils; le

---

toute entière et sans distraction à la culture des sciences et des beaux-arts. Frédéric, au contraire, ne voit en elle que de la *bizarrerie;* et profondément indigné de l'assassinat de Monaldesqui, il ne balance pas à la dépouiller du glorieux titre de philosophe, qu'on prostitue, en le lui donnant.

On doit néanmoins convenir, que Christine eût de très-grandes qualités. Elle avoit appris huit langues; et elle écrivoit très-parfaitement dans la nôtre. Elle avoit attiré en Suède tous ceux, qui pouvoient l'éclairer. Elle avoit été disciple et amie de Descartes. Il n'est donc pas sans vraisemblance, que le chagrin de régner sur un peuple, qui n'étoit que soldat, ait eu quelque influence sur son abdication: et que Voltaire a eu raison de

même, à qui les évêchés de Bamberg et de Wursbourg avoient été destinés, et qui avoit osé aspirer à l'honneur d'épouser sa Reine.

---

dire, qu'elle avoit cru, *qu'il valoit mieux vivre avec des hommes, qui pensent, que de commander à des hommes sans lettres ou sans génie. (Note de l'éditeur.)*

CHAPITRE III.

Charles XII et le ministre Gœrtz.

CHARLES XII.

La jeunesse de ce Prince, en montant sur le trône de Suède, inspira à ses voisins l'audace de l'attaquer: mais ils trouvèrent un héros, qui joignoit un courage impétueux à des vengeances implacables.

Il fut l'Alexandre du Nord; et il auroit ressemblé en tout au roi de Macédoine, s'il eût eu sa fortune. Le roi de Danemarck et le Czar avoient attaqué ce jeune héros, l'un en Norwège et l'autre en Livonie. Charles XII força dans sa capitale le monarque Danois à faire la paix; et de là, il passa avec huit mille Suédois en Livonie, défit quatre-vingt mille Russes auprès de Narva, et battit trente mille Saxons au passage de la Dwina.

Ses premières campagnes furent l'époque de ses triomphes. Il disposoit en souverain de la Pologne. Ses négociations étoient des ordres, et ses batailles, des victoires. Mais ces victoires, toutes brillantes qu'elles étoient, consumoient les vainqueurs, et obligeoient le héros à renouveler souvent ses armées.

Rien ne résistoit alors aux Suédois. Le génie de

Pierre Ier., la magnificence d'Auguste, étoient impuissans contre la fortune de Charles XII. Ce héros étoit à la fois plus valeureux que le Czar (1) et plus vigilant que le roi de Pologne. Pierre préféroit la ruse à l'audace; Auguste, les plaisirs aux travaux; et Charles, l'amour de la gloire à la possession du monde entier.

Les Saxons étoient souvent surpris ou battus. Les Moskovites avoient appris, à leurs dépens, l'art de se retirer à propos: ils ne faisoient qu'une guerre d'incursions. Les armées Suédoises étoient seules assaillantes et victorieuses. Mais Charles XII, dont l'inflexible opiniâtreté ne molissoit jamais, ne savoit exécuter ses projets que par la force. Il vouloit assujettir les événemens comme il domptoit ses ennemis.

---

(1) M. de Voltaire fait le parallèle suivant du czar Pierre Ier. et de Charles XII. « Le czar Pierre, supérieur à son siècle et à « sa nation, a été, par son génie et par ses travaux, le réfor« mateur ou plutôt le fondateur de son empire. Charles XII, « plus courageux, mais moins utile à ses sujets, fait pour com« mander à des soldats et non à des peuples, a été le premier « des héros de son temps : mais il est mort avec la réputation « d'un roi imprudent. Il fut la terreur du Nord, et passa déjà « pour un grand homme, dans un âge, où les autres hommes « n'ont pas reçu encore toute leur éducation. Il fut, neuf ans, « le roi le plus redoutable, qui fût au monde, et neuf autres « années, le plus malheureux ». (*Note de l'éditeur.*)

Le Czar et le roi de Pologne suppléoient à cet enthousiasme par les intrigues du cabinet. Ils réveilloient la jalousie de l'Europe, et suscitoient l'envie contre le bonheur d'un jeune prince ambitieux, implacable dans ses haines, et qui ne savoit se venger des rois, ses ennemis, qu'en les détrônant.

Charles XII étoit parvenu, en 1707, au plus haut période de ses prospérités. Il avoit détrôné Auguste de Pologne, et lui avoit prescrit les lois d'une paix bien dure à Alt-Ranustadt au milieu de la Saxe. Il avoit alors le dessein de quitter les Etats d'un prince, qu'il avoit mis aux abois, pour renouveler la même scène avec le Czar à Moskow.

La fortune, en 1709, se lassa enfin de protéger les caprices de Charles XII. Il avoit joui de neuf années de succès. Les neuf dernières de sa vie ne furent qu'un enchaînement de revers. Il venoit de rentrer victorieux en Pologne avec une armée nombreuse, chargée des trésors et des dépouilles des Saxons.

Leipsick fut la Capoue des Suédois. Soit que les délices de la Saxe eussent amolli ces vainqueurs, soit que la prospérité enflât l'audace de ce prince et le poussât au-delà de son but, il n'eut plus que des malheurs à essuyer. Il vouloit disposer de la Russie comme de la Pologne, et détrôner le Czar, comme il avoit détrôné Auguste.

Dans ce dessein, il s'avança vers les frontières de

la Moskovie, où deux chemins le conduisoient; l'un, par la Livonie, où tous les secours de la Suède étoient à portée de le joindre par mer, et par lequel il auroit pu s'avancer jusqu'à la nouvelle ville, que le Czar fondoit alors sur les bords de la Baltique, et détruire pour jamais le lien, qui devoit joindre la Russie avec l'Europe; et l'autre, qui traversoit l'Ukraine et conduisoit à Moskow par des déserts impraticables.

Charles XII se détermina pour ce dernier chemin, où parce qu'il avoit ouï dire, qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome, ou parce que la difficulté de l'entreprise irritoit son courage, ou enfin parce qu'il comptoit sur Mazeppa, prince des Cosaques, qui lui avoit promis de fournir son armée de vivres et de le joindre avec un nombre considérable des siens.

Le Czar fut averti des intrigues de ce cosaque. Il dissipa les troupes, que Mazeppa assembloit, et s'empara de ses magasins; de sorte que, lorsque le roi de Suède arriva dans l'Ukraine, il ne trouva que des déserts affreux, au lieu d'un pays abondant en subsistances, et un prince fugitif, qui venoit chercher asile dans son camp, au lieu d'un allié puissant, qui lui amenât des secours.

Ces contretemps ne rebutèrent point Charles XII. Il assiégea Pultava, comme s'il n'eût manqué de rien,

et quoique, invulnérable jusqu'alors, il eût été blessé à la jambe, en s'amusant à reconnoître cette bicoque de trop près; que son général Lœwenhaup, qui lui amenoit des vivres, des munitions et un secours de treize mille hommes, eût été battu par le Czar à trois reprises, et obligé, dans cette nécessité, de brûler les convois, qu'il conduisoit; qu'il n'arrivât enfin au camp du Roi qu'avec trois mille hommes, exténués de fatigues, et qui ne purent qu'augmenter dans ce camp la disette, qui y régnoit.

Le Czar s'approcha bientôt de Pultava; et ce fut dans cette plaine, que se donna cette bataille si célèbre entre les deux hommes les plus singuliers de leur siècle.

Charles XII, qui, jusqu'alors, comme l'arbitre des destins, n'avoit rien trouvé, qui arrêtât ses volontés, fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Prince, blessé et porté sur des brancards. Pierre Alexianwitz, qui n'avoit encore été que législateur, assisté de Mentzikow, fit voir, dans cette journée, qu'il possédoit toutes les parties d'un grand capitaine, et que ses ennemis lui avoient appris à vaincre.

Tout étoit au désavantage des Suédois : la blessure de leur roi, qui l'empêchoit d'agir ; la misère, qui leur ôtoit les forces pour combattre; un corps détaché, qui s'égara le jour de cette bataille décisive; le nombre de leurs ennemis, et le temps, qu'ils avoient eu d'éle-

ver des redoutes et de disposer avantageusement leurs troupes.

Les Suédois furent donc battus, et perdirent, dans cet instant décisif, le fruit de neuf années de travaux et de tant de prodiges de valeur. L'armée mit bas les armes devant le Czar, aux bords du Borysthène, comme celle des Moskowites l'avoit fait devant le roi de Suède, après la bataille de Narva, aux bords de la Baltique.

Charles XII fut réduit à chercher un asile chez les Turcs. Ses haines implacables le suivirent à Bender, d'où il essaya vainement, par ses intrigues, de soulever la Porte contre les Moskowites : il devint ainsi la victime de son inflexibilité d'esprit, qu'on auroit appelée opiniâtreté, s'il n'eut pas été un héros.

Ses ennemis profitèrent de son absence, pour détruire ses armées et pour lui enlever ses plus riches provinces ; et c'est alors, qu'il partit de Demirtoka pour la Suède. Il fit une diligence prodigieuse, traversa à cheval les Etats héréditaires de l'Empereur, la Franconie, le Meklenbourg, et arriva, le onzième jour, à Stralsund, lorsqu'on s'y attendoit le moins.

Ce monarque s'empara d'Anclam, de Wolgast et de Greifswalde, où il y avoit garnison Prussienne. Il étoit à la tête de quinze mille Suédois aguerris, et amoureux jusqu'à l'idolâtrie de l'héroïsme de leur Prince. De plus, sa grande réputation et les préjugés

de l'Univers combattoient encore pour lui. Mais la fortune avoit tourné le dos à la nation Suédoise; et tout s'acheminoit à son déclin.

Le caractère du roi de Suède étoit de se roidir contre les revers. Pendant le siége de Stralsund, au désespoir d'être abandonné de ses troupes dans la défense d'un retranchement, il voulut combattre seul: ses généraux ne le sauvèrent qu'à peine de la poursuite des assiégeans. Il voulut de même défendre en personne la brêche, à laquelle on se préparoit à donner un assaut général. Ses généraux se jetèrent à ses pieds, pour le conjurer de ne pas s'exposer aussi inutilement; et voyant, qu'ils ne pouvoient pas le fléchir par leurs prières, ils lui firent voir le danger, qu'il couroit de tomber entre les mains de ses ennemis.

Cette appréhension le détermina enfin à abandonner cette ville. Il s'embarqua sur une légère nacelle, avec laquelle il passa, à la faveur de la nuit, au milieu de la flotte Danoise, qui bloquoit le port de Stralsund; et il gagna avec peine le bord d'un de ses vaisseaux, qui le transporta en Suède.

Quatorze années auparavant, il étoit parti de ce royaume, comme un conquérant, qui alloit assujettir le monde à sa fortune; et il y revint alors, comme un fugitif, poursuivi par ses ennemis, dépouillé de ses plus riches provinces, et abandonné de son armée.

Ses malheurs ne l'avoient pas corrigé de ses passions. Son ressentiment, qui le suivit en Suède, éclata en 1717 contre le Danemarck. Il attaqua la Norwège, ayant avec lui le prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa sœur, la princesse Ulrique. Il prit Christiana : mais ne pouvant forcer la citadelle de Friedrichshall, et manquant de subsistances, il abandonna ses conquêtes.

En 1718, l'appréhension des Russes l'avoit retenu en Scanie. Il fit cependant, cette année, une nouvelle irruption en Norwège : il assiégea Friedrichshall et fut tué à la tranchée. La valeur, dont il étoit prodigue, lui devint funeste. Un coup de fouconneau, tiré d'une bicoque, termina la vie d'un prince, qui faisoit trembler le Nord, dont le courage tenoit de l'héroïsme, et qui auroit été le plus grand homme de siècle, s'il avoit été modéré et juste.

Avec Charles XII, expirèrent ses projets de vengeance. Il étoit encore occupé des plus vastes desseins. Animé contre le roi Georges d'Angleterre, qui lui avoit enlevé les duchés de Bremen et de Ferden, il alloit former une alliance avec le Czar, pour chasser la maison d'Hanovre de l'Angleterre et y établir le prétendant.

GŒRTZ.

Gœrtz succéda, dans le ministère de Suède, au comte de Piper. Il étoit dans le Nord ce qu'Albéroni

étoit dans le Sud. Ses intrigues agitoient tous les cabinets des princes. Ses desseins ne se bornoient point à l'Europe. Il étoit né, pour devenir le ministre d'Alexandre ou de Charles XII.

Mais en formant les plus grands desseins, il surchargeoit la Suède d'impôts, pour pouvoir les exécuter. La misère du peuple, et la faveur, dont il jouissoit, lui attirèrent la haine du public.

Dès que la nouvelle de la mort du Roi se répandit, la nation fit le procès à son ministre. L'envie inventa un nouveau crime, pour le charger. Il fut accusé d'avoir calomnié la nation auprès du Roi; et il eut la tête tranchée.

En flétrissant Gœrtz, les Suédois flétrissoient indirectement la réputation d'un héros, dont ils adorent encore aujourd'hui la mémoire : mais le peuple est un monstre, composé de contradictions, qui passe impétueusement d'un excès à l'autre, et qui, dans ses caprices, protège ou opprime indifféremment le vice et la vertu.

Supplément par M. de Pœllnitz.

CHARLES XII.

Charles XII étoit bien fait de sa personne, avoit la taille au-dessus de la médiocre, déliée par en bas. Il avoit les épaules larges et étoit en tout un bel homme. Il se tenoit fort droit et avoit un air imposant. Lors-

qu'il marchoit, il traînoit un peu la jambe, depuis que, par une chute de cheval, il s'étoit cassé la cuisse. Il étoit toujours botté et éperonné, ayant les basques retroussées comme prêt à monter à cheval. Il faisoit huit et dix milles d'Allemagne par jour, uniquement pour se promener.

Lorsqu'en 1706 Frédéric Ier. envoya auprès de lui en ambassade M. de Printz à Alt-Ranstadt, l'audience fut des plus simples et toute militaire. Le Roi de Suède reçut l'ambassadeur dans une grange, qui formoit une grande salle, dont le plafond et les murs étoient couverts de tapis. Il étoit au fond de la salle, adossé contre une table, le chapeau sur la tête. Il se découvrit à la première révérence, que lui fit M. de Printz. Ensuite, le Roi et l'ambassadeur s'étant couverts, celui-ci parla, mais se borna aux complimens ordinaires. Charles XII lui répondit en peu de mots.

Après l'audience, l'ambassadeur demanda au Roi la permission de lui présenter ceux de sa suite. « Lors-« qu'ils voudront voir le Roi de Suède, dit-il, qu'ils « viennent à Stockholm : ils ne verront ici qu'un « soldat ».

Dans la fatale journée de Pultava, ce prince fit voir, que son courage étoit au-dessus de sa mauvaise fortune. Il avoit reçu, quelques jours auparavant, un coup de carabine, qui lui avoit fracassé l'os du talon, de sorte qu'il étoit porté sur des brancards. Ce fut,

dans cet état, qu'il donna tranquillement ses ordres et qu'il parut braver le danger. Il ne céda qu'à la dernière extrémité, après que toute son armée fut détruite ou prisonnière, et qu'il étoit près de tomber lui-même entre les mains de son ennemi. Contraint enfin de se sauver, il passa le Boristhène, gagna Oczakow et se retira à Bender.

Ce grand prince périt en 1718 dans la tranchée devant Friedrichshall en Norwège. Il fut pendant son règne redouté de ses ennemis, respecté de ses sujets et admiré de toute l'Europe.

CHAPITRE IV.

GUSTAVE II.

Gustave, n'étant encore que prince royal de Suède, voyageoit en France, et se trouvoit précisément à Paris, lorsqu'il apprit la mort du Roi, son père. Les ministres de Louis XV, pour profiter de la conjoncture, prirent des engagemens secrets avec ce jeune prince. Ils lui promirent d'acquitter les arrérages de la dernière guerre, que la France devoit à la Suède : la somme en montoit à 1,300,000 écus. Une partie lui en fut remise à Paris ; et on lui fit espérer le reste, au cas qu'il voulût l'employer à changer la forme du gouvernement en Suède, en s'y rendant souverain.

Dès-lors, ce jeune prince, vif, ambitieux, mais léger, se livra sans réserve à l'exécution de ce projet, à laquelle la diète, qui alloit s'assembler pour son couronnement, lui fournissoit une occasion favorable.

De retour à Stockholm, on envoya des émissaires, munis d'argent, dans toutes les provinces du royaume, pour corrompre les députés et une partie des troupes. Son frère, le prince Charles, se mit à la tête

d'un de ces corps, pour le conduire à la capitale au secours du Roi.

Mais le jeune monarque n'attendit pas son arrivée. Il avoit gagné le régiment des gardes et celui de l'artillerie. Il s'empara, par leur moyen, de l'arsenal; fit braquer les canons sur les places et dans les rues; assembla le sénat, intimidé par un appareil, qui lui étoit si nouveau, et se fit déclarer souverain par ce corps, qui représentoit toute la nation.

Je ne connois point (le 4 avril 1771) le roi de Suède. Je l'ai entendu applaudir par des connoisseurs; et je serai bien aise de le voir. Il n'aura qu'à s'imiter lui-même et à suivre la route, qu'il s'est tracée.

Ceux, qui veulent faire honneur à la reine Christine de son abdication, débitent, qu'indignée du peu de connoissances et des mœurs agrestes des Suédois de son temps, elle préféra de vivre en personne privée, au sein d'une nation civilisée et ingénieuse, au plaisir de commander à un peuple, qu'elle n'estimoit pas. Pour ce Roi-ci, je parierois bien, qu'il n'abdiquera pas pour de telles raisons. Il essayera sans doute d'éclairer le Nord, et de répandre le goût des arts et des sciences, pour qu'ils règnent à la place d'anciens préjugés et d'une pédanterie gothique, dont les universités ne sont pas encore purgées dans ce pays-là.

J'ai vu (le 7 mai 1771) ici le roi de Suède, qui

aime bien la France, mais qui la quitte, pour occuper dans sa patrie la première place. Il est très-aimable et très-instruit : mais il trouve chez lui de quoi donner de l'exercice à sa patience. C'est un terrible pays à gouverner.

CHAPITRE V.

Christian VII, roi de Danemarck.

Christian VII, roi de Danemarck, étoit monté trop jeune sur le trône, pour que son expérience pût être formée. Il étoit entouré d'anciens ministres, habiles dans les intrigues de cour, qui, plus intéressés que citoyens, n'ambitionnoient que de gouverner leur maître; et comme ces rivaux luttoient, pour se supplanter mutuellement, cela donnoit lieu à de fréquentes disgraces. Chaque jour produisoit de nouveaux ministres et de nouveaux projets de gouvernement.

Le ministre de Russie, M. de Saldern, qui étoit puissant à Copenhague et qui avoit fait échanger le duché de Gottorp contre ceux d'Oldenbourg et de Delmenhort, persuada au Roi de faire un tour dans les pays étrangers, voulant le détourner de visiter, comme il en avoit l'intention, le royaume de Norwège, où l'on craignoit, qu'il n'introduisît des nouveautés, préjudiciables à ses intérêts.

Peu après son mariage avec la princesse Mathilde, sœur du roi d'Angleterre, le Roi partit de Copenhague, se rendit à Londres, et de là, à Paris (en 1768).

Ses courtisans, et ceux, qui l'environnoient, fortifioient son penchant à la volupté et à la débauche. De retour de ses voyages, il en rapporta une maladie, dont il n'avoit pris aucun soin.

La Reine, son épouse, sous prétexte du rétablissement de sa santé, s'empara de son esprit, et lui proposa un médecin, nommé Struensée, comme l'homme le plus capable de le guérir.

L'accès, que ce médecin eut à la cour, lui fit gagner imperceptiblement, sur l'esprit de la Reine, plus d'ascendant, qu'il n'étoit convenable à un homme de cette extraction. Cette liaison, qui, de jour en jour, devenoit plus intime, obligeoit la reine à prendre les plus grandes précautions, pour que le Roi ne s'aperçût pas de ce qui se passoit.

On prétendoit, que, pour en être sûrs, la Reine et le médecin avoient imaginé, sous prétexte de donner des remèdes au Roi, de lui faire prendre de l'opium.

L'usage trop fréquent de ces soporifiques altéra considérablement l'esprit de ce jeune Prince. Il eut des absences, et si fortes et si longues, que la Reine et le médecin s'emparèrent des rênes du gouvernement. Struensée fut créé premier ministre, et fut réellement roi de Danemarck durant quelques mois.

La nation Danoise fut indignée. On découvrit enfin, que le projet du ministre étoit de faire dé-

clarer le Roi incapable de régner, et, sous ce prétexte apparent, de s'emparer de la tutelle du royaume; ce qui acheva de révolter les esprits. On auroit cru se couvrir d'opprobre, en exposant le royaume à tomber sous une semblable domination.

Des gardes de la marine, qu'on avoit voulu casser, parce que la cabale se défioit de leur fidélité, donnèrent le premier branle à la révolution. Les deux généraux d'Eickstœdt et de Cœller, tous deux Poméraniens de naissance, et le ministre d'Etat d'Osten, se rendirent en secret chez la reine Julie, belle-mère du roi : ils lui peignirent des couleurs les plus vives les périls, auxquels sa personne, celle de son beau-fils et tout le royaume étoient exposés, et la conjurèrent de prendre, dans un moment aussi critique, un parti décisif. Ils la déterminèrent à se rendre, après un bal, qui devoit durer bien avant dans la nuit, par un escalier dérobé, dans la chambre du Roi, pour l'avertir du péril imminent, qui le menaçoit, et l'obliger à signer incessamment un ordre, par lequel les généraux étoient autorisés, l'un, à arrêter la reine Mathilde, et l'autre, à s'assurer du médecin, premier ministre.

Ce projet s'exécuta, comme il avoit été médité. On enferma la Reine dans une forteresse : et le médecin, ainsi que ses adhérens, furent traduits devant les juges.

La crainte des supplices leur fit avouer tous les attentats, dont on les accusoit. Le mariage de la reine Mathilde fut cassé. Le roi d'Angleterre obtint, qu'on permît à cette princesse de sortir du Danemarck, pour se retirer dans l'électorat de Hanovre : elle s'établit à Zell, où elle fut traitée, par son frère, avec distinction.

Le médecin et le baron de Brand, après qu'on leur eût fait le procès, furent décapités. La reine Julie, belle-mère du Roi, prit le maniement des affaires.

SECTION QUATRIÈME.

DE LA COUR DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Pierre Ier : Menzikow et le maréchal de Munich : le comte d'Ostermann.

PIERRE Ier.

Ce fut en 1693, que la Prusse vit une ambassade des plus extraordinaires ; celle de le Fort, qui avoit à sa suite le czar Pierre Alexiowitz (1).

---

(1) Ce fut pour s'instruire, que le Czar se détermina à voyager. Il avoit reconnu, qu'il étoit redevable de la prise d'Asow aux ingénieurs et aux canonniers étrangers ; et de là, le dessein, qu'il conçut d'introduire dans ses troupes la discipline militaire des Allemands, et de donner à ses peuples les mœurs des nations de l'Europe les plus policées. Mais ne se faisant encore qu'une idée vague des projets, qu'il vouloit exécuter, il sentit la nécessité de commencer par acquérir lui-même les diverses connoissances, dont il pourroit avoir besoin pour l'exécution.

Il communiqua ses vues à François Le Fort, natif de Genève, que le désir de faire fortune avoit conduit en Moskovie, et dont le mérite, ayant percé jusqu'au Czar, avoit été récompensé

Ce jeune Prince s'étoit apperçu, à force de génie, qu'il étoit un barbare, et que sa nation étoit sauvage. Il sortit donc alors, pour la première fois, de ses

---

par les places de général, d'amiral et de gouverneur de Novogorod. Le Fort l'affermit de plus en plus dans sa résolution. Ils convinrent ensemble, que, pour écarter tous les embarras du cérémonial dans les différens Etats, où ils se rendroient, on prétexteroit une ambassade, à la faveur de laquelle seroit gardé le plus rigoureux incognito.

Le Fort fut nommé chef de cette ambassade; et il eut pour collègues, le bojar Théodore-Alexiowitz Gallowin, commissaire-général de guerre, gouverneur de Sibérie, auparavant ambassadeur à la Chine, et Procope Bogdanowitz Witziniczin, chancelier privé et gouverneur de Bolchau.

Le train de ces ambassadeurs fut tel, que l'exigeoit la grandeur du monarque, qu'ils représentoient. Les Moskovites portoient encore alors de longues robes fourrées, sur de longues vestes de brocart d'or ou d'argent : ils avoient le sabre au côté et un poignard à leur ceinture. Ils nourrissoient soigneusement leur barbe; et leur tête, rasée, étoit couverte d'un bonnet fourré, surmonté de plumes ou d'une aigrette de diamans.

Kœnigsberg fut la première capitale étrangère, où se montra le czar Pierre, à la suite de ses ambassadeurs; et comme il ne connoissoit jusques-là que la Moskovie, tout le surprenoit et lui paroissoit singulier. Mais rien n'échappoit à ses observations : on voyoit, que son génie n'avoit besoin que de se développer. Il faisoit ingénûment l'aveu de son ignorance, et montroit en toute occasion l'empressement, qu'il avoit de s'instruire. (*Note de l'éditeur.*)

Etats : il avoit formé le noble projet de s'instruire, et de rapporter dans le sein de sa patrie les lumières de la raison, et l'industrie, qui lui manquoit.

La nature avoit fait de ce Prince un grand homme : mais un défaut total d'éducation l'avoit laissé sauvage. De là résultoit sans cesse dans sa conduite un mélange extraordinaire d'actions véritablement grandes et de singularités, de réparties spirituelles et de manières grossières, de desseins salutaires et de vengeances cruelles. Il se plaignoit lui-même de ce que, parvenant à policer sa nation, il ne pouvoit encore dompter sa propre férocité.

En morale, c'est un phénomène bizarre, qui inspiroit l'admiration et l'horreur. Pour ses sujets, c'étoit un orage, dont la foudre abattoit les arbres et les clochers, et dont la pluie rendoit les contrées fécondes.

Pierre I[er], pour policer sa nation, travailla sur elle comme l'eau-forte sur le fer. Il fut et le législateur et le fondateur de ce vaste Empire. Il créa des hommes, des soldats et des ministres. Il fonda la ville de Pétersbourg. Il établit une marine considérable, et parvint à faire respecter sa nation et ses talens singuliers à l'Europe entière.

Il avoit formé un projet, que jamais prince avant lui n'avoit conçu. Au lieu que les conquérans ne s'occupent qu'à étendre leurs frontières, il vouloit resserrer les siennes. La raison en étoit, que ses Etats

étoient mal peuplés, en comparaison de leur vaste étendue.

Il vouloit rassembler entre Pétersbourg, Moskow, Kasan et l'Ukraine, les 12,000,000 d'habitans, éparpillés dans cet Empire, pour bien peupler et bien cultiver cette partie, qui seroit devenue d'une défense aisée par les déserts, qui l'auroient environnée et séparée des Persans, des Turcs et des Tartares. Ce projet, comme beaucoup d'autres, avorta par la mort de ce grand homme.

Le Czar n'avoit eu le temps, que d'ébaucher le commerce.

La chute de la Suède sous Charles XII, vaincu par Pierre I[er]. à Pultawa, fut l'époque de l'élévation de la Russie (1). Cette puissance semble sortir du néant, pour paroître tout-à-coup avec grandeur, pour se mettre, peu de temps après, au niveau des puissances les plus redoutées. On pourroit appliquer à Pierre I[er], ce qu'Homère dit de Jupiter : ***Il fit trois pas, et il fut au bout du monde.***

---

(1) « La puissance de la Russie ne consistoit, avant le czar Pierre-le-Grand, que dans des déserts immenses et dans un peuple sans lois, sans discipline, sans connoissances, tels que de tout temps ont été les Tartares : il étoit si étranger à la France et si peu connu, que, lorsqu'en 1668 Louis XIV avoit reçu une ambassade moskovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambassade des Siamois ». *Volt.*

Il n'y a eu, de nos jours, de grand prince véritablement instruit, que le czar Pierre Ier. Il étoit, non-seulement législateur de son pays; mais il possédoit parfaitement l'art de la marine. Il étoit architecte, anatomiste, chirurgien, soldat expert, économe consommé. Enfin, pour en faire un modèle de tous les princes, il auroit fallu, qu'il eût eu une éducation moins barbare et moins féroce, que celle, qu'il avoit reçue dans un pays, où l'autorité absolue n'étoit connue que par la cruauté.

L'histoire du Czar (anonyme) m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion, que j'avois de ce Prince, m'a fait avancer. Il paroît dans cette histoire bien différent, de ce qu'il étoit dans mon imagination; et c'est, si je puis m'exprimer ainsi, un grand homme de moins dans le monde réel. Un concours de circonstances heureuses, des événemens favorables et l'ignorance des étrangers, ont fait du Czar un fantôme héroïque, de la grandeur duquel personne ne s'est avisé de douter.

Un sage historien, en partie témoin de sa vie, lève un voile indiscret, et nous fait voir ce Prince avec tous les défauts des hommes et avec peu de vertus (1).

---

(1) **M. de Pœllnitz, dans ses Mémoires, nous le dépeint bien autrement, que l'historien anonyme, dont parle Frédéric II. Dans l'entrevue, que le Czar eut à Marienwerder avec Frédéric Ier**

Ce n'est plus cet esprit universel, qui conçoit tout et qui veut tout approfondir : mais c'est un homme, gouverné par des fantaisies assez nouvelles, pour

---

et peu de temps après la célèbre bataille de Pultawa, Pœllnitz fut l'un des gentils-hommes, nommés pour servir le Czar; et voici ce qu'il assure avoir entendu pendant les entretiens des deux monarques.

« Un jour que leur conversation rouloit sur la manière de gouverner, le Czar, adressant la parole au Roi, lui dit : Nous devons, vous et moi, gouverner bien différemment. Vous commandez à des peuples tout formés : je dois former les miens. Vos sujets vont au-devant de vos désirs ; ils secondent vos desseins et vous en font naître : les miens, attachés à leurs anciens usages, me contrecarrent en tout ; et c'est la crainte, que je leur inspire, qui les fait agir. Seul, je dois concevoir et exécuter mes projets. Quand une fois mes sujets seront revenus de leurs préjugés, ils seront comme les vôtres; et je pourrai les gouverner avec plus de douceur.

« Au premier souper, que le Czar et le Roi prirent ensemble, il fut question de Charles XII. Le Czar en parla avec éloge, et rendit justice à la valeur de la nation suédoise. Le Roi lui ayant demandé des particularités de la journée de Pultawa, il dit, qu'il ne lui convenoit pas de faire un pareil récit, et qu'il le prioit de trouver bon, que ce fût le prince de Menzikow. Le Czar ne parla lui-même de cette bataille, qu'avec beaucoup de modestie; et il observa même qu'il ne l'eût peut-être pas gagnée, si la blessure de Charles XII ne l'avoit pas empêché d'agir ».

« Sa façon d'agir et de vivre avec ses courtisans à Marien-

donner un certain éclat et pour éblouir. Ce n'est plus ce guerrier intrépide, qui ne craint et ne connoît aucun péril : mais c'est un prince lâche, timide, et que sa brutalité abandonne dans les dangers ; cruel

---

« werder, ajoute M. de Pœllnitz, étoit extrêmement populaire. « Quant à nous, qui le servions de la part du Roi, il nous « traita avec beaucoup de civilité ; et nous n'eûmes jamais lieu « que de nous louer de lui ».

Mais cet écrivain, en parlant de ce même prince, lorsqu'après avoir visité la France et la Hollande, il reparut à Berlin, nous le présente sous un aspect si hideux, que l'honnêteté publique ne nous permet pas de transcrire ici les faits, qu'il a consignés dans ses Mémoires.

« Les voyages, dit-il, n'avoient pas changé ses manières. Ce « prince se ressentoit toujours du peu de soin, qu'on avoit « pris de son éducation : ses passions n'étoient retenues par « aucun frein.

« Une incontinence brutale n'étoit pas son seul défaut. Il ne « passa pas un seul jour, sans être pris de vin.

« Son aumônier étoit tout à la fois son confesseur et son « bouffon. Le Czar lui baisoit humblement la main, au sortir « de la messe ; et l'instant d'après, il lui donnoit des nazardes, « le battoit, le traitoit en vil esclave ».

La princesse de Gallitzin lui servoit de dourac ou de folle. Elle avoit été impliquée dans quelque conspiration ; et ses parens, ses amis, pour la tirer de ce mauvais pas, publièrent qu'elle avoit perdu l'esprit. Le Czar la fit fustiger, plusieurs jours de suite ; et il la garda ensuite, pour en faire son jouet et la tourmenter. Comme il l'avoit toujours à sa table, tantôt il la

dans la paix, foible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ses sujets, un homme enfin, qui a poussé le despotisme aussi loin qu'un souverain puisse le pousser, et auquel la fortune a tenu lieu de sagesse, d'ailleurs grand mécanicien, laborieux, industrieux, et prêt à tout sacrifier à sa curiosité.

La Russie étoit, de son temps, un pays, où les sciences et les arts n'avoient point pénétré. Le Czar n'avoit aucune teinture d'humanité (1), de magna-

---

faisoit lever, pour lui donner des croquignolles ; et tantôt il lui jetoit à la tête ce qui restoit de mets sur son assiette.

« Mais, ajoute M. de Pœllnitz, cette manière de traiter ceux, qui l'approchoient, ne s'étendoit que sur les siens. Il fut toujours civil envers les domestiques et les officiers du roi, qui étoient chargés de le servir.

« Ce prince, continue-t-il, se louoit beaucoup des attentions, qu'on avoit eues pour lui en France, et parloit avec estime du duc d'Orléans régent. Il avoit une parfaite connoissance du royaume et du gouvernement : mais il n'aimoit pas la nation française. (*Note de l'éditeur.*)

(1) M. de Pœllnitz raconte deux anecdotes, d'après lesquelles on peut, ce me semble, apprécier le caractère et les mœurs de ce prince. Les faits, dont il s'agit, se passèrent à Kœnigsberg, pendant le séjour, que le Czar fit en 1693 dans cette capitale de la Prusse royale.

Pierre Ier., eut la curiosité de demander, de quels supplices on punissoit les criminels ? On lui répondit, que les punitions étoient toujours proportionnées aux crimes ; que les voleurs

nimité et de vertu. Il avoit été élevé dans la plus crasse ignorance. Il n'agissoit que selon l'impulsion de ses passions déréglées.

étoient pendus, et les assassins, roués. Ce dernier supplice étoit inconnu au Czar. Il desira donc d'en voir le spectacle. On lui représenta, que, quelqu'envie qu'on eût de satisfaire sa curiosité, on ne le pouvoit, puisque, dans les prisons de la ville, il ne se trouvoit aucun criminel, à qui l'on pût faire subir un pareil supplice. *Eh bien*, dit-il alors avec vivacité, *prenez l'un de mes gens.* « On eut bien de la peine, ajoute M. de « Pœllnitz, à le faire revenir de cette étrange fantaisie ».

Le second fait n'est pas aussi atroce : mais il n'est guères moins remarquable. Le Czar soupoit, un jour, avec l'Electeur et l'Electrice, dans une salle-basse, parquetée de marbre. Un laquais laisse tomber par étourderie une assiette, qui fait grand bruit. Pierre, effrayé, se lève avec précipitation, tire son sabre; et croyant, qu'on en veut à sa personne, il se met en état de défense.

Son interprête (car, il ne parloit encore que la langue moskovite) s'efforça de modérer son courroux, en lui arrêtant le bras. L'Electeur lui fit entendre, qu'il n'a rien à craindre dans ses Etats, où il n'est pas moins respecté qu'à Moskow. Rien ne pût le calmer. Il demanda, qu'on punît sévérement celui, qui avoit laissé tomber l'assiette.

Heureusement pour le maladroit laquais, il se trouvoit dans les prisons un criminel, qui devoit être fustigé. L'exécution de son arrêt fut devancée de quelques heures. On le fit passer pour celui, qui avoit occasionné cette bruyante scène; et le Czar fut satisfait. (*Note de l'éditeur.*)

J'ai connu le plus grand maréchal de la cour (Printz) qui vivoit encore en 1724 sous le règne du feu roi (Frédéric-Guillaume Ier), il avoit été ambassadeur chez le Czar : il m'a raconté, que, lorsqu'il arriva à Pétersbourg et qu'il demanda à présenter ses lettres de créance, on le mena sur un vaisseau, qui étoit encore sur le chantier. Peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda, où étoit le Czar. On le lui montra, qui accommodoit les cordages, au haut du tillac. Lorsque le Czar eut apperçu M. de Printz, il l'invita à venir à lui par le moyen d'une échelle de corde ; et comme il s'en excusoit sur sa maladresse, le Czar descendit comme un matelot et vint le joindre.

La commission, dont M. de Printz étoit chargé, lui ayant été très-agréable, ce Prince voulut donner des marques éclatantes de sa satisfaction ; et pour cet effet, il fit préparer un festin somptueux, auquel M. de Printz fut invité.

On y but, à la façon des Russes, de l'eau de vie ; et on en but brutalement. Le Czar, qui vouloit donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de Strélitz, qui étoient détenus dans les prisons de Pétersbourg ; et à chaque grand verre qu'on vidoit, ce monstre affreux abattoit la tête d'un de ces misérables.

Ce Prince dénaturé, pour donner à M. de Printz une marque particulière de considération, voulut lui

procurer, suivant sa façon de penser, le plaisir d'exercer son adresse sur ces malheureux. Qu'on juge de l'effet, qu'une pareille proposition dût faire sur un homme, qui avoit des sentimens et le cœur bien placé! M. de Printz rejeta une offre, qui, en tout autre endroit, auroit été regardée comme injurieuse au caractère, dont il étoit revêtu, mais qui, dans ce pays barbare, n'étoit qu'une simple civilité.

Le Czar pensa se fâcher de ce refus; et il ne put s'empêcher de lui donner quelques marques de son indignation : mais il lui en fit réparation, le lendemain.

Ce n'est point une histoire faite à plaisir : elle est si vraie, qu'elle se trouve dans les relations de M. de Printz, que l'on conserve dans les archives (1). Plusieurs personnes même, qui étoient à Pétersbourg dans ce temps-là, m'ont attesté ce fait.

---

(1) Bien des traits prouvent le mérite de M. de Printz. Frédéric rapporte dans ses Mémoires de Brandebourg, que le grand maréchal de la cour de Frédéric Ier. fut envoyé en 1707 auprès de Charles XII, pour le prier de ne point troubler la paix de l'Allemagne, par le séjour, qu'il y faisoit avec ses troupes. Le monarque suédois trouva mauvais, que Printz lui fit de pareilles propositions, et lui demanda ironiquement, si les troupes prussiennes étoient aussi bonnes, que les brandebourgeoises? *Oui, Sire*, lui répondit l'envoyé, *elles sont encore composées de ces vieux soldats, qui combattirent à Scherbellin*. (*Note de l'Editeur.*)

Le Czarowitz a fini ses jours d'une manière bien affreuse, la férocité et la cruauté de son père ayant mis fin à sa triste destinée.

Si l'on vouloit se donner la peine d'examiner, à tête reposée, le bien et le mal, que le Czar a fait dans son pays, de mettre ses bonnes et ses mauvaises qualités dans la balance, de les peser, et de juger ensuite de lui, sur celles de ses qualités, qui feroient le meilleur poids ; on trouveroit peut-être, que ce Prince a fait beaucoup de belles actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ses vertus ont été obscurcies et éclipsées par une foule innombrable de vices.

Il laissa, en mourant, plutôt la réputation d'un homme extraordinaire, que d'un grand homme, couvrant les cruautés d'un tyran des vertus d'un législateur.

MENZIKOW.

De pâtissier, Menzikow parvint à devenir premier ministre et généralissime du Czar. Il partageoit toute la barbarie de sa nation, qui, alors, n'avoit dans sa langue aucune expression, qui signifiât l'honneur et la bonne foi. Il reçut de Frédéric-Guillaume I[er]. une seigneurie et une bague de grand prix, pour ne pas s'opposer à ce que ce prince gardât la ville de Stetin en séquestre : il auroit peut-être vendu son maître, si le roi de Prusse avoit voulu l'acheter.

LE MARÉCHAL DE MUNICH.

Le comte de Munich passa, du service de la Saxe, à celui de Pierre Ier. Il fut le prince Eugène des Moskovites. Il avoit les vertus et les vices des grands généraux. Il étoit habile, entreprenant, heureux; mais fier, superbe, ambitieux et quelquefois trop despotique. Il sacrifioit la vie de ses soldats à sa réputation.

LE COMTE D'OSTERMANN.

L'expérience avoit formé, sous le règne de Pierre Ier, un homme, fait pour soutenir le poids du gouvernement sous les successeurs de ce prince : c'étoit le comte d'Ostermann. Il conduisit, en pilote habile, pendant l'orage des révolutions, le gouvernail de l'Etat, d'une main toujours sûre.

Il étoit originaire du comté de la Marck en Westphalie, d'une extraction obscure : mais les talens sont distribués par la nature, sans égard aux généalogies.

Ce ministre connoissoit la Moskovie, comme Verney, le corps humain. Il étoit circonspect ou hardi, selon que le demandoient les circonstances, et renonçoit aux intrigues de la cour, pour se conserver la direction des affaires.

CHAPITRE II.

Catherine Iere. femme de Pierre Ier.

L'IMPÉRATRICE Catherine, qui succéda à Pierre Ier., son mari, étoit Livonienne de naissance et de la plus basse extraction, étant veuve d'un bas-officier suédois. Elle devint maîtresse, tour-à-tour, de quelques officiers russes, et, depuis, de Menzikow. Enfin, le Czar en devint amoureux et se l'appropria.

En 1711, lorsque le Czar s'approcha du Pruth avec son armée, les Turcs passèrent cette rivière, et vinrent se retrancher vis-à-vis de son camp. Il avoit en front 200,000 ennemis, et à dos, une rivière, qu'il ne pouvoit passer, manquant de pont. Le grand visir, qui l'attaqua à différentes reprises, voyant ses troupes souvent repoussées, changea de dessein. Il apprit, par la déposition d'un transfuge, que l'armée Moskowite souffroit une disette cruelle, et que, dans le camp du Czar, il n'y avoit de vivre que pour peu de jours. Il se contenta donc de bloquer les russes; et c'est ce que Pierre Ier. craignoit le plus. Son armée étoit presque fondue. Il lui restoit à peine 30,000 hommes, accablés de misère, énervés par la faim, sans espérance et par conséquent sans courage.

Dans cette situation désespérée, le Czar prit une résolution, digne de sa grandeur d'ame. Il ordonna au général Czerebatof de préparer l'armée à combattre le lendemain, pour se frayer un chemin, à travers les ennemis, au bout de la baïonnette. Il fit ensuite brûler tous les bagages, et se retira dans sa tente, accablé de douleur.

Dans ce désespoir commun, où tout le monde attendoit la mort ou la servitude, Catherine conserva seule la liberté d'esprit. Elle témoigna un courage, au-dessus de son sexe et de sa naissance. Elle tint conseil avec les généraux, et résolut de demander la paix aux Turcs.

Le chancelier Schaffirof dressa la lettre du Czar au Visir. Catherine la fit signer à Pierre Ier., à force de caresses, de prières et de larmes. Elle ramassa ensuite toutes les richesses, qu'elle put trouver dans le camp, et les envoya au Visir.

Après quelques renvois, les présens opérèrent leur effet. La paix fut conclue; et le Czar, en cédant Asof aux Turcs, se tira d'un pas aussi dangereux, que celui, où Charles XII trouva à Pultava, l'écueil de sa fortune.

La reconnoissance du Czar fut proportionnée au service, que Catherine lui avoit rendu. Il la trouva digne de gouverner un Etat, qu'elle avoit sauvé. Il la déclara son épouse; et elle fut couronnée Impératrice.

Cette princesse gouverna la Russie avec sagesse et fermeté.

Pierre Alexiowitz, petit-fils de Pierre Ier., lui succéda. C'étoit un enfant, qui croissoit sous les yeux de quelques Boyards, attachés aux anciens usages de leur nation, et qui préparoient à ce jeune prince une tutelle éternelle.

Supplément par M. de Pœllnitz.

LA CZARINE, FEMME DE PIERRE Ier.

La Czarine accompagnoit Pierre Ier. dans tous ses voyages; et quand ce prince, en 1717, passa à Berlin, de retour de France et de Hollande, la princesse étoit à la fleur de son âge; et rien n'annonçoit, qu'elle eût pu avoir été belle.

Elle étoit grande et puissante, extrêmement brune, et l'auroit paru davantage, si le rouge et le blanc, dont elle se masquoit, n'eussent éclairci le sombre de son teint.

Ses manières n'avoient rien de déplaisant; et on étoit tenté de les trouver bonnes, lorsqu'on pensoit à l'origine de cette princesse. Il est certain, que, si elle avoit eu auprès d'elle une personne raisonnable, elle se seroit formée, ayant un grand desir de bien faire. Elle n'avoit pas tous les charmes du sexe : mais elle en avoit toute la douceur.

Rien, au contraire, n'étoit plus ridicule que les dames de sa suite. On disoit, que le Czar, prince extraordinaire en tout, avoit trouvé plaisir à les choisir telles, afin de mortifier d'autres dames de sa cour, plus dignes d'être produites.

La Russie n'a jamais été plus heureuse, que, lorsqu'après la mort du Czar, elle a gouverné ce vaste Empire.

Pendant le séjour qu'elle fit à Berlin, elle eut beaucoup de déférences pour la Reine, et prouva par sa conduite, que sa haute fortune ne lui faisoit pas oublier la différence, qu'il y avoit entre cette princesse et elle.

Pierre Ier., que la mort enleva en 1725, laissa par son testament son trône à Catherine, sa femme, au préjudice de son petit-fils Pierre II, fils de l'infortuné Czarowitz et de Charlotte Christine de Wolffenbuttel, et des deux filles, qu'il avoit eues de Catherine, Anne Petrowna, mariée à Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et Elisabeth, qui occupa ensuite le trône de Russie.

CHAPITRE III.

Anne Iwanowna et Biron, son favori: le duc Ulric de Brunswick et sa femme.

ANNE-IWANOWNA.

Anne Iwanowna, nièce de Pierre Ier, succéda à Pierre II, fils du premier Empereur. Son règne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, et par quelques grands hommes, dont elle eut l'habileté de se servir. Ses armes donnèrent un roi à la Pologne (1). Elle envoya, au secours de l'Empereur Charles VI, 10,000 Russes au bord du Rhin, pays

(1) Les quinze cens hommes, que Louis XV avoit envoyés au secours du roi Stanislas Leckzinski, renfermé dans Dantzick, étant tombés entre les mains des Russes, on les transporta auprès de Saint-Pétersbourg. Voltaire observe, que l'impératrice Anne, qui régnoit alors en Russie, traita les officiers français comme des ambassadeurs et fit donner aux soldats des rafraîchissemens et des habits; et il ajoute, que cette générosité, inouie jusqu'alors, étoit en même temps l'effet du prodigieux changement, que le czar Pierre avoit fait dans la cour de Russie, et une espèce de vengeance noble, que cette cour vouloit prendre des idées désavantageuses, sous lesquelles l'ancien préjugé des nations l'envisageoit encore. *(Note de l'édit.)*

où la nation russe avoit été jusque-là peu connue ; et lorsque l'Empereur Charles VI envoyoit solliciter la paix jusqu'au camp des Turcs, elle dictoit des lois à l'Empire Ottoman. Elle protégea les sciences dans sa résidence. Elle envoya même des savans à Kamtschatka, pour trouver une route plus abrégée, qui favorisât le commerce des Moskovites avec les Chinois.

Cette Princesse avoit des qualités, qui la rendoient digne du rang qu'elle occupoit. Elle avoit de l'élévation dans l'ame, de la fermeté dans l'esprit. Elle étoit libérale dans les récompenses, sévère dans les châtimens ; bonne par tempérament, voluptueuse sans désordre.

Biron, son favori et son ministre, étoit le seul, qui eût un ascendant marqué sur son esprit. Il étoit vain, grossier et cruel, mais ferme dans les affaires, ne se refusant point aux entreprises les plus vastes. Son ambition vouloit porter le nom de sa maîtresse jusqu'au bout du monde. Il étoit d'ailleurs aussi avare, pour amasser, que prodigue en ses dépenses. S'il avoit quelques qualités utiles, il n'en avoit, ni de bonnes, ni d'agréables.

Le jeune czar Pierre II étoit fiancé avec une princesse Dolgorucki : cette maison, à la mort de ce prince, eut des vues, pour placer cette princesse fiancée sur le trône : mais la nation voulut unanimement, que le sceptre demeurât dans la maison de

Pierre Ier. On l'offrit à Anne, duchesse douairière de Courlande, qui l'accepta.

Les Russes limitèrent, d'abord, son pouvoir : mais la famille des Dolgorucki tomba; et son autorité devint despotique.

A la mort du dernier duc de Courlande de la maison de Kettler, les Etats élurent pour la seconde fois le comte de Saxe. Mais l'impératrice de Russie éleva Biron à cette dignité. C'étoit un gentilhomme Courlandois, qui s'étoit attaché à sa personne, et dont le mérite consistoit uniquement dans le bonheur, qu'il avoit de lui plaire.

LE DUC ULRIC DE BRUNSWICK ET SA FEMME.

La mort d'Anne Iwanowna, impératrice de Russie, faisoit retomber la couronne au jeune Iwan, grand duc de Russie, fils d'une princesse de Mecklenbourg et du prince Antoine-Ulric de Brunswick, beau-frère du roi de Prusse.

La princesse de Mecklenbourg se trouvoit, avec son fils, sous la tutelle du duc de Courlande, auquel l'impératrice Anne, en mourant, avoit confié l'administration de l'Empire. Cette princesse croyoit, qu'il étoit au-dessous d'elle d'obéir à un autre : elle crut, que la tutelle lui convenoit plus, en qualité de mère, qu'à Biron, qui n'étoit, ni Russe, ni parent de l'Empereur.

Elle employa habilement le maréchal de Munich, dont elle mit l'ambition en jeu. Biron fut arrêté, puis exilé au fond de la Sibérie ; et la princesse de Mecklenbourg s'empara du gouvernement.

Elle joignoit à de l'esprit tous les caprices et tous les défauts d'une femme mal élevée. Son mari, foible, sans génie, n'avoit de mérite qu'une valeur d'instinct.

CHAPITRE IV.

L'Impératrice Elisabeth; et le grand chancelier Bestuchew.

L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH.

Une révolution plaça la princesse Elisabeth sur le trône de Russie. Un chirurgien (Lestoc), François de naissance, un musicien, un gentilhomme de la chambre et cent gardes Préobraszenskoi, corrompus par l'argent de la France, conduisent Elisabeth au palais impérial : ils surprennent les gardes et les désarment. Le jeune Empereur Iwan, son père, le prince Antoine-Ulric de Brunswick, et sa mère, la princesse de Mecklenbourg, sont arrêtés. La famille malheureuse est enfermée dans les prisons de Riga. Ostermann, après avoir été traité avec ignominie, est exilé en Sibérie. Tout cela n'est l'ouvrage que de quelques heures.

La régente s'étoit rendue odieuse par les foiblesses, qu'elle avoit eues pour un étranger, le beau comte de Linar, envoyé de Saxe : mais sa devancière, l'impératrice Anne, avoit encore plus distingué Biron, courlandois et étranger comme Linard : tant il est vrai, que les choses cessent d'être les mêmes, quand

elles se font en d'autres temps et par d'autres personnes.

Si l'amour perdit la régente, l'amour, plus populaire, dont la princesse Elisabeth fit sentir les effets aux gardes Préobraszenskoi, l'éleva sur le trône.

Ces deux princesses avoient le même goût pour la volupté. Celle de Mecklenbourg le couvroit du voile de la pruderie : son cœur seul la trahissoit. La princesse Elisabeth portoit la volupté jusqu'à la débauche. La première étoit capricieuse et méchante : la seconde, dissimulée, mais facile. Toutes deux haïssoient le travail : toutes d'eux n'étoient pas nées pour le gouvernement.

Dès que l'impératrice Elisabeth se crut assurée sur le trône, elle distribua les premières places de l'Empire à ses partisans. Les deux frères Bestuchew, Woronzow et Trubeskoi, entrèrent dans le conseil. Lestoc, le promoteur de l'élévation d'Elisabeth, devint une espèce de ministre subalterne, quoique chirurgien.

Cette princesse, préférant sa liberté aux lois du mariage, trop tyrannique selon sa façon de penser, appela, pour affermir son gouvernement, le jeune duc de Holstein, son neveu, à la succession. Elle le fit élever à Pétersbourg, en qualité de grand duc de Russie.

Les Suédois, après avoir conclu une paix déshono-

rante avec la Russie, implorèrent la protection de l'Impératrice contre les Danois. Elisabeth la leur accorda; et elle fit partir le général Keith sur des galères, qui portèrent à Stockholm dix mille hommes de secours. Ce fut alors, qu'à la faveur de ces troupes, le prince de Holstein, évêque de Lubeck, fut élu, au lieu du prince Danois, successeur du vieux roi de Suède, landgrave de Hesse.

Les Autrichiens, en 1753, parvinrent à envenimer l'esprit de l'impératrice Elisabeth contre le roi de Prusse, en débitant les mensonges et les calomnies les plus atroces. Ils lui persuadèrent, que ce prince avoit tramé un complot contre sa vie, afin d'élever le prince Iwan sur le trône. L'Impératrice, qui étoit d'un caractère indolent et facile, les crut sur leur parole, et conçut pour le Roi une haine irréconciliable.

Pendant la campagne de 1759, où l'on songea à faire la paix, le Roi fit des tentatives à Pétersbourg: mais elles n'eurent aucun succès. On y employa un gentilhomme du Holstein, qui n'eut pas même occasion d'expliquer, de quoi il étoit chargé, et qui fut renvoyé. L'esprit de l'impératrice Elisabeth étoit trop prévenu et trop aigri contre le Roi, pour qu'on pût le désabuser sur son sujet. Elle étoit gouvernée par son favori, que gouvernoit la cour de Vienne. Tous ses entours étoient à la dévotion de la France et de l'Autriche.

Cette princesse, flattée d'ailleurs par l'acquisition du royaume de Prusse, qu'elle envisageoit comme annexé à la Russie, auroit cru perdre tous ses avantages, si elle étoit entrée dans la moindre négociation avec le Roi. Aussi trouva-t'on fermés tous les canaux, par lesquels on auroit voulu lui faire parvenir des insinuations.

Elle aimoit la paix et auroit desiré la fin des troubles, parce qu'elle haïssoit les affaires, le travail et l'effusion du sang : mais facile à prendre des impressions de la part de ceux, qui avoient de l'ascendant sur son esprit ; excitée par ceux, qui l'entouroient ; elle s'étoit persuadée, que sa dignité ne lui permettoit de faire la paix, qu'après l'abaissement de la puissance prussienne.

Sa mort, qui arriva le 8 janvier 1762, trompa tous les politiques de l'Europe et renversa une infinité de plans et de desseins, arrangés avec soin et laborieusement combinés.

LE GRAND CHANCELIER BESTUCHEW.

C'étoit un homme sans génie, peu habile dans les affaires, fier par ignorance, faux par caractère, double même avec ceux, qui l'avoient acheté.

Lorsqu'il se crut bien affermi auprès de l'impératrice (Elisabeth), il l'engagea à faire le voyage de Moskow, pour s'y faire couronner, et ensuite à en-

treprendre le pélerinage de Kiovie, en faveur de je ne sais quel saint. Elle avoit des favoris : Bestuchew voulut leur susciter des rivaux.

Une nouvelle occupation rendit Elisabeth invisible à sa cour : c'étoit le triomphe du ministre. Bientôt les ordres furent donnés, que ceux, qui avoient à négocier avec la Russie, au lieu de s'adresser à l'Impératrice, s'adressassent dorénavant à son ministre. Ce nouvel arrangement valut de grosses sommes à Bestuchew.

Il s'étoit fait d'abord un principe d'être l'ennemi juré des Prussiens : mais il changea de systême, pour plaire au grand duc (depuis Pierre III), qu'il prévoyoit devoir bientôt parvenir au trône. Il dressa l'instruction du maréchal Apraxin d'une manière, aussi favorable aux intérêts du roi de Prusse, que les conjonctures le permettoient ; ce qui fut l'unique cause que les Russes évacuèrent les Etats de ce prince à la fin de la campagne.

M. de Bestuchew fut encouragé à cette conduite par les conseils du grand Duc et de la grande Duchesse, qui, tous les deux, avoient les sentimens les plus favorables à la cause du Roi.

Les ministres de France et d'Autriche s'aperçurent d'une variation de conduite du côté du grand chancelier. Ils eurent connoissance des ordres, qu'il avoit expédiés au maréchal Apraxin, et se servirent du fa-

vori de l'Impératrice, pour faire disgracier ce ministre et causer toutes sortes de désagrémens à la jeune cour.

Depuis ce moment, tout plia devant les ambassadeurs en Russie; et ils entraînèrent l'impératrice Elisabeth dans les mesures violentes et peu conformes aux véritables intérêts de l'Empire.

CHAPITRE V.

Pierre III ; Catherine II. L'aventurier Pargatscheff : le comte Panin ; et Paul Ier.

PIERRE III.

PAR la mort de l'impératrice Elisabeth, le trône étoit dévolu au grand duc, son neveu, qui régna sous le nom de Pierre III.

Le roi de Prusse avoit cultivé l'amitié de ce prince, dans le temps où il n'étoit encore que duc de Holstein ; et par une sensibilité rare parmi les hommes, plus rare encore, chez les souverains, le Prince lui avoit conservé de la reconnoissance.

Il lui en avoit même donné des marques dans cette guerre : car, ce fut lui, qui contribua le plus à la retraite du maréchal Apraxin en 1757, lorsqu'après avoir battu le maréchal Lehwald, il se replia en Pologne.

Durant tous ces troubles, il s'étoit abstenu d'aller au Conseil ; où il avoit place pour ne point participer aux mesures, que l'Impératrice prenoit contre la Prusse et qu'il désapprouvoit.

Les Cours de Versailles et de Vienne avoient garanti le royaume de Prusse à la défunte Impératrice ;

et ses armées en étoient en pleine possession. Mais Pierre III avoit le cœur excellent, et des sentimens plus nobles et plus relevés, qu'on ne les trouve d'ordinaire chez les souverains. De son propre mouvement, il rappela de l'armée autrichienne M. de Czernichef, avec son corps. Il n'exigea du roi de Prusse aucune cession, quoi qu'il y fût autorisé, sans qu'on pût y trouver à redire. Il hâta la négociation de la paix, et ne demanda pour tout retour que l'amitié et alliance du Roi.

Un procédé aussi noble, aussi généreux, aussi peu commun, non-seulement doit-être transmis à la postérité, mais devroit-être gravé, en lettres d'or, dans les cabinets de tous les Rois.

Le roi de Prusse n'agissoit point avec l'Empereur, comme de souverain à souverain, mais avec cette cordialité, que l'amitié exige et qui en fait la plus grande douceur. Les vertus de Pierre III faisoient une exception aux règles de la politique; et le Roi tâchoit de le prévenir dans tout ce qui pouvoit lui être agréable.

A peine l'Empereur fut-il sur le trône, qu'il fit des innovations dans l'intérieur de ses Etats. Il s'appropria les terres du clergé, selon le projet de Pierre Ier. Mais il s'en falloit bien, que Pierre III fût aussi affermi et aussi respecté de cette nation. Le Clergé étoit d'autant plus puissant dans cet Empire, que les peu-

ples abrutis y croupissoient dans la plus profonde ignorance. Attaquer les archimandrites et les popes, c'étoit se faire des ennemis irréconciliables.

On lui reprochoit encore de tenir les gardes Ismaïloff et Préobratzinski sous une discipline trop rigoureuse, et de vouloir faire la guerre au Danemarck.

Des personnes mal intentionnées répandoient ces griefs dans le public; pour rendre odieuse la personne de l'Empereur.

Personne n'ignore la révolution, qui, le 8 janvier 1762, changea la face de la Russie. M. de Czernichef en donna la première nouvelle au Roi de Prusse : il lui annonça, que Pierre III avoit été détrôné par l'Impératrice son épouse; qu'il avoit reçu l'ordre du sénat de faire prêter le serment par son corps d'armée à sa nouvelle souveraine, et de quitter incessamment l'armée prussienne, pour se retirer en Pologne.

CATHERINE II.

La révolution subite, qui porta Catherine II sur le trône, avoit comme étourdi la cour de Russie. Mais à peine cette souveraine eut-elle assuré l'intérieur de son gouvernement, qu'elle porta plus loin ses vues. Elle se rapprocha de la Prusse; et l'événement inattendu de la mort d'Auguste III, Roi de Pologne, accéléra la conclusion d'une alliance offensive entre la Russie et la Prusse.

Si l'Impératrice de Russie n'avoit signalé depuis long-temps son règne par ses glorieux succès, il lui suffiroit d'avoir établi (juin 1780) ce code maritime, pour rendre son nom immortel. Elle venge Neptune, en lui rendant son trident, que des usurpateurs lui avoient arraché.

A l'imitation de Louis XIV, elle pourroit placer, dans ses palais, un tableau, représentant la législatrice des mers conduisant les pirates, que sa sagesse a su enchaîner à son char de triomphe.

Mon frère Henri revient de Russie (en 1771). Il est plein de ce qu'il y a vu de digne d'admiration, et ne cesse de m'en entretenir. Il a été à portée d'apprécier les qualités, qui rendent l'impératrice, si digne du trône, qu'elle occupe, et les qualités sociales, qui s'allient si rarement avec la morgue et la grandeur des souverains.

Il a passé jusqu'à Moskow; et partout il a vu des traces des grands établissemens, par lesquels le génie bienfaisant de l'Impératrice se manifeste.

Elle a donné à mon frère des fêtes superbes. Je ne crois pas, qu'on puisse la surpasser en ce genre. Des illuminations sur un chemin de quatre milles d'Allemagne, des feux d'artifice, qui surpassent tout ce qui nous est connu, des bals de trois mille personnes, et surtout l'affabilité et les graces, que cette souveraine a répandues comme un assaisonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

En 1773, l'Impératrice, voyant que son fils le grand Duc, étoit en âge de se marier, délibéroit sur le choix de l'épouse, qu'elle vouloit lui donner. Ce devoit être une princesse d'Allemagne, dont l'âge et la personne convinssent à son fils.

Ce choix n'étoit pas indifférent pour la cour de Berlin; cette nouvelle liaison pouvant devenir favorable ou contraire à ses intérêts. Les princesses, auxquelles on pouvoit penser, étoient une sœur de l'Electeur de Saxe, une princesse de Wurtemberg trop jeune, et trois princesses, filles du landgrave de Darmstadt.

La sœur aînée de celles-ci étoit mariée au prince de Prusse; et il y avoit tout à gagner, si une de ces princesses devenoit grande Duchesse; parce que les nœuds de la parenté, se joignant à ceux de l'alliance, sembloient annoncer, que l'union de la Prusse et de la Russie seroit plus cimentée que jamais.

Le roi de Prusse mit tout en œuvre, pour arranger les choses de cette sorte; et il fut assez heureux, pour réussir. Les princesses de Darmstadt passèrent par Berlin: elles arrivèrent à Pétersbourg. La seconde des filles du Landgrave fut celle, qui emporta la pomme; et le mariage fut solennellement célébré.

Madame la landgrave de Darmstadt est de retour de Pétersbourg (en 1773). Elle ne tarit point sur les éloges de l'Impératrice, sur les choses utiles, qu'elle

a exécutées, et les grands projets, qu'elle médite encore. Cette cour réunit le faste, la magnificence et la politesse; et l'Impératrice surpasse encore le reste par l'accueil gracieux, qu'elle fait aux étrangers.

PUGATSCHEF.

En 1773, les Cosaques du Don, et ceux, qui sont sur le Jayck dans le voisinage d'Orenbourg, se révoltèrent contre l'impératrice Catherine II. Ils se plaignoient principalement, de ce que la cour avoit violé leurs priviléges, en les enrégimentant comme des troupes régulières; de ce qu'on avoit tiré 20,000 hommes d'entre leurs compatriotes, pour les envoyer contre les Turcs; et de ce qu'on épuisoit leur province, en lui faisant livrer plus d'hommes et de chevaux, qu'elle n'en pouvoit fournir.

Un vagabond se mit à leur tête. Il leur persuada, qu'il menoit avec lui l'Empereur Pierre III, qui vouloit détrôner sa femme l'Impératrice, pour placer sur le trône son fils le grand duc.

Quelques provinces voisines se joignirent à ces rebelles. Leur nombre, qui augmentoit chaque jour, contraignit l'Impératrice à retirer ce qu'elle put de troupes de l'Estonie, de l'Ingrie et de la Pologne, pour les opposer à ces mutins. Le général Bibikow fut mis à la tête de ce corps, qu'on avoit assemblé à la hâte: mais quelque diligent qu'il fût, il ne put arriver

au royaume de Casan, qu'au mois de mars de l'année 1774.

Ce Pugatschef eut l'adresse d'attirer dans son parti les peuples, qui habitent les bords du Jayck jusqu'à ceux, qui habitent les environs de Moskow. La noblesse même commençoit à se laisser séduire; et il ne manquoit à ce chef de parti, que l'assistance de la fortune, pour consommer la révolution, qu'il se proposoit de faire dans cet Empire.

Mais la paix, qui venoit d'être conclue avec les Turcs, fit avorter toutes ses entreprises. Les troupes, que l'Impératrice retiroit de la Romélie, furent employées contre le rebelle : elles l'entourèrent de tous côtés, dissipèrent son parti, et lui coupèrent la retraite. Enfin trahi par un de ses adhérens, il fut livré aux Russes, et condamné au supplice, qu'il avoit mérité.

Le comte Panin devint premier ministre de Catherine II, après la révolution, qui fit périr Pierre III; et par une suite de l'ascendant, qu'il avoit sur l'esprit de l'Impératrice, il lui persuada de placer un Piaste sur le trône de Pologne, après la mort d'Auguste III, Électeur de Saxe.

L'élection tomba sur Stanislas Poniatowski, Stolnic de Lithuanie, qui étoit connu depuis long-temps de l'Impératrice de Russie, et dont la personne lui étoit agréable.

LE COMTE PANIN.

Le comte Panin formoit de vastes projets. Son goût le portoit à l'ostentation et à l'éclat.

Il étoit haï du comte Orlow, devenu prince, qui l'accusoit d'avoir réglé trop avantageusement les partages des alliés en Pologne; et le ministre, qui voyoit son crédit chanceler, n'avoit pas le courage de soutenir avec fermeté les points, dont on étoit tombé d'accord dans la convention, signée par l'Impératrice de Russie et le Roi de Prusse.

Dans ce temps-là, les noces du grand duc se célébrèrent à Pétersbourg. Le comte Panin, qui avoit été son gouverneur, le quitta; et non seulement l'Impératrice le récompensa généreusement; mais détrompée des calomnies, par lesquelles on avoit voulu le noircir dans son esprit, elle lui rendit sa confiance.

PAUL Ier.

Ce prince possède de grandes et bonnes qualités. Il est un peu grave : cela tient à son caractère; mais le fond en est excellent.

SECTION CINQUIÈME.

DE LA COUR D'ANGLETERRE.

CROMWEL.

CET usurpateur heureux, sous le titre de protecteur de sa patrie (1), y exerça le despotisme le plus absolu. Il couvrit le parricide de son Roi d'une modération apparente et d'une politique soutenue.

(1) Cromwel prit le nom de *protecteur* et non celui de roi, parce que les Anglois savoient, dit M. de Voltaire, jusqu'où les droits de leurs rois devoient s'étendre, et ne connoissoient pas qu'elles étoient les bornes de l'autorité d'un protecteur. Il affermit son pouvoir, en sachant le réprimer à propos. Il n'entreprenoit point sur les privilèges, dont le peuple étoit jaloux. Il ne logea jamais des gens de guerre dans la cité de Londres. Il ne mit aucun impôt, dont on put murmurer. Il n'offensa point les yeux par trop de faste. Il ne se permit aucun plaisir. Il n'accumula point de trésors. Il eut soin, que la justice fût observée avec cette impartialité inexorable, qui ne distingue point les grands des petits.

Cromwel laissa dans l'Europe, en mourant, la réputation d'un homme intrépide, tantôt fanatique, tantôt fourbe, et d'un usurpateur, qui avoit su régner. La mort renversa ses grands desseins, sa tyrannie et la grandeur de l'Angleterre.
(*Note de l'éditeur.*)



Après sa mort, son fils Richard, plus philosophe que politique (1), ayant renoncé à la puissance, que le protecteur lui avoit laissée par son usurpation, les Anglois, d'une commune voix, appelèrent Charles II au trône de son père.

CHARLES II (2).

Un homme, qui ne s'occupe qu'à penser, peut penser bien et s'exprimer mal : mais un homme d'action, quand même il s'exprimeroit avec toutes

(1) Richard avoit, comme l'observe M. de Voltaire, un génie bien contraire à celui d'Olivier Cromwel, toute la douceur des vertus civiles, et rien de cette intrépidité féroce, qui sacrifia tout à ses intérêts. Il eût conservé l'héritage, acquis par les travaux de son père, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux officiers de l'armée, qui s'opposoient à son élévation. Il aima mieux se démettre du gouvernement, que de régner par des assassinats. Il vécut particulier et même ignoré jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans le pays, dont il avoit été, quelques jours, souverain. Mais il vécut heureux ; et son père n'avoit jamais connu le bonheur. (*Note de l'éditeur*).

(2) Charles II, fugitif d'Angleterre, se retira en France avec sa mère et son frère : et y traîna, dit Voltaire, ses malheurs et ses espérances.

En 1655, le secrétaire de Cromwel, par le traité, dont la minute resta en Angleterre, obligea le roi de France de faire sortir de ses Etats Charles II et le duc d'Yorck, petit-fils de Henri IV, à qui la France devoit un asile.

les graces imaginables, ne doit point agir foiblement. C'est une pareille foiblesse, qu'on reprochoit au Roi

---

Tandis que Mazarin faisoit le traité, Charles II lui demandoit une de ses nièces en mariage. Le mauvais état de ses affaires le forçoit à faire cette démarche; et ce fut ce qui lui attira un refus de la part de ce cardinal. Mais le chemin du trône étant devenu ensuite moins fermé au roi fugitif, Mazarin voulut renouer le mariage, et fut refusé à son tour.

Henriette de France, fille de Henri le Grand et veuve de de Charles Ier., demeurée en France sans secours, conjura le cardinal d'obtenir au moins de Cromwel, qu'on lui payât son douaire. Mazarin fit de foibles instances en Angleterre, au nom de cette Reine, et lui annonça, qu'il n'avoit rien obtenu. Elle resta dans la pauvreté, et dans la honte d'avoir imploré la pitié du bourreau de son mari; et ses enfans allèrent, dans l'armée de Condé et de Dom Juan d'Autriche, apprendre le métier de la guerre contre la France, qui les abandonnoit : ils se réfugièrent en Espagne.

Pendant les négociations des Pyrénées en 1660, Charles II, roi titulaire d'Angleterre, vint implorer le secours de dom Louis de Haro et de Mazarin. Il se flattoit, que leurs rois, ses cousins-germains, oseroient enfin venger une cause, commune à tous les souverains, Cromwel n'étant plus : les deux ministres refusèrent de le voir. Mais quelques mois après, Charles fut rappelé dans ses États par les Anglais eux-mêmes, sans qu'un seul potentat de l'Europe se fût jamais mis en devoir, ni d'empêcher le meurtre du père, ni de servir au rétablissement du fils.

En 1662, Colbert acheta Dunkerque et Mardik, pour cinq millions de livres, à vingt-six livres dix sols le marc; et Charles II, prodigue et pauvre, eut la honte de vendre le prix

d'Angleterre Charles II. On disoit de ce prince, qu'il ne lui étoit jamais échappé de parole, qui ne fût

---

du sang des Anglais. Son chancelier Hyde, accusé d'avoir conseillé ou souffert cette foiblesse, fut banni, depuis, par le parlement d'Angleterre, qui punit souvent les fautes des favoris, et qui, quelquefois même, juge ses rois.

En 1670, il falloit détacher l'Angleterre de la Hollande; et la ruine des Provinces-Unies paroissoit inévitable. Il ne fut pas difficile à Louis XIV d'engager Charles dans ses desseins.

Le monarque Anglais n'étoit pas, à la vérité, fort sensible à la honte que son règne et sa nation avoient reçue, lorsque ses vaisseaux furent brûlés, jusque dans la rivière de la Tamise, par la flotte hollandoise. Il ne respiroit, ni la vengeance, ni les conquêtes. Il vouloit vivre dans les plaisirs, et régner avec un pouvoir moins gêné: c'est par là, qu'on pouvoit le séduire. Louis, qui n'avoit qu'à parler alors, pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi Charles, qui n'en pouvoit avoir sans son parlement. Madame, sœur de Charles II, et épouse de Monsieur, frère unique du Roi, fut le plénipotentiaire, qu'on envoya à Londres; et Charles, séduit par son amitié pour sa sœur et par l'argent de la France, signa tout ce que Louis XIV vouloit, et prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs et des fêtes.

Le chevalier d'Alrymple, dans ses mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, fait voir, comment l'argent de Louis XIV gouverna l'Angleterre, depuis 1669 jusqu'en 1677; comment il savoit déterminer Charles II à se convertir, et puis à différer sa conversion. C'étoit-là, selon lui, le contrepoids des autres intérêts, qui conduisoient le Roi et ses ministres.

M. de Voltaire assure, que Charles II n'avoit bien voulu

bien placée, et qu'il n'avoit jamais fait d'action, qu'on pût nommer louable (1).

---

souffrir, qu'on le fit catholique, que par complaisance pour ses maîtresses et pour son frère, et qu'il n'avoit en effet qu'un pur déisme; que son extrême indifférence sur toutes les disputes, qui partagent les hommes, n'avoit pas peu contribué à le faire régner paisiblement en Angleterre.

Madame avoit mené avec elle en Angleterre mademoiselle de Kéroual, depuis duchesse de Portsmonth. Charles II fut gouverné par elle jusqu'au dernier moment de sa vie; et, quoique souvent infidèle, il fut toujours maîtrisé.

(1) Charles II, roi d'Angleterre, mourut dans son palais de Whitéhal, le 16 février 1785. Burnet, évêque de Salisbury, l'a comparé à Tibère. Peu de rois de la Grande-Bretagne ont régné avec moins de gloire. Il rendit Dunkerque à Louis XIV, dont il ne cessa pas d'être le pensionnaire, non pour l'intérêt de ses Etats, mais pour se procurer les moyens de faire des prodigalités à ses maîtresses. Il conserva, toute sa vie, cet esprit d'irréflexion et de légèreté, qui avoit toujours fait son caractère. On raconte, que, croyant remplir ses devoirs envers Dieu et satisfaire en même temps ses sujets, il avoit reçu, successivement et à la même heure, la communion d'un évêque anglican et d'un prêtre catholique.

Lorsqu'en 1650 il fut rétabli sur le trône d'Angleterre, toutes les puissances lui envoyèrent des ambassadeurs; et ce prince, qui, pendant la vie de Cromwel, n'avoit presque point eu d'asile, se vit universellement recherché. (*Note de l'éditeur*).

JACQUES II.

Jacques II succéda à Georges II, son père (1). Guillaume, stathouder de Hollande, qui avoit épousé sa fille aînée, nommée Marie, profita de l'indisposition de la nation anglaise contre son Roi, dont le crime principal étoit d'être catholique (2).

Il s'étoit formé de longue main en Angleterre un parti considérable contre ce prince (3); et c'est ce qui

---

(1) Jacques II, n'étant encore que duc d'Yorck, inventa l'art de faire entendre les ordres sur mer par les mouvemens divers des pavillons. Jusques-là, les Français ne savoient pas ranger une armée navale en bataille. Un vaisseau se battoit contre un vaisseau : on ne savoit pas en faire mouvoir plusieurs de concert, et imiter en mer les évolutions des armées de terre.

(2) Jacques fut catholique, comme Charles II, son frère. Attaché depuis sa jeunesse à la communion romaine par persuasion, il joignoit, selon M. de Voltaire, à sa créance l'esprit de parti et de zèle, en quoi il différoit essentiellement de Charles II. « S'il eût été Mahométan ou de la religion de Confucius, les Anglais, dit cet écrivain, n'eussent jamais troublé son règne. Mais il avoit formé le dessein de rétablir dans son royaume le catholicisme, regardé avec horreur par les royalistes républicains, comme la religion de l'esclavage. »

(3) Jacques voyoit, que tous les rois de l'Europe étoient despotiques; et il ne voulut pas souffrir, qu'en Angleterre la liberté des peuples subsistât avec la royauté. Louis XIV l'encourageoit à se rendre absolu chez lui; et les Jésuites le pressoient

détermina le prince d'Orange à entreprendre de détrôner son beau-père. Il ne voulut devoir qu'à ses armes ce que ses intrigues tardoient trop à lui procurer.

Un juif d'Amsterdam, nommé Schwartzau, lui prêta 2,000,000 pour cette expédition, en lui disant : « Si vous êtes heureux, je sais que vous me les ren« drez : si vous êtes malheureux, je consens à les « perdre ».

Guillaume passa, avec cette somme, en Angleterre, détrôna le roi Jacques, battit le parti des opposans, et devint, en quelque façon, souverain légitime des trois royaumes par l'approbation du peuple, qui sembla autoriser son usurpation.

Jacques, qui n'avoit pu se faire considérer sur le

---

de rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit si maladroitement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. C'étoit le jésuite Péters, cet intrigant impétueux, qui, dévoré de l'ambition d'être cardinal et primat d'Angleterre, le poussa au précipice. « Les principales têtes de l'Etat se réunirent en secret contre les desseins du Roi. Ils députèrent vers le prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence et un secret, qui endormirent la confiance de la cour. »

Ce prince se vit abandonné par Churchil, depuis duc de Marlborough, son favori, sa créature, le frère de sa maîtresse, son lieutenant-général dans l'armée, qui passa dans le camp du prince d'Orange; par le prince de Danemarck, son gendre; enfin par sa propre fille, la princesse Anne.



trône, ni régner sur une nation, dont il devoit respecter les priviléges, laissa échapper le sceptre de ses mains; et poursuivi par ses propres enfans, qui lui avoient arraché la couronne, il se réfugia en France, où sa dignité et ses malheurs ne purent le faire estimer (1).

GUILLAUME III, GENDRE DE JACQUES II, ET STATHOUDER DE HOLLANDE.

Le nouveau Roi d'Angleterre, en 1691, gouvernoit l'Europe par ses intrigues, en excitant la jalousie de tous les princes contre la puissance de Louis XIV, qu'il haïssoit. Le monde entier étoit armé et en guerre, pour lui conserver le despotisme, avec lequel il conservoit les Provinces-Unies, qu'il auroit perdues en temps de paix. On l'appeloit *le Roi de Hollande et le stathouder d'Angleterre.*

Malheureux à la guerre, où il fut presque toujours battu; fécond en ressources et vigilant à réparer ses pertes, c'étoit l'hydre de la fable, qui se reproduisoit

(1) On rapporte, qu'il alla descendre à Paris chez les Jésuites dans la rue Saint-Antoine; qu'il ne voyoit guères que ces religieux, et qu'il leur déclara, qu'il étoit lui-même de leur société. « Il s'étoit en effet, dit Voltaire, fait associer à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jésuites Anglais, étant encore duc d'Yorck. »

sans cesse : il étoit aussi respecté de ses ennemis après ses défaites, que Louis XIV l'étoit après ses victoires.

Ce fut pendant les succès rapides de Louis XIV, que la forme du gouvernement de Hollande fut changée. Le peuple, que la calamité publique et les intrigues du prince d'Orange rendoient furieux, accusa le pensionnaire de tous ses malheurs, et vengea, sur les frères de Witt, avec une cruauté inouïe, les maux, qu'il avoit à souffrir.

Guillaume d'Orange fut élu stathouder tumultuairement par le peuple; et ce prince, âgé de dix-neuf ans, devint l'ennemi le plus infatigable, que l'ambition de Louis XIV ait eu à combattre (1).

LA REINE ANNE.

C'est un événement bien singulier, que celui de la paix particulière, que les Anglais firent avec la France,

(1) Ce fut à l'âge de vingt-deux ans, que Guillaume d'Orange fut élu capitaine général des forces de terre par les vœux de la nation. « Ce prince, dit M. de Voltaire, nourrissoit, sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition et de gloire, qui, depuis, éclata toujours dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur étoit froide et sévère ; son génie, actif et perçant ; son courage, qui ne se rebutoit jamais, fit supporter à son corps foible et languissant

vers la fin de la guerre de la succession d'Espagne. Ni les ministres de l'Empereur Joseph, ni les plus grands philosophes, ni les plus habiles politiques, n'auroient pu soupçonner, qu'une paire de gants changeroit le

---

des fatigues au-dessus de ses forces. Il étoit valeureux sans ostentation; ambitieux, mais ennemi du faste; né avec une opiniâtreté flegmatique, faite pour combattre l'adversité; aimant les affaires et la guerre; ne connoissant, ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité; enfin, presqu'en tout l'opposé de Louis XIV.

« Plus ambitieux que de Witt, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du temps et de l'opiniâtreté de sa constance, le prince d'Orange brigua le stathoudérat, et s'opposa à la paix, qu'on vouloit faire avec la France. Les Etats résolurent, qu'on demanderoit la paix malgré le prince : mais le prince fut élevé au stathoudérat malgré les de Witt.

« Dans la campagne de 1672, il offrit à l'État le revenu de ses charges et tout son bien, pour soutenir la liberté de son pays contre Louis XIV. Ses négociations promptes et secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'Empereur, l'Empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre : et disposa même l'Angleterre à la paix.

« Ce génie, fécond en ressources, tiroit plus d'avantage d'une défaite de son parti, que souvent les Français n'en tiroient de leurs victoires. Il lui falloit employer les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes et de l'argent contre un roi, qui n'avoit qu'à dire *je veux*. »

Par la paix de Ryswick, (en 1697, Louis XIV « reconnut,

destin de l'Europe. Cela arriva cependant au pied de la lettre.

La duchesse de Malborough exerçoit la charge de grande maîtresse de la reine Anne à Londres, tandis

---

pour roi légitime d'Angleterre, le roi Guillaume, traité jusqu'alors de prince d'Orange, d'usurpateur et de tyran, et promit de ne donner aucun secours à ses ennemis. Le roi Jacques resta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de roi et des pensions de Louis XIV. Il ne fit plus que des manifestes; sacrifié par son protecteur à la nécessité, et déja oublié de l'Europe.

Guillaume III mourut en 1702, « laissant la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire; et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite et jamais vif dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appeloit le Stathouder des Anglais et le Roi des Hollandais. Il savoit toutes les langues de l'Europe, et n'en parloit aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination.

« Son caractère étoit en tout l'opposé de Louis XIV; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux, autant que Louis étoit affable. Il haïssoit les femmes, autant que Louis les aimoit. Louis faisoit la guerre en Roi, et Guillaume en soldat. Si les beaux arts fleurirent en France par le soin de son Roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du Prince.

« Ceux, qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la

que son époux faisoit, dans les campagnes de Brabant, une double moisson de lauriers et de richesses. Cette duchesse soutenoit, par sa faveur, le parti du héros; et le héros soutenoit, par ses victoires, le crédit de son épouse.

Le parti des Torys, qui leur étoit opposé et qui souhaitoit la paix, ne pouvoit rien, tandis que cette duchesse étoit toute puissante auprès de la Reine. Elle perdit cette faveur par une cause assez légère. La

---

nature; de s'y être maintenu, sans être aimé; d'avoir gouverné souverainement la Hollande, sans la subjuguer; d'avoir été l'ame et le chef de la moitié de l'Europe; d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion; d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes; d'avoir été simple et modeste dans ses amours : ceux-là, sans doute, donneront le nom de grand à Guillaume, plutôt qu'à Louis.

« Ceux, qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France sur un ordre de leur Roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul Etat résister à tant de puissances; ceux, qui estiment plus un roi de France, qui fait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre, qui détrône son beau-père; enfin ceux, qui admirent davantage le protecteur, que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence. » *Volt.*

Reine avoit commandé des gants; et la duchesse en avoit aussi commandé en même temps. Pressée par celle-ci, la gantière la servit avant la Reine.

Madame Masham, ennemie de miladi Malborough, informa la Reine de tout ce qui s'étoit passé, et s'en prévalut avec tant de malignité, que, dès ce moment, la Reine regarda la duchesse comme une favorite, dont elle ne pouvoit plus supporter l'insolence. La gantière elle-même acheva d'aigrir l'esprit de cette princesse, en lui contant l'histoire des gants avec toute la noirceur possible.

Ce levain, quoique léger, fut suffisant, pour mettre toutes les humeurs en fermentation, et pour assaisonner tout ce qui doit accompagner une disgrace. Les Torys et le maréchal de Tallard à leur tête, se prévalurent de cette affaire, qui fut pour eux un coup de partie.

La duchesse de Malborough fut disgraciée, peu de temps après; et avec elle, tomba le parti des Wighs et celui des alliés de l'Empereur.

Ces petites misères de femmes sauvèrent Louis XIV d'un pas, dont sa sagesse, ses forces et sa puissance ne l'auroient peut-être pas pu tirer, et obligèrent les alliés à faire la paix malgré eux.

C'est ainsi que la providence se rit de la sagesse et des grandeurs humaines : des causes frivoles et quel-

quefois ridicules, changent souvent la fortune des Etats et des monarchies entières.

GEORGES Ier.

La Reine d'Angleterre étant morte en 1714, après une maladie longue et cruelle, quelques-uns de ses ministres firent d'inutiles efforts, pour appeler le prétendant à la succession. Georges d'Hanovre, petit-fils de la princesse Palatine, fille de Jacques Ier., fut proclamé Roi d'Angleterre, et porté sur ce trône par les vœux de toute la nation.

Ce prince gouverna l'Angleterre, en respectant sa liberté. Il se servit des subsides, que lui accordoit le parlement, pour le corrompre. Roi sans faste, politique sans fausseté, il s'attira par sa conduite la confiance de toute l'Europe.

GEORGES II.

Georges II avoit des vertus, du génie, mais les passions vives à l'excès. Il étoit ferme dans ses résolutions, plus avare qu'économe; capable de travail, incapable de patience; violent, brave, mais gouvernant l'Angleterre par les intérêts de l'Électorat d'Hanovre; et trop peu maître de lui-même, pour diriger une nation, qui fait son idole de sa liberté.

Ce prince appeloit Frédéric-Guillaume Ier., son frère le caporal : il disoit, qu'il étoit Roi des grands

chemins et l'archi-sablier de l'Empire Romain. Tous ses procédés portoient l'empreinte du plus profond mépris (1).

Il termina son règne glorieux, en 1760, par une mort douce et prompte. Il eut, avant sa fin, la satisfaction d'apprendre la prise de Mont-Réal, par où les Anglais achevèrent la conquête du Canada.

Ce prince, entr'autres bonnes qualités, avoit une fermeté héroïque, qui faisoit, que ses alliés pouvoient prendre une confiance entière en sa personne.

---

(1) Frédéric-Guillaume avoit commencé de se brouiller avec Georges I, dès l'année 1725; et ce dernier prince ayant eu Georges II, son fils, pour successeur, la mésintelligence s'augmenta par l'antipathie naturelle, qui régnoit déja entre les deux rois. Les violences des enrôleurs Prussiens, dans le pays d'Hanovre, y donnèrent lieu.

Nous lisons dans les mémoires de Pœllnitz, que le roi d'Angleterre, s'en étant plaint à celui de Prusse et n'ayant obtenu de lui que des réponses vagues, ordonna aux Hanovriens d'arrêter tous les militaires Prussiens, qui se présenteroient dans son Electorat; que Frédéric-Guillaume rassembla aussitôt dix-neuf régimens, tant d'infanterie que de cavalerie, qu'il fit avancer jusqu'à l'Elbe; et qu'en conséquence, Georges II se mit en état de défense, en joignant à ses troupes les Danois et les Hessois qu'il avoit à sa solde.

Mais les hostilités furent prévenues par des amis communs. Les ducs de Brunswick et de Gotha conclurent un accommodement entre ces deux rois, et, par là, empêchèrent un éclat, qui eût été funeste à la tranquillité de l'Allemagne. (*Note de l'édit.*)

Frédéric-Guillaume Iᵉʳ. et Georges II, quoique élevés presque ensemble, quoique beau-frères, ne purent se souffrir dès leur tendre jeunesse. Cette haine personnelle, cette forte antipathie pensa devenir funeste à leurs peuples, lorsqu'ils occupèrent tous deux le trône. Le Roi d'Angleterre appeloit celui de Prusse, *mon frère le sergent*; et Frédéric-Guillaume appeloit le roi Georges, *mon frère le comédien.*

Cette animosité passa bientôt des personnes aux affaires, et ne manqua pas d'influer dans les plus grands événemens.

En 1734, Georges II avoit formé le projet de se rendre entièrement souverain de la Grande-Bretagne. C'étoit une entreprise, qu'il ne pouvoit pas conduire à force ouverte, mais sourdement et par des vues détournées. Introduire l'accise en Angleterre, c'étoit enchaîner la nation. Si l'affaire eut réussi, elle auroit donné au Roi un revenu fixe et assuré, par le moyen duquel il auroit augmenté le militaire et affermi sa puissance.

ROBERT WALPOLE.

Le chevalier Robert Walpole étoit ministre de Georges II. Il captivoit le Roi, en lui faisant des épargnes sur la liste civile, dont Georges grossissoit son trésor de Hanovre.

Walpole manioit l'esprit de la nation par les charges

et les pensions, qu'il distribuoit à propos, pour gagner la supériorité des membres du parlement. Son génie ne s'étendoit pas au-delà de l'Angleterre. Il s'en remettoit, pour les affaires générales de l'Europe, à la sagacité de son frère Horace.

Il n'entendoit rien à la politique : c'est ce qui donna lieu à ses ennemis de le calomnier, en l'accusant d'être susceptible de corruption.

Il voulut introduire l'accise en Angleterre. Si cette tentative lui avoit réussi, les sommes, que cet impôt devoit rapporter, auroient suffi, pour rendre l'autorité du Roi despotique. La nation le sentit : elle se cabra. Des membres du parlement dirent à Walpole, qu'il les payoit pour le courant des sottises ordinaires, mais que celle-là étoit au-dessus de toute corruption. Ce ministre prétendoit connoître le prix de chaque Anglois, parce qu'il n'y en avoit point, qu'il n'eût marchandé ou corrompu.

Lorsqu'il entreprit d'introduire l'accise, il la proposa à quelques membres du parlement, dont il se croyoit assuré; et il porta ensuite l'affaire au parlement. Il harangua avec tant de force, que son éloquence l'emporta sur Pultnei et sur la cabale contraire à la cour. Sa victoire parut si complète, que le bill des accises passa, à une très-grande majorité de voix.

Le lendemain, il pensa y avoir une émeute dans

la ville. Les seigneurs et les principaux marchands présentèrent une adresse au Roi, pour demander la suppression du bill. Quoique le parlement fût entouré de gardes, le peuple s'attroupa : il jetoit des cris séditieux, et commençoit à faire des avanies aux gens du Roi. Il ne leur manquoit qu'un chef; et la révolte éclatoit.

Walpole, qui vit, que cette affaire devenoit sérieuse, jugea, qu'il falloit céder. Il cassa le bill sur le champ, et sortit du parlement, couvert d'un mauvais manteau, qui le déguisoit, en criant : *Liberté! liberté! et point d'accises!*

Il trouva le Roi à St.-James, qui s'armoit de toutes pièces : il avoit mis son chapeau, qu'il portoit à Malplaquet : il essayoit son épée, avec laquelle il avoit combattu à Oudenarde; et il vouloit se mettre à la tête de ses gardes, qui s'assembloient dans sa cour, pour soutenir avec fermeté l'affaire des accises.

Walpole eut toutes les peines du monde à modérer son impétuosité; et il lui représenta avec la généreuse hardiesse d'un Anglais, attaché à son maître, qu'il n'étoit pas temps de combattre, mais bien d'opter entre le bill et la couronne.

Le projet de l'accise tomba; et le Roi, très-mécontent de son parlement, se défia de son autorité, dont il avoit pensé faire une triste expérience.

LE LORD CARTERET ET LE LORD HARRINGTON.

Le lord Carteret remplaça Robert Walpole. Il avoit besoin de la guerre pour se soutenir auprès de son maître et de la nation; et il atteignit son but. Ce ministre étoit violent, et n'étoit pas assez fin, pour dissimuler le fond de ses pensées.

Depuis qu'il avoit fait le traité de Worms, la nation anglaise avoit changé de dispositions à son égard. On lui reprochoit d'être emporté et fougueux, et d'outrer tout par un effet de sa vivacité. Un mécontentement général obligea le Roi (en 1744) à renvoyer un ministre, qui étoit entré dans toutes ses vues, et qui couvroit, sous l'apparence de l'intérêt national, tous les pas, que Georges faisoit en faveur de son Électorat.

Le lord Harrington devint ministre. Carteret étoit faux, sans garder les ménagemens, que les caractères les plus malhonnêtes emploient, pour déguiser leurs vices. Harrington avoit la réputation d'homme de probité. Plus timide que son prédécesseur, il réparoit ce défaut par toutes les qualités d'une ame bien née.

GEORGES III.

Georges III soutint par obstination le système de Bute, à l'égard des Américains, et se roidit contre les obstacles, qu'il voyoit naître sous ses pas. Peu

sensible aux malheurs, qui retomboient sur son peuple, il n'en devenoit que plus ardent pour l'exécution de ses projets; et afin de gagner la supériorité sur les Américains, il faisoit négocier dans toutes les cours de l'Allemagne, pour en tirer le plus de secours, qu'elles pouvoient lui fournir.

M. PITT OU LORD CHATAM.

M. Pitt étoit la meilleure tête de l'Angleterre. Son éloquence et son génie élevé le rendoient l'idole de la nation. Il avoit subjugué la chambre basse par la force de la parole: il y régnoit; il en étoit, pour ainsi dire, l'ame.

Parvenu au timon des affaires, il appliqua toute l'étendue de son génie à rendre sa patrie la dominatrice des mers; et pensant en grand homme, il fut indigné de la convention de Closter-Seven, qu'il regardoit comme l'opprobre des Anglais. Ses premiers pas dans la carrière ministérielle tendirent tous, à faire abolir la mémoire de ce traité honteux.

Ce fut lui, qui persuada au roi d'Angleterre de mettre le prince Ferdinand de Brunswick à la tête de l'armée des alliés, et de le demander au roi de Prusse. Ce fut lui, qui proposa de renforcer les troupes d'Allemagne par un corps d'Anglais, qui les joignit effectivement dans l'année 1758. Ce fut lui encore, qui jugea convenable, à la gloire de sa nation,

de renouveler les alliances, qu'elle avoit contractées, tant avec le roi de Prusse qu'avec divers autres princes d'Allemagne.

Il envoya, dans ce même temps, le chevalier Keith en Russie, pour balancer par ses intrigues celles du parti françois et autrichien, et pour tenter de dessiller les yeux à l'impératrice Elisabeth, aveuglée par les préventions, qu'on lui avoit inspirées contre le roi de Prusse.

M. Pitt avoit l'ame élevée, un esprit capable de grands projets, de la fermeté dans l'exécution, un attachement inflexible à ses opinions, parce qu'il les croyoit avantageuses à sa patrie, qu'il aimoit.

LE LORD BUTE.

Le lord Bute fut, avec M. Pitt, à la tête du gouvernement britannique. Il étoit plus ambitieux qu'habile. Comme il avoit été gouverneur du roi (Georges III), il vouloit dominer à l'ombre de l'autorité souveraine. Il avoit pour principe, que la trame de l'honneur devoit être d'un tissu grossier pour tout homme d'Etat. Il crut (en 1762) qu'en procurant la paix, à tout prix, à sa nation, il en deviendroit l'idole. Il se trompa; et le peuple l'eut en exécration.

Il étoit d'un caractère, tout opposé à celui de M. Pitt: il prévalut dans le conseil du roi sur son an-

tagoniste, qui en ressentit un si vif chagrin, que, plein d'indignation, il se démit de ses charges.

M. Bute, alors, prit, dans le conseil, la place qu'il voulut, et forma une nouvelle administration, dont il fut l'ame. Il refusa au roi de Prusse les subsides, que la nation lui avoit payés jusqu'alors. Il se flattoit par-là, de réduire ce prince à la nécessité de consentir aux propositions de paix, que le ministère britannique jugeroit à propos de lui prescrire. Cet Anglais croyoit, que l'argent fait tout, et qu'il n'y avoit d'argent qu'en Angleterre.

Au commencement du règne de Pierre III, M. Bute, qui, par mépris pour les autres nations, ignoroit ce qui se passoit en Europe, et encore plus, la façon de penser du nouvel Empereur de Russie envers le roi de Prusse, chargea le prince Gallitzin, ministre de Russie à Londres, de marquer à sa cour, que, quelques cessions que l'Empereur exigeât de la Prusse, l'Angleterre se faisoit fort de les lui faire obtenir, pourvu qu'il ne se précipitât point et qu'il continuât de tenir le roi de Prusse en échec, en laissant le corps de M. Czernichef auprès des Autrichiens.

L'Empereur, indigné de ces propositions, y répondit comme un ministre prussien l'auroit pu faire. Il envoya la copie de la lettre du prince de Gallitzin au Roi, pour lui découvrir à quel point l'Angleterre le trahissoit.

Ce ne fut pas la seule perfidie, que ce ministre

anglais fit au Roi. Bute, non content de vouloir embrouiller les affaires de la Prusse à Pétersbourg, négocioit en même temps à la cour de Vienne. Il vouloit, à l'insçu du Roi, faire la paix avec la maison d'Autriche. Libéral des provinces prussiennes, sacrifiant sans scrupule les intérêts du Roi, il offroit ses dépouilles à l'Impératrice-Reine, comme s'il eût été le maître d'en disposer.

Le comte Kaunitz, qui soupçonna, que le dessein de l'Angleterre étoit de commettre la cour de Vienne avec celle de Versailles, répondit à M. Bute avec toute la hauteur et toute la morgue d'un ministre autrichien. Il rejeta avec dédain des propositions, qu'il croyoit captieuses; en ajoutant, que l'Impératrice-Reine étoit assez puissante, pour se faire raison de ses prétentions, et qu'elle agiroit contre sa dignité, en acceptant une paix, quelle qu'elle pût être, dont l'Angleterre se rendroit la médiatrice.

C'est ainsi qu'avorta ce projet, à la honte de celui, qui l'avoit formé. Ce ministre Anglais rompit toutes les liaisons, qui subsistoient entre la cour de Berlin et celle d'Angleterre; et à cette alliance, que l'intérêt réciproque avoit produite, succéda l'inimitié la plus vive et la haine la plus violente.

La révolte des Américains fut l'ouvrage de Bute, qui gouvernoit le Roi et le royaume. Semblable à ces esprits malfaisans, dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais, il s'enveloppoit, ainsi que ses opérations,

des plus profondes ténèbres. Ses émissaires, ses créatures étoient les ressorts, avec lesquels il faisoit mouvoir la machine politique selon sa volonté.

Son système politique étoit celui des anciens Torys, qui soutiennent, que le bonheur de l'Angleterre demande, que le Roi jouisse d'un pouvoir despotique; et que, bien loin de contracter des alliances avec les puissances du Continent, la Grande-Bretagne doit se borner uniquement à étendre les avantages de son commerce.

Paris étoit à ses yeux ce qu'étoit Carthage à ceux de Caton le censeur. Il auroit détruit, en un jour, tous les vaisseaux français, s'il en eut été le maître et s'il eût pu les rassembler.

Impérieux et dur dans le gouvernement, peu scrupuleux sur le choix des moyens, qu'il employoit, sa maladresse dans le maniement des affaires l'emportoit encore sur son obstination.

Ce ministre, pour remplir ses grandes vues, commença par introduire la corruption dans la chambre basse. Un million de livres sterling, que la nation payoit annuellement au Roi pour l'entretien de sa liste civile, ne suffisoit qu'à peine, pour contenter la vénalité des membres du parlement.

Cette somme, destinée pour l'entretien de la famille royale, de la cour et pour les ambassadeurs, étant annuellement employée à dépouiller la nation de son énergie, il ne restoit au roi Georges III, pour

subsister et pour soutenir à Londres la dignité royale, que 500,000 écus, qu'il tiroit de son Electorat d'Hanovre. La nation Anglaise, dégradée par son souverain même, n'eut, depuis, d'autre volonté que la sienne.

Mais comme si ce n'en étoit pas assez de tant de prévarications, le lord Bute voulut frapper un coup plus hardi et plus décisif, pour établir plus promptement le despotisme, auquel il visoit. Il engagea le Roi à taxer, par des impôts arbitraires, les colonies Américaines, autant pour augmenter ses revenus, que pour donner un exemple, qui, par la suite des temps, pût être imité dans la Grande-Bretagne.

Mais les suites, qu'eut cet acte de despotisme, ne répondirent point à son attente. Les Américains, qu'on n'avoit pas daigné corrompre, s'opposèrent ouvertement à cet impôt, si contraire à leurs droits, à leurs coutumes, et surtout aux libertés, dont ils jouissoient depuis leur établissement.

Un gouvernement sage se seroit hâté d'apaiser ces troubles naissans : mais le ministère de Londres agit d'après d'autres principes. Il suscita de nouvelles brouilleries avec les Colonies, à l'occasion des marchands, qui avoient le monopole de certaines marchandises des Indes orientales, qu'on voulut les forcer d'acheter.

La dureté et la violence de ces procédés acheva de soulever les Américains. Ils tinrent un congrès à Phi-

ladelphie, où, renonçant au joug anglais, qui désormais leur devenoit insupportable, ils se déclarèrent libres et indépendans; et dès-lors, voilà la Grande-Bretagne, engagée dans une guerre ruineuse avec ses propres Colonies.

Mais si le lord Bute se montra maladroit dans la conduite de cette affaire, il le parut encore davantage dans l'exécution, et lorsque la guerre commença. Il crut bonnement, que 7000 hommes de troupes réglées étoient un nombre suffisant, pour subjuguer l'Amérique; et comme il n'avoit pas l'art de Newton dans ses calculs, il s'y trompa toujours : il falloit avoir une armée.

Les Anglais s'adressèrent d'abord à l'Impératrice de Russie, et la choquèrent d'autant plus par leurs demandes, que la fierté de cette princesse regardoit, comme bien au-dessous d'elle, d'accepter des subsides d'une autre puissance. Enfin, ils trouvèrent en Allemagne des princes avides ou obérés, qui prirent leur argent; ce qui leur valut 12,000 Hessois, 4000 Brunswickois, 1200 hommes d'Anspach, autant de Hanau, et quelques centaines d'hommes, que leur fournit le prince de Waldeck.

La cour de Londres envoya en même temps 4000 Hanovriens à Gibraltar et à Port-Mahon, pour en relever les garnisons anglaises, qui de-là furent conduites en Amérique.

Chaque campagne coûta à l'Angleterre 6,000,000

de livres sterlings ou 36,000,000 d'écus. On comptoit alors, que les dettes de la Grande-Bretagne montoient déja à 900,000,000 d'écus. Une campagne ne suffisoit pas, pour soumettre les Colonies : ainsi, l'on prévoyoit dès-lors, que, dans peu, la dette nationale passeroit un milliard.

MILORD BALTIMORE.

Nous avons ici (à Berlin) milord Baltimore. C'est un homme très-sensé, qui possède beaucoup de connoissances, et qui croit, comme nous, que les sciences ne dérogent pas à la noblesse et ne dégradent pas d'un rang illustre. J'ai admiré le génie de cet Anglais, comme un beau visage à travers un crêpe. Il parle très-mal français : mais on aime pourtant à l'entendre parler ; et l'anglais, il le prononce si vite, qu'il n'y a pas moyen de le suivre.

Il appelle un Prussien un animal mécanique. Il dit, que Pétersbourg est l'œil de la Russie, avec lequel le Russe regarde les pays policés ; et que, si on lui ôtoit cet œil, la Russie ne manqueroit pas de retomber dans la barbarie, dont elle est à peine sortie.

FIN.



